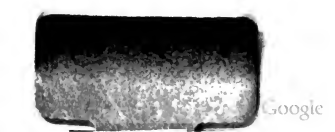
MÉLANGES PAR LE GÉNÉRAL C.TE DE SÉGUR

Paul Philippe : de Ségur




B.co 20
1
7
BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE • FIRENZE •



MÉLANGES

PAR

LE GÉNÉRAL C^TE DE SÉGUR

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET CIE

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

MÉLANGES

TYPOGRAPHIE FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

MÉLANGES

PAR

LE GÉNÉRAL C[TE] DE SÉGUR

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C[IE]

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1873

SOUVENIRS ET RÊVERIES

D'UN OCTOGÉNAIRE.

SOUVENIRS ET RÊVERIES

D'UN OCTOGÉNAIRE.

Octogénaire et retiré du monde présent, je n'en suis pas pour cela plus solitaire. Rentré en moi-même, j'y retrouve un autre monde, le monde passé, dont les souvenirs peuvent être utiles, tout divers que soient les temps; car, si la société humaine se modifie dans son ensemble, l'homme, en lui-même, ne change guère : sous des formes différentes ce sont toujours mêmes défauts; en sorte que toute observation vraie sur l'homme passé ne manquera jamais d'à-propos pour l'homme à venir.

Certes, par exemple, rien ne diffère autant que l'ancienne France de la nouvelle; toutefois, et pour commencer par ce qu'il y avait jadis de

moins comparable à ce monde actuel, sont-ils morts sans postérité possible, ces hommes issus du siècle de Louis XV, esprits aériens, si exclusivement voués aux succès d'une conversation légère et brillante, effleurant tous les sujets, inépuisables en saillies éblouissantes aussi vives que l'étincelle, sorte d'éclairs de chaleur, mais saillies souvent si inconsistantes, que, les voulait-on citer, tout leur mérite s'étant évaporé avec l'à-propos qui les avait fait naître, on se trouvait tout surpris de n'en pouvoir reproduire l'enchantement ?

C'était surtout au règne des femmes, dans ces temps où l'art de leur plaire était le plus grand mérite et faisait trop souvent parvenir à tout, qu'on devait ces brillants causeurs, et, de même aussi, cette émulation de mœurs galantes devenue si invétérée, que ni l'écroulement de cet empire féminin dans l'abîme de la Terreur, ni plus tard un âge avancé, n'ayant pu arracher ces hommes si aimables aux charmes et aux vanités de ces premières habitudes, on en a vu le plus grand nombre y sacrifier fortune et famille, considération de vieillard, et jusqu'à leur vie

elle-même, dont ces succès surannés hâtèrent déplorablement le terme!

Autres temps, autres mœurs! s'écriera-t-on; et, dans notre démocratie égalitaire, plus de société d'élite aussi dominante, et moins encore de ces infatuations d'une Cour galante pour des favoris tels que ceux qui perdirent celle de Louis XVI! — Soit; mais, pourtant, n'avons-nous donc vu, depuis, rien de comparable dans ces engouements de coteries pour des présomptueux d'un autre genre, suffisants si insuffisants, jugés dignes de tout quand ils n'étaient rien, et de rien, ou de bien peu, dès qu'ils furent quelque chose?

Dans une autre sphère, ne reverra-t-on plus de ces gens de lettres si remarquables par leur riche imagination, si bien réglée dans leurs œuvres, mais si déréglée dans leur conduite; gens pour ces œuvres si ambitieux de l'avenir, mais, pour leurs autres biens, d'une prodigalité si insouciante, qu'ils ne songeaient pas même au lendemain? Était-ce l'instinct des inépuisables ressources de

leur esprit qui les faisait se complaire à ne vivre qu'au jour le jour ? Avaient-ils besoin que d'impérieuses nécessités revinssent exciter leur verve ? Toujours est-il qu'après avoir passé, maintes fois ainsi, d'un labeur trop facile à des jouissances sans labeur, puis, de ces folles jouissances à une misère laborieuse, on les a vus, tombant, se relevant, et retombant sans cesse, user leur vogue, fatiguer leur renommée, et, dans leur déplorable fin, laisser un triste et peut-être inutile exemple à leur postérité !

Exemple toutefois moins regrettable que cet autre donné de nos jours par ces auteurs, ou plutôt par ces industriels dramatiques qui, s'accommodant d'une gloire mise en commun et d'applaudissements à partager, ont introduit l'esprit d'association jusque sur nos plus grands théâtres !

Exemple fâcheux ! mais sans comparaison avec celui qu'ont laissé ces écrivains, ces orateurs politiques, et même ces guerriers si *positivistes*,

qui, n'appréciant qu'à la valeur d'un effet de commerce leur renommée, trafiquèrent de leurs coups d'épée, de plume ou de langue, comme des marchands de leurs marchandises!

D'autre part, l'avenir verra-t-il, moins que le passé :

De ces mondains demi-dévots qui, selon leurs succès ou leurs revers, leur bonne ou mauvaise santé, prennent, quittent et reprennent Dieu : plus inconstants avec leur Créateur qu'ils n'oseraient l'être avec leur parti, leurs amis, ou leurs maîtresses?

Comme aussi de ces vieillards moribonds, sans force pour vivre ni mourir, s'irritant, voulant qu'on les plaigne de ce que la vie est viagère, et si surpris d'être arrivés où ils allaient depuis si longtemps?

Comme encore de ces dangereux conseillers d'actions mauvaises, traitant de peurs lâches nos scrupules, qui sont peurs en effet, mais de braves peurs, ne l'étant pas d'autrui, mais de soi-même?

Comme enfin de ces excellents amis, toujours prêts, pour se consoler de vos maux ou de vos revers, à vous les reprocher comme des fautes qu'ils se croient trop avisés pour commettre eux-mêmes, jusqu'à ce que de semblables malheurs, les frappant à leur tour, les rendent plus indulgents ou plus justes?

Sans oublier ces autres amis de pire espèce, qui, pour s'excuser de ne point venir à votre aide, vous déclarent incurable et inexcusable dans vos infortunes!

Cet avenir saura-t-il mieux que nous :

Lorsque, voulant faire le mal, on trouve si facile la pratique de sa théorie, pourquoi, lorsqu'on veut faire le bien, c'est presque toujours tout le contraire?

Pourquoi l'innocence, si forte au dedans de nous contre l'injustice, est si faible contre elle au dehors de nous, et pourquoi Dieu la protége moins qu'il ne la venge?

Pourquoi, quand le confort et le luxe même se généralisent autant, l'homme, de plus en plus

esclave de tant de choses et de lui-même, ne veut plus l'être de personne?

Pourquoi ce qui est cru le plus généralement est ce qui semble le plus incroyable, comme la croyance de tant de mortels à l'immortalité, si ce n'est par une raison semblable à celle qui fait que les axiomes se montrent et ne se démontrent pas?

Nos arrière-neveux verront-ils, plus que leurs aïeux :

Le jouir tenir les promesses du désir, et le salut celles du péril?

Leurs mémoires les plus naïfs avouer des fautes dont ils ne croiraient pas tout le monde coupable ou du moins capable?

La foule admirer moins ce qu'elle craint, et résister plus aux caresses d'une main qui peut l'écraser?

Le caractère de Washington devenir plus vraisemblable dans l'histoire que celui de Grandisson dans les romans?

Le peuplier, qui ne porte ni fruits, ni abri, ni

ombrage, ne plus être le symbole de notre liberté?

Leurs chefs sauront-ils, plus que les nôtres, faire aimer la guerre aux peuples, et la paix aux gens de guerre?

Auront-ils, plus que nous, de ces hommes qui, s'élançant hors de la foule, se posent et se maintiennent en exemple au-dessus d'elle? Gens rares! en ce qu'ils forcent en eux, ainsi, notre commune nature: l'homme étant fait pour vivre en troupe, et l'exemple isolant celui qui le donne;

Non vraiment; et, comme nous, ils verront encore :

Toute ambition, même la plus satisfaite en apparence, être, en secret, toujours plus ou moins rouée sur la roue de sa fortune;

L'ambitieux à tout prix ne mépriser autant les hommes que pour s'autoriser à en mépriser les justes mépris;

Les guerres, celles de partis surtout, et les plus cruelles, n'être souvent que des combats entre deux peurs, où le vainqueur n'est que celui qui a su le mieux dissimuler la sienne;

Les gens de bruit y être toujours les moins à

craindre : ces prétendus foudres de guerre procédant au contraire de la vraie foudre, qui frappe avant de gronder, tandis qu'eux grondent avant d'attaquer, pour effrayer, espérant qu'on n'osera pas se défendre;

Les parents, encourager souvent comme une qualité, ou s'efforcer de corriger comme un défaut dans leur enfant ce qui, tout au contraire, sera blâmé ou loué dans ce même enfant devenu homme;

Bien des gens se tromper parfois, de même, en jugeant trop vite de la nature de l'homme d'après celle de l'action qu'il a commise; l'une pouvant être bonne quoique l'autre ait été mauvaise : témoin, entre autres, ce maréchal X***, qu'à tel âge et dans telle position la passion aveugla et égara jusqu'à l'avilissement, et qu'ensuite cette même passion, dans une autre position et âge, a éclairé et relevé jusqu'au faîte d'une gloire la plus noblement acquise;

Sans compter cette autre erreur dans nos jugements sur de certains hommes, que le point d'honneur a transformés jusqu'à les faire vivre en dépit d'eux-mêmes au gré de l'opinion d'au-

trui. Tel X***, cet autre guerrier, réputé de nature si brave, quand, tout au contraire, il était intérieurement accessible à toutes les peurs; mais celle de passer pour lâche, ayant dominé les autres, força nature en lui jusqu'à le faire croire et le rendre même téméraire.

Demain, comme hier, sera-t-il moins vrai :

Qu'il ne faut pas dire indiscrètement aux gens: Soyez naturel! de peur de s'adresser à une mauvaise nature?

Qu'il faut rendre vertueux par habitude, de peur qu'on ne le soit pas naturellement; et, nonobstant, croire que nos cours de philosophie seraient fort insuffisants s'ils n'avaient pour succursales nos Cours d'Assises?

Que la raison a trop souvent tort quand, de ce qu'elle irrite s'irritant, elle devient injurieuse et conséquemment moins convaincante; la raison étant si calme de sa nature, qu'elle n'est plus reconnaissable en nous dès qu'elle s'irrite?

Que l'excellent adage, *dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es,* n'est pourtant pas d'une

application si absolue, qu'à le prendre au rebours on n'ait quelquefois raison : ainsi voit-on les orgueilleux, les susceptibles, les irascibles, se heurtant entre eux, fuir en autrui leur propre défaut; en sorte que de ceux-là, c'est *dis-moi qui tu ne hantes pas et je te dirai qui tu es*, qu'il faudrait dire? D'où vient, aussi, que l'égoïsme en autrui nous est plus ou moins odieux selon le degré de notre propre égoïsme;

Que souvent on se sacrifie aux autres dans sa jeunesse, et plus souvent les autres dans sa vieillesse, comme on l'avait fait dans son enfance, finissant ainsi par l'égoïsme, comme on avait commencé?

Que beaucoup de nous ont dans leur vie le souvenir d'un jour de bonheur plus vif, d'un succès plus saillant, d'un point enfin plus brillant que tous les autres, qu'ils s'efforcent en vain de reproduire tout pareil, bien surpris qu'ils sont de leur impuissance; comme s'il était si facile de retrouver, en soi et hors de soi, cet ensemble de circonstances dont l'accord seul a pu produire ces rares éclairs de bonheur ou

d'illustration qui, pendant le reste de notre vie, nous rendent jaloux de nous-mêmes?

Mes contemporains! serons-nous aussi les derniers à remarquer :

Que dans une démocratie, où tout s'ose tant et s'use si vite, tous pouvant parvenir à tout et tout y être mis en question, l'homme *de bien* n'est plus guère que celui qui a *du bien,* et que, le plus souvent, on n'y devient l'un qu'en devenant l'autre?

Que le commun des esprits ne conçoit guère la possibilité des grandes choses quand elles sont à faire, ni leur difficulté quand elles sont faites?

Qu'en toute grande entreprise, beaucoup d'esprit avec peu de caractère avortera, tandis que plus de caractère avec moins d'esprit réussira?

Que le plus difficile n'est point de savoir quand on doit ou l'on peut commencer ces entreprises, mais quand on y doit s'arrêter?

Que, chez les ambitieux, les moyens qui mon-

trent le but n'y conduisent guère, et qu'on le manque souvent en voulant trop tôt paraître ce qu'on veut être?

Que presque jamais l'orgueil n'enfante le succès, qui, presque toujours, enfante l'orgueil, lequel gâte le succès?

Que, quelle que soit la renommée de l'homme dont le nom est donné à un siècle ou à une époque, c'est l'époque qui fait l'homme et non l'homme son époque; qu'elle le domine quand il croit la dominer; qu'il s'annule à se laisser devancer par elle, et se perd à vouloir aller plus loin ou plus vite qu'elle?

Qu'on ne se sauve guère d'un danger présent que par un danger à venir, qu'on soit homme ou peuple; mais que, quel que soit ce danger, le salut pour un chef est dans ce qu'il y a de plus haut, et non dans ce qu'il y a de plus bas en lui : c'est-à-dire, dans son cœur, sa tête ou ses bras, et non dans ses jambes?

Qu'un Roi, dans une Démocratie surtout, n'est vraiment Roi que lorsque c'est lui-même qui s'est fait Roi; et qu'au contraire, s'il reçoit de ses sujets sa royauté, il devient le plus sujet de

tous ceux qui l'ont créé Roi ; ces créateurs-là ne pouvant s'accoutumer à respecter leur créature, ni même à supporter qu'elle ne leur soit pas respectueuse et obéissante?

Qu'enfin, dans toute révolution populaire, c'est bien moins tel gouvernement qu'on a abattu que le pouvoir gouvernemental lui-même; en sorte que les chefs du parti vainqueur ne sont guère plus victorieux, après leur victoire, que le vaincu chassé de ce pouvoir qu'ils ont détruit pour s'en emparer?

Mais c'est assez montrer que toute vérité est applicable à tous les temps, et que tout ce qu'on a vu se reverra. Osons donc croire que les souvenirs et les rêveries d'un octogénaire pourront être de quelque intérêt et utilité pour l'avenir. Peu importe l'ordre dans lequel ils se présenteront; mais, puisque nous venons de parler de nos temps révolutionnaires, commençons par quelques observations sur l'esprit de parti qui nous divise.

DE L'ESPRIT DE PARTI.

L'esprit de parti manque si souvent d'esprit, que ce nom ne lui convient guère. C'est une passion : il en a la violence et l'aveuglement. C'est au point qu'il ne s'aperçoit pas que le Pouvoir, cet objet de tous ses vœux, il le détruit en s'acharnant à l'insulter dans ses rivaux qui en sont revêtus; en sorte que, lorsqu'à son tour il parvient à s'en saisir, il n'en retrouve plus que l'ombre, et si déconsidéré, si avili, qu'il ne sait plus comment s'en servir et le conserver.

D'où l'on pourrait conclure que, tel que la véritable mère dans le jugement de Salomon, l'homme de parti véritablement digne du pouvoir serait celui qui saurait le respecter jusque dans la main même du rival heureux qui le lui aurait arraché.

Bien aveugle est le parti vaincu qui ne souhaite que revers à son vainqueur, quand au contraire c'est bien plutôt des succès que, dans l'intérêt de sa haine, il devrait lui souhaiter, tant le bonheur gâte! Ce qui est si vrai, que le plus dangereux ennemi du victorieux, c'est sa victoire! ces vainqueurs n'étant jamais mieux ni plus promptement vaincus que par eux-mêmes.

Vaincu, laisse donc faire à ton vainqueur! Espère en la facilité de sa marche ascendante, au lieu de t'en désespérer : plus en sera rapide l'élévation, moins en sera longue la durée; car toute fortune humaine a son sommet, qu'elle ne dépasse jamais sans se perdre, et que l'orgueil de l'avoir atteint l'entraîne toujours à dépasser.

Si l'esprit de parti, malgré sa violence habituelle, est respectable, c'est parce qu'il représente une opinion ou une conviction, ce qui est toujours fort à considérer. Mais dépouillez-le de tout alliage impur d'intérêt privé, soit cupide, soit vaniteux, soit ambitieux, et vous verrez

que, de ces convictions si fières, il reste trop souvent peu de chose à respecter.

Et en effet, par quel singulier hasard tant de gens sont-ils d'opinion *aristocratique* ou *égalitaire*, suivant qu'ils sont *nobles* ou *plébéiens?* et tant de propriétaires partisans de l'ordre à tout prix, comme, du mouvement à tous risques, tant de prolétaires?

Pourquoi, quand le courtisan s'indigne contre tout contrôle du Pouvoir qu'il sert, comme d'une hostilité factieuse, voit-on le journaliste si persuadé que la liberté de la presse est une panacée universelle, et l'orateur politique toujours si convaincu de l'excellence du gouvernement parlementaire?

Que l'esprit de parti nous pardonne donc de manquer quelquefois de respect à ses diverses convictions, et de nous en excuser par l'exemple de *Sganarelle* avec son orfévre *monsieur Josse.*

X*** est connu, c'est un personnage. Homme de parti, tout le monde sait qu'il déteste le gouvernement actuel Or, chaque soir X*** rentre

chez lui tout ravi d'aise d'avoir trouvé tout le monde si bien de son avis, que chaque lendemain matin il se réveille fort surpris de se retrouver encore sous ce même gouvernement. « Pourtant, s'écrie-t-il, je n'en puis douter, le « mécontentement est universel : toutes les « voix, même celles que nourrit ce gouverne- « ment, sont d'accord pour en médire! » — Eh! oui vraiment, lui pourrait répondre un observateur, elles sont d'accord pour en médire, mais devant vous, mais sachant à qui elles parlent, chacun, en France, aimant, avant tout, à plaire à son interlocuteur ; avec tout autre, il en eût été tout autrement. Que votre mécontent esprit de parti ne prenne donc pas trop au sérieux ces complaisances, et pas plus aussi cette autre disposition de notre société si vaine et si légère, où chacun est bien plus enclin au blâme qu'à la louange : louer étant reconnaître en autrui une supériorité, tandis que blâmer, c'est, aux dépens d'autrui, s'en reconnaître une à soi-même, ce qui satisfait la vanité, mais n'a guère ici d'autres conséquences.

Hommes de parti, à vos attachements, à vos convictions noblement fidèles, demeurez-vous républicains sous la monarchie, royalistes sous la république, ou partisans dévoués d'une dynastie déchue sous une autre dynastie sa rivale heureuse, quelque honorable que soit la fermeté de votre esprit de parti vaincu, croyez-moi, si vous voulez rester bon parent, ami sûr, et bon citoyen, défiez-vous-en!

Vous vous récriez? Mais regardez-y bien; ceci est un examen de conscience. Mentalement donc, quand vous vous croyez si bon citoyen en ne voulant être que spectateur d'un fait accompli contre votre gré, dites-moi, ne l'êtes-vous, bénévole ou malévole, que selon l'intérêt seul de votre pays? Et, par exemple, que le gouvernement nouveau, votre vainqueur, mène à bien les affaires, votre esprit de parti vaincu l'a-t-il désiré? en convient-il? s'en applaudit-il? ou plutôt, dans son désappointement, n'en conteste-t-il pas l'évidence? et, s'irritant de la joie publique, ne s'en trouve-t-il pas dépité?

Que, tout au contraire, ce gouvernement commette des fautes : loin de les avoir souhaitées et

de s'en réjouir, votre esprit de parti est-il assez patriote pour s'en affliger? Et quand votre voix s'élève et les blâme, est-ce pour redresser ces fautes, pour en prévenir d'autres? N'est-ce pas plutôt pour les exagérer, pour les proclamer, pour en triompher même, malgré les maux qu'en souffre votre pays?

D'autre part encore, d'où vient que dans votre société habituelle, qu'au sein de votre propre famille, on voit tant de vives amitiés refroidies, de doux sentiments transformés en dissentiments amers, d'aimables entretiens changés en querelles violentes, enfin, hélas! tant de liens, jusque-là si chers, ou relâchés, ou même rompus? Or dites-moi, votre esprit de parti vaincu serait-il, malgré son amertume, assez étranger à d'aussi cruels déchirements, comme à ces vœux si contraires au bien public, pour que vous puissiez vous récrier encore autant, quand je vous demande, non d'en changer, mais de vous en défier, si vous voulez rester bon parent, ami sûr, et bon citoyen?

Vaines paroles! Bien loin d'écouter la voix qui leur parle ainsi, ces hommes du parti vaincu, dans l'orgueil de leur fidélité et l'irritation de leur défaite, se saisissent, contre le parti vainqueur, et surtout contre ceux qui s'y rattachent, de l'arme outrageante du mépris, la seule, il est vrai, qui d'abord leur reste. Mais que gagnent-ils à s'arroger ainsi le droit d'insulter pour venger leur cause, sinon de faire de ceux qu'ils outragent d'irréconciliables ennemis à cette cause?

Observateurs impartiaux, vous qui recherchez, avant tout et partout, le bien et le vrai, évitez ces insulteurs! vous les reconnaîtrez :

A leur haine si aveugle, qu'ils croient que chaque jour est le dernier jour du pouvoir qui les offusque, ou tout au moins la veille de sa chute;

Comme aussi à leurs nouvelles désastreuses de chaque matin, reconnues fausses chaque soir : désappointement qui ne les empêche pas de recommencer le lendemain;

Comme encore à leur esprit de parti si violent, que toute arme leur est bonne, jusqu'à la ca-

lomnie, et tout allié bon, jusqu'à l'ennemi même du pays!

Vous les reconnaîtrez, surtout, à ces injurieuses et brutales épithètes dont ils qualifient leurs adversaires, s'imaginant ainsi les ravaler, quand eux-mêmes se dégradent, et se croyant des hommes d'État graves et sérieux, lorsque, perdant toute mesure, et sans respect d'autrui ni d'eux-mêmes, ils s'abaissent jusqu'au langage trivial et grossier de la lie du peuple.

Est-ce à dire qu'en politique, nul ne puisse être à mépriser? Non, sans doute; mais en ce cas, le sens moral, commun à tous, suffit pour faire justice, sans que l'esprit de parti ait besoin d'y rien ajouter.

Hors de là, et dans le gouvernement des hommes, qu'y a-t-il de si certain, quoi de si absolu, pour qu'on n'y puisse supporter d'autre opinion que la sienne, ni admettre que les circonstances et l'expérience puissent modifier ces opinions? Gens sérieux de partis honnêtes, dont les convictions politiques se compliquent de tant d'attachements personnels, d'intérêts privés, d'engagements publics et d'amours-propres si iras-

cibles, combattez-vous donc entre vous, obstinément, ardemment même, puisqu'il n'en peut être autrement; mais ne vous insultez pas, et n'oubliez pas, surtout, que le mépris est souvent la plus injuste. et toujours la plus grande des insultes!

Mais l'esprit de parti n'est-il donc que politique? Et sans oublier qu'on l'a vu jadis au cirque s'abaisser jusqu'à se faire cocher bleu ou vert, ou, plus récemment, musicien *glükiste* ou *picciniste*, ne se montre-t-il pas, surtout et sans cesse, depuis dix-huit siècles, sous la forme religieuse?

O profanation! va-t-on s'écrier; hé quoi! cette foi toute céleste qui nous inspire, vous oseriez la comparer à l'opinion toute terrestre qui vous divise?

Et oui, sans doute, puisque entre vos diverses sectes, si hostiles l'une à l'autre, comme entre nos divers partis, s'élève une comparable intolérance. Cette intolérance est même moins violente dans l'esprit de parti politique, de toute la différence qui existe entre l'opinion humaine,

qui, croyant ne parler qu'au nom de la raison, raisonne du moins, et votre foi, laquelle, prétendant toujours parler au nom de Dieu, s'impose, ne raisonne point, et défend de raisonner.

Pourquoi donc n'oserait-on appeler cet esprit de secte esprit de parti? Ne se compose-t-il pas, pareillement, de convictions consciencieuses, il faut le croire, mais certes, sans plus et même avec encore moins de charité évangélique! et cela, par l'effet d'un même amour-propre, et de mêmes ambitions ou intérêts, privés ou collectifs, toutes choses fort terrestres, qui, se mêlant à ces convictions religieuses, comme à celles de la politique, ne les rendent guère plus respectables, et autorisent à leur donner cette même dénomination d'*esprit de parti* qui vous révolte. S'il y a là profanation, elle est dans le fait signalé, et non dans la voix qui le signale!

Maintenant, pour en finir sur ce sujet, envisageons-le sous une autre face. Voyons si l'esprit de parti, quand il triomphe, est plus attrayant,

plus patriote et moins aveugle dans l'orgueil du succès, qu'il ne l'était dans le dépit et l'irritation de la défaite.

Remarquons d'abord que, dès lors, il ne se regarde plus comme un parti dans le pays, ni même comme une partie du pays, mais comme tout le pays, qu'en effet, par ses chefs maîtres du pouvoir, il représente; en sorte que les autres partis, qu'il a abattus, sont désormais, à ses yeux, non-seulement ses ennemis, mais encore ceux du pays tout entier lui-même.

Oh! comme alors s'étonne et s'indigne du langage hostile de ces vaincus, ce parti vainqueur, cet heureux du jour, oubliant que ce sont ses propres et mêmes sentiments de la veille qu'il retrouve dans ceux qu'il vient de remplacer à ce pouvoir et qui le remplacent à leur tour dans toutes les amertumes de la déchéance!

De là ces odieux abus de sa puissance, détestables inspirations de sa colère, ou de sa peur bien pire encore! Mais ne supposons pas, malgré tant d'exemples, un aussi fatal entraînement; admettons plutôt que le chef régnant de ce parti, mieux inspiré, ait le bonheur généreux, et qu'il

veuille, par la modération, faire aimer sa force.

Toutefois ce ne peut être qu'après avoir rassasié, et, autant qu'il se peut, avec les dépouilles des vaincus, l'ambitieuse ou cupide avidité de ses partisans : inévitable curée, toujours scandaleuse! par quoi gorgés enfin, et dans l'ivresse d'un aussi splendide festin, ces satisfaits ne voyent plus que du beau côté tous les actes du gouvernement qui le leur donne.

C'est surtout alors que, dans l'orgueil de leur importance, ils montrent, avec les ridicules des gens de coteries, des défauts plus graves, ne manquant pas de gâter les meilleurs actes de leur chef en les exaltant outre mesure, et d'empirer les plus mauvais en prétendant forcer le public à les approuver, lui reprochant toute critique comme une malveillante et coupable hostilité, et bien plus, en réprouvant, en retranchant même de leur parti, comme transfuges, ceux des leurs, restés plus sages, qui s'efforcent d'éclairer leur aveuglement.

Non! s'écrient-ils, blâmer c'est trahir! c'est se joindre à l'ennemi! D'ailleurs, puisque notre parti, c'est le pays, l'opinion publique vraie,

c'est la nôtre! et puisque nous sommes satisfaits, le pays doit l'être!

C'est ainsi que l'esprit de parti, quand il a le pouvoir, ne manque jamais de gâter tout à la fois son chef et sa cause.

D'où l'on peut conclure que cet esprit, étant partout et toujours le même, n'est pas plus attrayant, plus patriote, ni moins aveugle dans les joies de son triomphe, qu'il ne l'était dans le dépit et tous les mécomptes de la défaite.

S'il est vrai que chacun de nous porte en soi son plus grand ennemi, cette vérité pour tout être pris isolément, en est une aussi pour cet être complexe qu'on appelle un parti : être collectif, dont les membres personnifiés dans un seul chef, ou réunis par une même opinion et sous un même drapeau, ne forment plus ainsi qu'une seule et même individualité.

Dans cette situation, et suivant l'axiome ci-dessus posé, l'ennemi souvent le plus à craindre pour un parti n'est donc pas le parti contraire; il est dans lui-même, c'est-à-dire dans le chef

ou dans l'opinion qui le caractérise. C'est de lui, c'est d'elle, toujours passionnés par la lutte, que nous devons sans cesse nous défier; sans quoi nous subirions, tôt ou tard, les déceptions, les regrets, les remords même, suites trop fréquentes des emportements de ce chef, ou des égarements de cette opinion.

D'où il suit qu'un homme prudent et réellement consciencieux ne sera jamais ce qu'on appelle un homme de parti, ou que, si par accident il s'était fait tel, bientôt son libre arbitre, révolté d'une telle servitude. saurait ressaisir à propos son indépendance.

Pourtant, comme c'est à l'âge où la vie enivre qu'il nous faut le plus souvent en décider l'emploi, et que c'est dès lors que nous nous engageons sous un chef ou dans un parti, ne croyons pas, quand ceux-ci viennent à nous compromettre dans leurs erreurs, leurs excès et même dans leurs crimes, qu'il nous soit si facile de nous en séparer.

Non vraiment : car alors, que faire de tant de paroles données, ou publiquement prononcées, dont il faudra nous dédire? Comment effacer la

mémoire de ces violences que déjà, sans doute, on a trop souvent dites, faites ou approuvées, soit pour ne pas déplaire à cet être complexe dont on est membre, soit par ambition de s'en faire considérer comme le bras, le cœur ou la tête?

Comment encore oublier cette longue communauté de travaux, de combats et de périls, ces services rendus ou reçus, ces bienfaits jadis acceptés? Comment enfin, rompre avec tant d'attachements, d'intérêts matériels et moraux de toute nature, qui nous enchaînent à ce chef ou à ce parti si intimement, qu'une telle rupture ne peut s'accomplir sans laisser une part de soi-même dans un aussi pénible et si dangereux déchirement?

Quelque bien fondée et consciencieuse que puisse être une pareille détermination, les conséquences en sont toujours tellement graves, que si des règles de conduite à ce propos pouvaient être posées, leur utilité serait grande et incontestable.

La première dirait les raisons qui doivent décider à cette séparation; puis, quel est le moment le plus opportun ou la meilleure occasion à

saisir pour l'effectuer, et le soin à prendre pour en bien signaler la cause. Heureux alors s'il se trouve que cette rupture éclate au milieu des triomphes et non des revers du chef ou du parti dont on se sépare!

La seconde indiquerait les précautions à prendre pour que cette défection ne puisse être attribuée à un esprit léger, à un cœur ingrat, à un caractère intéressé, et pour que rien en elle n'ait même la moindre apparence d'une trahison, ce qui est surtout à éviter.

La troisième. . . . . Mais laissons à d'autres le soin d'un pareil travail, tant il est pénible, tant la situation dont il s'agit de sortir honorablement est délicate. Elle est si fâcheuse, qu'on en revient à s'écrier : Eh! *qu'alliez-vous faire dans cette galère,* dans ce parti ou avec ce chef auquel vous avez livré votre libre-arbitre, sans prévoir l'abus qu'un jour ou l'autre il en ferait infailliblement; sans savoir que dans la carrière qu'il faut choisir pour servir son pays, s'il est déjà si difficile de se bien conduire isolément, c'est multiplier cette difficulté que de faire ainsi de soi un être multiple; et qu'enfin, entre

la conscience de cet être collectif et celle d'un être isolé, il y a tant de différence, que jamais ces deux consciences ne peuvent entre elles s'accorder longtemps?

DE LA SÉVÉRITÉ DE L'OPINION PUBLIQUE POUR CEUX QUI CHANGENT DE PARTI.

Quel cas faisons-nous donc de l'expérience, quand le plus grand éloge que nous croyons pouvoir faire d'un homme public, c'est de dire de lui qu'il n'a jamais changé d'opinion?

Qu'en morale cette invariabilité soit admirée, la morale n'étant pas une opinion, cela se comprend. Mais en politique, lorsque sans cesse autour de nous tout change et se modifie; quand, chaque jour, la pratique éclaire sur l'erreur des plus séduisantes théories, qu'une fixité invariable dans une première conviction, en dépit de l'expérience, nous soit un mérite, d'où vient cette anomalie?

Mais en est-ce une? Et ici l'adage *Vox Populi*, *Vox Dei* n'est-il pas plus juste qu'on ne

pense, ces jugements du peuple sur ces esprits persévérants lui étant inspirés par un sentiment moral si universel, qu'il semble être venu d'en haut, et s'appliquant bien plus à la moralité du personnage qu'au mérite de son opinion? En effet, cette imperturbable fixité dans une opinion, même reconnue inapplicable, obtient surtout notre estime lorsque, frappée d'infortune, son inflexibilité en prouve le courage, la sincérité et le désintéressement. D'où il vient que, même dans de certains grands criminels politiques, on la respecte dès qu'on les voit s'y sacrifier eux-mêmes après lui avoir tout sacrifié! Respect qui n'est mérité et obtenu que lorsque ces sacrifices ne peuvent être imputés à un intérêt personnel, soit d'amour-propre, soit d'ambition, ou à des engagements de parti qu'on n'ose rompre, alliage impur, dont presque toujours, il est vrai, la sincérité de ces convictions si inflexibles est altérée.

La difficulté de la question n'est donc point là; elle est dans le fait contraire, celui de la déconsidération dont reste frappé tout homme public, quand l'expérience des hommes et des choses l'a conduit à changer d'opinion, et en même

temps de parti, ce qui en est la conséquence.

Quoi de plus naturel pourtant, de plus moral et logique qu'un tel changement? Pourquoi donc, quand on en a reconnu l'opportunité et la sincérité, le personnage qui donne un exemple aussi honorable de bonne foi et de soumission à l'expérience n'en est-il pas moins déconsidéré, et cela, non-seulement aux yeux de la faction dont il est transfuge, mais même à ceux du parti plus sage dont il est venu grossir les rangs?

Ah! c'est qu'ici le *Vox Populi, Vox Dei* s'applique encore, et que Dieu le veut ainsi! C'est qu'à tout péché, s'il y a miséricorde, il y faut l'expiation! Expiation entre vous et Dieu seul, si votre maturité, repentante de l'erreur de votre jeunesse, se retire en elle-même et s'y cache ainsi; mais, soit conscience plus militante, soit ambition, oserez-vous, en vous désavouant hautement vous-même, et portant vos talents d'un parti dans l'autre, prétendre réparer publiquement votre erreur publique, dès lors, à son expiation entre vous et Dieu, résignez-vous à ajouter celle qui vous viendra de la main des

hommes : et d'abord, leur doute injurieux sur votre désintéressement dans ce changement d'opinion et de parti, dont vous recueillez les avantages; puis leur méfiance : ne pouvant s'empêcher de voir, sans cesse, deux hommes en vous, celui du passé et celui du présent, se contredisant entre eux; ce qui peut leur en faire craindre un troisième dans l'avenir, et ôte à vos paroles leur autorité. En sorte, tant sont fatales nos erreurs premières, qu'à leur expiation devant les hommes tout le reste de notre vie suffit à peine, fût-elle même, désormais, invariablement irréprochable!

DE L'INDIFFÉRENCE EN POLITIQUE.

Puisqu'à l'intolérance en religion éteinte dans le septicisme l'intolérance en politique a succédé, ne verra-t-on pas à cette autre intolérance succéder un autre scepticisme? Et l'homme, voyant

la durée des diverses formes de gouvernement également impossible, après avoir réprouvé le gouvernement par *le droit divin*, ne croyant guère plus au *droit humain*, ne deviendra-t-il pas aussi tolérant en politique qu'en religion, un égal scepticisme pour l'une comme pour l'autre l'ayant conduit à une même indifférence?

Cette indifférence aurait donc, ainsi que toutes choses, même les plus mauvaises, son bon côté : puisque entre nos partis, comme entre nos sectes, elle aurait détruit l'intolérance!

DE L'ÉGOÏSME COLLECTIF.

Quand l'égoïsme dans tout être pris isolément est un si odieux défaut, d'où vient que dans ces êtres collectifs appelés nations il déplaît si peu, que les plus admirées sont toujours celles qui se montrent les plus égoïstes?

N'est-ce pas parce que les actes égoïstes d'une nation étant l'effet du dévouement à sa gloire ou à ses intérêts, de chacun des citoyens qui la composent, ce n'est nullement son égoïsme collectif qu'on admire, mais tout au contraire ces abnégations individuelles si contraires à l'égoïsme, et leurs résultats glorieux?

UN MAL-A-PROPOS SUR L'ÉGOÏSME.

« Je me mets à *son* aise, » répondait ce matin un pauvre ouvrier à son camarade surpris de l'attitude fatigante qu'il avait prise pour porter son enfant malade.

Le pauvre homme ne se doutait guère que cette réponse, faite si naïvement, était à la fois la plus touchante et la plus ingénieusement expressive qu'on pût entendre.

Je l'entendis, et, chemin faisant : « L'excellent

« homme! » m'écriai-je. Puis réfléchissant : combien, me suis-je dit, dans cette réponse de six mots, l'emploi d'une lettre au lieu d'une autre, en change l'esprit et le sens : (*son* aise, au lieu de *mon* aise)! Comme cette seule lettre nous révèle, au lieu d'une âme égoïste, un cœur aimant et dévoué! Qu'il est rare, qu'il est aimable de *se mettre à l'aise* de ses semblables, quand *se mettre à son aise* avec eux est si commun et si déplaisant!

Toutefois, ajoutons ici, au risque de paraître quelque peu subtil, que sur la première et si aimable de ces deux manières d'être dans le monde, on se trompe assez souvent; ce qui arrive quand celui qui *se met à notre aise* par mille petits soins officieux, ne nous les prodigue que pour séduire et se faire aimer. Pourquoi dès lors le préférer autant à celui qui se met avec nous trop à son aise, puisqu'il en diffère si peu en réalité? En effet, tous deux, dans leurs façons d'agir quoique fort diverses, n'ont-ils pas un même objet, celui de leur propre satisfaction? Tous deux la cherchent, l'un en se sacrifiant plus ou moins les autres, et l'autre en se sacri-

fiant à eux, mais seulement en apparence, sans abnégation et non pour leur bien, mais pour le sien : pure coquetterie, laquelle on sait être, de tous nos penchants, le plus égoïste!

Ce ne sont donc là que deux égoïsmes, allant à un même but par des moyens différents; moyens que nous, public, de notre côté, nous jugeons être bons ou mauvais, selon qu'ils plaisent ou déplaisent à notre propre égoïsme. En sorte que dans ce cas, chez tous ainsi, juges et jugés, c'est l'égoïsme qui domine.

La réponse de notre bon ouvrier n'annonçait guère une telle conclusion; mais elle en console en prouvant qu'à cette règle assez générale d'égoïsme, il ne manque pas d'exceptions vraiment charitables. Et c'est l'immortel honneur de la morale évangélique, d'avoir fait de la charité le premier des devoirs de nos sociétés modernes!

DE L'INDULGENCE.

On sait assez qu'elle est si indispensable, que sans elle nul ne pourrait vivre en repos, ni dans sa société, ni dans sa famille, ni avec lui-même.

Aussi ce monde fourmille-t-il d'indulgents, mais d'une indulgence qui n'a de cette vertu que l'apparence.

Et en effet, tels ne sont indulgents que par insouciance ou défaut de sens moral;

Tels autres, et c'est le plus grand nombre, par une paresse égoïste, ou par aveuglement, faiblesse, et lâcheté même;

Tels encore par calcul : pour ne pas se condamner dans leurs pareils, ou pour s'autoriser dans leurs méfaits et qu'on leur passe ce qu'ils passent à d'autres.

L'indulgence chez l'orgueilleux n'est que dédain : c'est une offense.

Elle n'est, de même, qu'ambition à tout prix,

ou entraînement cupide, dans ces rapprochements si compromettants des uns avec ces factieux jusque-là tant combattus, et des autres avec ces industriels déhontés, dont ils avaient jusque-là tant méprisé les spéculations si scandaleuses.

Doit-on enfin voir une indulgence plus vraie dans cette affluence de tant de gens du grand monde, et des plus fiers, chez ce riche parvenu si mal famé, mais seulement tant que ses salons leur offrent, chaque soir, tous les plaisirs réunis; et auquel ils tournent le dos si dédaigneusement, dès que sa vanité l'a fait retomber dans la misère?

Où donc chercher la véritable indulgence, l'indulgence pure et désintéressée, qualité de haute lignée et de noble race, proche parente de la générosité, de la clémence et de la charité, puisque nous voyons ici qu'elle est si rare, qu'on ne peut guère la trouver que chez ceux qui n'ont pas besoin d'elle.

DE L'EXAGÉRATION.

X*** était si sujet à l'exagération, qu'il en est mort! Il a si fort exagéré son mal à son médecin, qu'un remède, conforme à cette exagération, vient de l'emporter!

Châtiment sévère qui, s'il n'était si rare pour un défaut si commun en France aujourd'hui, la dépeuplerait infailliblement, tant elle renferme d'exagérateurs en tous genres, et surtout en littérature : gens que le besoin de plaire à un public blasé ou devenu trop nombreux pour être d'élite entraîne à outrer tout ce qu'ils touchent, sans aucun égard pour la vérité, ni même pour la vraisemblance.

Aussi est-il fort heureux pour le chiffre de notre population, que cette foule d'exagérateurs ne soient punis que dans leurs œuvres; et que ce soient ces œuvres seulement, et non leurs auteurs, qu'on voie chaque jour, et en si grand nombre, mourir, comme le pauvre X***, de leurs exagérations

DES *CONSEILLEURS*.

Notre pays abonde en donneurs de conseils, que nous appellerions *conseilleurs* sans notre aversion pour le néologisme. Nous rencontrent-ils dans un embarras quelconque, soit d'esprit, de cœur ou de santé, les voilà tout aussitôt qui se font juges de la situation, s'y disant, s'y croyant experts, se citant avec complaisance, vous racontant avec quelle habileté, dans un cas pareil, ils se sont tirés de cet embarras, et vous invitant à les imiter. Les diversités de circonstances, de tempérament ou de caractère ne les arrêtent point, empressés qu'ils sont de parler d'eux-mêmes, de se donner en exemple, et d'éclairer de leurs lumières votre inexpérience.

Combien deviendraient plus rares ces bons *conseilleurs*, s'il se pouvait qu'ils fussent responsables des mauvais effets de leurs conseils!

Ce penchant à conseiller est chez eux si puissant, qu'on les voit, même moribonds, oublier

leurs souffrances pour vous enseigner l'infaillible moyen de vaincre les vôtres; semblables à ces spéculateurs ruinés, qui prétendent vous apprendre le secret certain de sortir millionnaire de la spéculation hasardeuse où vous êtes engagé; ou enfin à ces malencontreux hommes d'État, aujourd'hui sans nombre, déchus d'un pouvoir qu'ils n'ont guère touché sans le compromettre, et qui, tout meurtris et renversés qu'ils sont, ne cessent pas moins de nous enseigner comment on peut inébranlablement gouverner les peuples!

O trop plaisante humanité!...... Toutefois ne nous permettons que de sourire des ridicules que l'amour-propre mêle à ce penchant de conseiller qu'il change en manie, mais dont le premier mobile est souvent une sympathie charitable qu'il faut respecter.

DE L'ESPRIT DE CONDUITE EXCLUSIVEMENT CALCULATEUR.

L'esprit de conduite de X*** est d'une rare habileté. Il sait, à leur insu, faire vouloir aux siens tout ce qu'il veut, et marche, en les entraînant autour de lui, vers son but, comme l'astre au milieu de son système.

En toute affaire toujours maître de lui, et par là de beaucoup d'autres, leurs défauts ou qualités, leurs sentiments ou intérêts, sont pour lui autant de touches au moyen desquelles, jouant sur eux comme sur un instrument, il parvient à en tirer tout ce qu'il lui plaît ; en sorte que, dans tout ce qu'il entreprend, il réussit.

Mais son amour-propre satisfait semble ignorer que tout succès porte en lui le germe d'un revers : soit qu'il attire l'envie, ou des inimitiés privées plus à craindre encore, ce qui est succès pour l'un, étant le plus souvent pour

d'autres une défaite; soit surtout parce que le succès rend orgueilleux, et l'orgueil, dédaigneux; d'où il vient que notre bonheur offense, irrite, et nous place dans une atmosphère hostile, prête, dès la première occasion favorable, à faire explosion.

Il est si rare qu'en nous l'esprit de conduite survive assez aux succès qu'il donne, pour nous les faire pardonner; et si commun, tout au contraire, de le voir alors s'isoler dans l'orgueil de ses froids calculs!

Tel est X***, dont l'habileté inspire une estime presque égale à celle que lui-même en a; mais qu'on aime peu, parce qu'en lui, plus sensible à l'amour-propre qu'à l'amour, on sent trop le besoin de dominer, d'être admiré ou envié, et point assez celui de se faire aimer.

Vérité telle, que, s'il en était averti, X*** répondrait que « peu lui importe! » Mais qu'un jour ou l'autre, l'heureux de la veille ne soit plus celui du lendemain, et que X*** soit frappé dans ses affaires, sa famille ou sa santé, on le verra, ayant enfin besoin de sympathie et n'en

rencontrant guère, s'irriter à tort, ou regretter, avec raison, de s'être jusqu'alors montré, en cela, si indifférent.

DE L'ORGUEIL.

Mon Dieu, que l'orgueil est bête! qu'il est blessant, lorsqu'il croit être plaisant; et quand il veut être adroit, comme il est gauche!

Pourtant ce vice, quoiqu'il soit, comme tous les autres, une maladie, un aveuglement, un coin de folie de l'âme humaine, emprunte de sa nature roide et hautaine une apparence de grandeur, un certain air de dignité qui impose, même lorsqu'il blesse et révolte; ce qui fait qu'on le ménage beaucoup trop, et bien à tort, car il n'a presque jamais un courage égal à son outrecuidance, qu'augmentent ces ménagements, surtout quand des hasards de naissance ou de fortune en protégent l'insolence.

Il est vrai qu'alors, plus il triomphe, plus il se place dans le pire des isolements, en s'a-

liénant ainsi les cœurs qui, mentalement, lui souhaitent toutes les humiliations qu'il mérite.

L'orgueil est donc, de toutes les fumées, la plus vaine et la plus trompeuse; mais toute fumée monte, et le seul bon côté de celle-ci, c'est qu'en donnant à l'orgueilleux l'illusion qu'il est au-dessus de ses semblables, elle peut quelquefois l'empêcher de descendre à ces bassesses où leurs passions et leurs intérêts les entraînent trop souvent. Mais cela est rare, et ne dure pas; d'autant plus que l'orgueil étant un aveuglement, c'est-à-dire une bêtise, l'orgueilleux ne doute jamais de ses droits à ce qu'il désire et de son pouvoir à se satisfaire, en dépit des obstacles qu'il rencontre et dont il s'indigne. Or, comme il lui faut cependant vaincre ces obstacles, et que sa morgue, qui l'isole, y conviendrait peu, c'est alors, s'il s'agit d'un poste éminent à obtenir, qu'il faut voir avec quelle gaucherie altière, jugée par lui aussi habile que digne, il se ploye à courtiser ceux dont il a besoin, et s'abaisse fort bas devant ceux-ci pour dominer de plus haut les autres; mettant tout son orgueil dans ce but, qu'il manque ainsi ou qu'il n'atteint que dé-

gradé par les moyens qu'il a pris pour y parvenir.

Ce qui explique pourquoi l'observateur moraliste s'écriait plus haut, comme on l'a vu : « Mon Dieu, que l'orgueil est bête! qu'il est « blessant, lorsqu'il croit être plaisant; et quand « il veut être adroit, comme il est gauche! »

DE L'ADMIRATION ET DE L'IMITATION.

C'est un fait bien connu que, parmi nos hommes illustres, les plus admirés ont été d'abord les plus admirateurs; et que c'est à leur admiration passionnée pour des renommées glorieuses, semblables à celles qu'ils ont eux-mêmes ensuite obtenues, que leur vocation s'est révélée.

Vérité d'où semblerait suivre qu'on ne devient admirable que par imitation; mais conclusion fausse, en ce que ce sentiment d'admiration si passionnée, c'est vous! vous, esprit d'élite, qui, dans ce que vous admirez tant en un autre,

vous êtes reconnu vous-même! En sorte qu'ensuite, quelque comparable que puisse être aux œuvres ou actes que vous admirez l'acte ou l'œuvre admirable que vous accomplissez, il n'en est pas moins non-seulement de vous, mais vous-même; et que c'est légitimement et entièrement qu'il vous appartient.

Ce sentiment, cette révélation de soi-même à soi par l'admiration, ce moi enfin, quand il atteint un certain degré d'élévation, c'est le génie; le génie, comme on pourrait dire, *avant la lettre,* avec son cachet, et qui fait époque ou école, signe auquel on le reconnaît.

C'est dans cette école que sont les imitateurs, et dans les habiles ce qu'on appelle le talent. Mais la marque de fabrique reste au maître; elle manque à l'imitation. Les défauts de celle-ci, et qui la dénoncent, sont la servilité, qui copie jusques à ceux de son modèle, ou l'exagération, qui, en outrant les qualités de ce modèle, les change en défauts. C'est aussi que, la source étant d'emprunt, une verve intarissable, cette autre marque du génie, manque à l'œuvre de l'imitateur : œuvre sans foyer qui lui soit propre!

lueur de reflet, ou pâle, ou froide, ou sans chaleur soutenue! Ce qui arrive même au génie, quand, après un premier chef-d'œuvre, s'y contemplant, et voulant trop s'en inspirer dans une seconde œuvre moins inspiratrice, lui-même s'imite!

DE LA CÉLÉBRITÉ.

Les plus célèbres ne sont pas devenus tels parce qu'ils ont voulu l'être, bien que la plupart aient eu d'abord l'ambition de se distinguer. Mais, de la distinction à la célébrité, il y a loin. Il suffit pour l'une, avec l'aide des circonstances, de vouloir fermement et de savoir oser; quand pour l'autre il faut qu'une certaine nature y prépare, qu'un instinct naïf inspire, et que ce soit d'un élan si hardi, et à la fois si spontané, qu'on soit audacieux sans vouloir oser, sans savoir qu'on ose; tant l'acte qui rend célèbre est dans le génie que le Ciel a donné; tant il

est simple et naturel, mais d'une nature si rare, qu'aux yeux de tous, ce même acte paraît avoir dû coûter les plus grands efforts, et semble presque surnaturel!

Combien pourtant avons-nous vu de célébrités de hasard, sans valeur réelle ou proportionnée, les unes, produits de ces ovations d'esprit de parti ou de coterie, les autres, n'ayant brillé que d'un éclat d'emprunt ou de reflet, dont le temps a fait justice par une éclipse aussi rapide, ou par une chute aussi cruelle que ces renommées avaient été injustement obtenues!

Entre celles-ci, la plus remarquable fut celle de ce général en chef que Saint-Cyr a si habilement dépeint dans ses mémoires : infortuné qu'acheva d'égarer et d'écraser, en 1813, le poids d'une célébrité sans proportion avec son mérite, et surtout avec son honnête et bon, mais trop faible caractère.

Laissons là ces tristes mensonges, et ne nous occupons ici que des célébrités légitimes. Toutefois, comme le mal a, de même que le bien, sa célébrité, remarquons encore tristement que, s'il suffit parfois d'un seul instant d'une heureuse

inspiration pour rendre une vie à jamais célèbre, de même, hélas! on voit un seul instant suffire aussi pour entacher ineffaçablement toute une existence. Voyez, à propos de ces célébrités acquises si soudainement, d'une part, d'Assas, Boissy d'Anglas, etc., et d'autre part..... mais pour ceux-ci, laissons l'histoire rappeler leurs noms.

Or, en considérant ces deux sortes de célébrités, l'une d'un bonheur, l'autre d'un malheur si grand pour des actes aussi instantanés, ne semble-t-il pas que la récompense ou le châtiment soit disproportionné avec le mérite ou la faute? Il n'en est rien cependant, puisque moins l'acte glorieux ou honteux dont il s'agit a été prémédité, plus il est évident qu'il n'a pu avoir été si soudainement inspiré que par la vertu ou le vice le plus habituellement dominant en nous. C'est donc ce vice ou cette vertu que le Ciel punit ou récompense ainsi, bien plutôt que cet acte bon ou mauvais qui n'en est que la conséquence.

Ceci nous conduit à remarquer l'un des dangers de la célébrité la plus justement acquise. La

célébrité, qui fait d'un individu, jusque-là obscur, un homme public, veut qu'il la respecte en lui, ou qu'il se respecte en elle. Cette auréole, mettant au grand jour tous ses pas, doit les rendre d'autant plus mesurés et circonspects. Mais, trop souvent, l'acte qui rend célèbre inspire un orgueil fatal à cette célébrité; d'où résulte que c'est à l'instant même où l'on a accompli la meilleure de ses actions, qu'on est près d'en commettre la plus mauvaise.

Témoin ce guerrier si renommé, qu'en trois jours on vit s'élever si haut et tomber si bas, à Chaumont et à Essonne. A une si courte distance, en si peu d'heures, quel changement! Là, sur cette butte Chaumont, comme sur un glorieux piédestal, c'est un héros à jamais illustre! Ici, dans ce quartier général d'Essonne, comme au fond du plus noir abîme, qu'un éblouissement d'orgueil l'empêche d'apercevoir, c'est un malheureux précipité, brisé, et à jamais humilié!

Ah! que Saint-Cyr avait raison, quand il nous faisait observer que les célébrités toutes guerrières s'étaient toujours plus ou moins amoindries en se mêlant de politique!

Maintenant, si nous changeons ici non de sujet mais de point de vue, d'où vient qu'il accroît si rarement sa célébrité, celui que son premier laurier empêche de dormir; et qui, dans le présent, rival de lui-même dans le passé, prétend en renouveler la gloire? Vain effort qui, tout au contraire, en ternit souvent le premier éclat; mécompte qu'on doit surtout attribuer à ce qu'il croit trop n'avoir dû son premier succès qu'à lui-même et à lui seul, oubliant qu'à tout génie, pour être devenu célèbre, il a fallu l'occasion, celle qui naît de l'heureux accord de notre esprit avec l'esprit de l'époque, le mouvement du siècle ou les nécessités du moment; occasion dont l'influence est si puissante, que le génie qui lui convient jamais ne lui manque; tant elle l'attire, l'inspire, et sait si bien le développer et se l'approprier, qu'on croirait presque qu'elle l'a créé. D'où il suit que c'est à tort que l'on a dit, « le siècle de Louis XIV, celui « de Voltaire, » quand c'était, « le Louis XIV « du dix-septième siècle, ou le Voltaire du dix-« huitième, » qu'on aurait dû dire.

Aussi voyons-nous que les plus célèbres

n'ont soutenu et accru leur célébrité qu'en persévérant dans la voie où d'abord elle s'était faite, celle où les avaient appelés le génie, la pensée ou les besoins de leur époque. Cela est si vrai, que l'homme ne pouvant changer de génie, quand le siècle peut changer d'esprit, dès que celui-ci en change, l'accord cessant, la célébrité du premier s'arrête, et, s'il ne cède la place à d'autres, décroît et pâlit.

L'histoire en offre cent exemples. Voyez, entre autres, Lamarque et Lobau, deux célébrités de nos grandes guerres. L'un, en s'obstinant à ranimer de son génie tout guerrier son siècle dégoûté de guerre, est mort à la peine, prématurément; quand l'autre, plus sage, laissant faire au siècle, sans prétendre le diriger ni le contrarier dans sa voie nouvelle, s'est contenté d'avoir été l'homme d'une autre époque, se reposant au sein d'une mâle et haute renommée justement acquise : noble attitude, où bientôt ses concitoyens, étant venus le chercher pour qu'il les défendît contre leurs propres excès, accrurent d'un nouvel éclat son ancienne gloire!

MÉDISANCE.

Il se peut que le don le plus précieux fait à l'homme soit la parole ; mais, bon Dieu, comme il en abuse! Ne semble-t-il pas qu'elle ne lui ait été donnée que pour médire, tant, dans ses clubs et salons, il la prodigue à ce malveillant usage!

Vous vous récriez : « Qu'est-ce que la raison dans l'homme, dites-vous, si ce n'est un juge? Et qu'est-ce que juger, si ce n'est louer ou blâmer ce qu'on voit et ce qu'on entend? Voulez-vous donc qu'on se fasse aveugle, sourd et muet, ou que l'on écoute et regarde sans en rien conclure? Médire est donc, aussi bien que louer, un droit naturel et légitime. C'est même plus : c'est un devoir, et le frein le plus salutaire aux défauts et aux vices de nos semblables! Supprimez la médisance qui fait de nos salons des cours de justice contre toute infraction aux bonnes mœurs et à l'honneur, et vous verrez ce que la société, bientôt, deviendrait! »

Soit; et cela prouverait encore que les pires choses ont leur bon côté. Mais si la médisance est une magistrature, elle doit se prendre au sérieux et ne point prévariquer; ce qu'elle fait sans cesse, quand c'est par passe-temps, et pour faire briller son esprit, qu'elle déchire; sans songer qu'un jour ses paroles lui seront d'autant plus lourdes devant Dieu qu'elles auront été plus légères devant les hommes!

Messieurs les juges, vous ne remettriez pas, trop tard en cela, à songer à ce grand juge, si vous vous rappeliez ces simples vers (1), qui, depuis ma première jeunesse, sont restés dans ma mémoire :

Au bout du compte
Remettre d'être humain, vraiment
C'est faire un compte,
Mon ami, par trop imprudent;
La vie est un terrible compte :
Savons-nous ce qui nous attend
Au bout du compte?

(1) De Dieu-la-Foy.

X*** crie au voleur! — De quoi? lui demande la foule. — De ma bourse! réplique-t-il; et tous, aussitôt, de courir, de saisir le malfaiteur et de le livrer à la justice.

Mais supposez qu'à l'interpellation de la même foule, X*** eût répliqué en lui désignant le malfaiteur comme l'ayant dépouillé non de sa bourse, mais de l'estime de ses concitoyens par sa médisance malveillante ou inconsidérée : « Quoi! ce n'est que cela! » répondrait la foule, en se dispersant et se contentant de rire.

Si la médisance avait pour but de faciliter notre marche vers la perfection, il y a longtemps que, de tant de pierres qu'elle nous jette, elle aurait macadamisé tous les chemins qui peuvent nous y conduire. Mais tel n'est point l'usage qu'elle en fait; soit qu'elle ne nous les jette que pour faire briller son adresse, ou que leur méchante nature les rende impropres à cet

emploi, et que ce soit d'autres pierres toutes différentes, celles que l'on se jette à soi-même, qui y conviennent exclusivement.

Encore celles-ci ne sont-elles que d'un usage tout personnel, utiles à leur seul propriétaire, pour affermir le sentier que chacun de nous doit se tracer vers son perfectionnement.

Car, au rebours de nos voies matérielles toutes publiques, nos voies morales sont toutes privées. On n'en voit point de départementales, point de communales; on remarque même sur celles où, par des règles austères, nos congrégations religieuses s'efforcent d'enchaîner l'un à l'autre leurs adeptes pour les leur faire suivre en commun, que, tout au contraire, chacun de ceux-ci n'en porte pas moins son ciel ou son enfer en lui seul, et ne marche pas moins, dans l'une ou l'autre de ces directions, à sa manière et séparément.

Tant sont diverses nos natures, et infinies leurs diversités; et tant est entière et toute personnelle, quoique sociable, mais par égoïsme peut-être, notre singulière individualité!

DES ABUS DE LA PAROLE.

L'un des plus dangereux abus de la parole, mais surtout pour celui qui le commet, c'est lorsque celui-ci, dans l'irascible fougue de sa médisante humeur, se montre si prodigue, contre son prochain absent, d'imputations hasardées et de qualifications injurieuses.

Il ne s'aperçoit pas que ces exagérations d'un langage inconsidéré, le déconsidèrent; qu'elles mettent en garde contre des jugements aussi amèrement prononcés; et que, s'il sait être plus mesuré dans ses actions que dans ses paroles, il semble ignorer que de telles paroles sont aussi des actions, et des plus compromettantes.

Aussi le voit-on s'attirer sans cesse des inimitiés dont il s'étonne, s'inquiète, et qu'il n'apaise qu'aux dépens de sa propre dignité, ou au prix de bien d'autres sacrifices plus ou moins coûteux à son amour-propre.

Oh! comme alors il se repent de ses coups de

langue; comme il en accuse sa première nature! oubliant que c'est la seconde, l'habitude, qui lui a rendu la première incorrigible; ce qui est si vrai, qu'en dépit de son repentir, dès qu'une nouvelle occasion se présente, on ne le retrouve dans ses paroles, ni moins injurieux ni moins inconsidéré.

VÆ VICTIS!

Quand un chien crie, tous accourent et le déchirent! L'homme à ce spectacle s'indigne. Et pourtant que fait-il lui-même, quand l'un de ses semblables tombe frappé d'un revers d'amour-propre, de fortune ou de santé, sinon d'aggraver sa chute en la lui reprochant, et en l'attribuant à une faute quelconque, dont il l'accuse?

D'où vient qu'ainsi l'on donne toujours tort au malheur? car ces deux faits, ou plutôt ces deux méfaits de l'homme et du chien contre l'infortune, sont fréquents et incontestés.

La cause en est, pour le chien, que le cri de douleur de son pareil réveille en lui l'aveugle instinct d'une proie à dévorer ; et pour l'homme, le besoin de se croire à l'abri d'un revers pareil à celui dont il est témoin : ce qu'il se persuade, en n'y voulant voir que l'effet d'une faute qu'il s'empresse de signaler, et qu'il se promet bien de ne pas commettre.

Chien et homme, c'est donc un même instinct égoïste qui les pousse à déchirer ainsi leur semblable malheureux, l'un de ses dents, l'autre de sa langue.

Mais combien l'homme est pire que le chien, quand, si souvent, c'est une envieuse joie qui le porte à mordre à si belles dents son semblable dans sa chute !

DE LA CONSCIENCE.

Supposez que Retz, au lieu de dire à l'émeutier qui le couchait en joue : « Malheureux ! si

ton père te voyait! » lui eût dit : « Malheureux! « tu oublies que Dieu te voit, et que l'échafaud « t'attend! » aurait-il sauvé sa vie? Hélas! non, vraisemblablement; tandis que son admirable inspiration fit craindre à ce misérable d'avoir été reconnu, et d'être maudit de son père en rentrant chez lui. Sans cela, ni Dieu, ni la justice humaine, si souvent tardive ou même aveugle, ne l'eussent probablement pas retenu; tant l'adage russe « *Dieu est bien haut et le Czar est « bien loin!* » est celui de nos passions prêtes à s'assouvir, et tant l'espoir du secret ou de l'impunité les y encourage!

Qui de nous craint autant sa voix intérieure que la voix publique? Combien de nous, et des mieux famés, vivent paisibles avec une conscience où, pourtant, bien des fautes secrètes sont enregistrées! On oublie les unes, on excuse les autres, et les moins excusables, avec une indulgence dont on manque pour les fautes, toutes pareilles, qu'on découvre dans ses semblables. Combien de nos magistrats, correctionnels et même de cours d'assises, se condamnent chaque jour plus ou moins eux-mêmes, sans y prendre

garde, dans les coupables soumis à leur juridiction !

Vous vous écrierez que j'exagère, que je calomnie ce qu'on appelle la bonne ou haute société ! Et qu'y voit-on journellement ?

Certes, peu ou point de ces vils délits, tels que l'usure au poids de l'or; mais combien de services intéressés et de dévouements usuraires !

Certes, encore, point de faux en écriture privée; mais en beaux sentiments, mais en vertus simulées, combien de faussaires !

Certes, enfin, point d'escroqueries de la bourse de ses voisins; mais de leur estime, de leurs louanges imméritées, de leurs amitiés et amours indignement obtenus, pour cela, comme pour tant d'honneurs, de renoms et d'emplois mal acquis, que d'escrocs abondent !

Aussi, très-bonne et très-haute société, quand vient pour chacune de tes âmes le jour de sa mise à nu à son arrivée dans l'autre monde, devant Dieu et les autres âmes qui l'y attendent, l'excès d'une inévitable honte peut-il suffire à un châtiment ajourné jusque-là, et d'autant plus mérité ?

Ce qu'ici-bas les âmes, entre elles, aiment le plus, c'est à se plaire les unes aux autres. Aussi ne s'y montrent-elles, autant qu'il se peut, que par leurs bons côtés, cachant les mauvais, se trompant mutuellement, et obtenant une estime, des amitiés, des admirations même, par cette hypocrisie que toutes, plus ou moins, se croient permise.

Mais quand l'une de ces âmes, ainsi abusée, vient à nous précéder dans un meilleur monde, et que de là, voyant à nu les nôtres, elle y découvre tant de faiblesses, de turpitudes même, que nous lui avions cachées avec tant de soin, quoique pour si peu de temps, qui de nous songe à l'indignation et au mépris que doivent lui inspirer tant de mensonges ?

Nous y songeons si peu, que, loin d'en mourir de honte, ce sont ces âmes, ainsi désabusées de la nôtre, que nous plaignons de nous avoir quittés ; ou, si nous pleurons pour nous leur

perte en ce monde, c'est sans nous préoccuper d'une perte bien plus grande, celle de leur estime dans l'autre monde!

X*** meurt, et l'on s'écrie : « Ce pauvre X*** « vient de mourir! » Est-ce un cri de regret? cela se peut! Un cri de surprise? cela ne devrait pas être. Ne serait-ce pas plutôt un cri d'effroi, que jette, par un retour sur soi notre instinct conservateur? Ou bien encore un cri de pitié, comparable à celui de ces captifs prévenus de méfaits divers, lorsque l'un d'entre eux est appelé devant leur juge?

Octogénaires! mes compagnons d'âge, subissons notre vieillesse comme l'expiation de notre jeunesse, et notre longévité comme un sursis qui nous est accordé pour nous repentir!

Marche morale du genre humain, à quelle fin le conduisez-vous? Nous l'ignorons; mais, sans nul doute, tout effort de l'esprit humain pour se

développer, et de notre âme pour se perfectionner, tend vers ce but marqué par la Providence, en dépit même des déviations permises à l'homme dans le cercle restreint où s'agite son libre-arbitre.

Sa mission dans cette voie de progrès est manifeste pour ces génies inspirés à qui le genre humain doit les plus grands pas de sa marche incontestablement ascendante.

Mais que l'éclat de ces missions privilégiées ne nous fasse point croire qu'elles seules existent. Croyons, au contraire, qu'en ce monde toute ame humaine a sa mission, humble ou haute, inaperçue ou en évidence, toutes devant, plus ou moins, concourir au progrès de la marche universelle, et chacune être jugée d'après l'impulsion ou l'obstacle qu'elle y aura apporté!

L'homme, en ce monde, a tant de devoirs, et de si divers, de si impérieux à remplir, qu'il ne sait auquel entendre : devoirs envers Dieu ; devoirs envers autrui; devoirs de famille et de profession; devoirs envers ses amis, son parti,

son pays, etc., et devoirs envers soi-même!

Veut-il, pour concilier tous ces devoirs entre eux, leur faire à chacun sa juste part, tous l'accusent de tiédeur et d'insuffisance!

La voix de l'un d'eux prédomine-t-elle en lui, tous les autres, lui reprochant de les méconnaître, réclament contre ce nouvel oubli!

Que faire donc, si ce n'est de se dévouer, selon les circonstances, tantôt à l'un, tantôt à l'autre de ces devoirs, avec le plus d'à-propos qu'il se peut? Et encore, cette conduite seraitelle taxée de variabilité et d'inconséquence, tant ces devoirs semblent être le plus souvent en désaccord: les individuels avec les sociaux, ceux de l'homme envers Dieu avec ceux de l'homme envers l'homme, comme s'il y avait en nous deux consciences, l'une privée, l'autre publique; l'une théorique, l'autre pratique; l'une céleste, l'autre terrestre; et toutes deux entre elles si inconciliables, que, forcés de choisir, on voit le petit nombre sacrifier sa conscience terrestre à sa conscience céleste; le plus grand nombre, la céleste à la terrestre; sans compter la foule, qui, sans cesse, les immole tour à tour l'une à l'autre,

insoucieusement, au gré de ses passions ou de ce qu'elle croit ses intérêts.

Mais quoi! deux consciences seulement, lorsque, dans la société humaine, à envisager la diversité des devoirs de chaque profession et de chaque situation, chacune d'elles semble avoir sa conscience à part? Et en effet, celle du père de famille peut-elle convenir au célibataire? celle du guerrier, au marchand? celle de l'avocat, au juge? etc., etc. Ce n'est donc pas de deux consciences seulement, mais d'une multitude de consciences diverses qu'il paraît que ce monde moral humain se compose. Or, la conscience étant, en chacun de nous, l'image de Dieu, que l'on imagine d'appeler ces diverses consciences, l'une, ou Thémis ou Apollon; l'autre, Mars ou Plutus, etc., et nous voilà revenus au paganisme!

Raisonnement si logique, que, nous conduisant à l'absurde, comme tant d'autres, il nous ramène à la vérité, laquelle est que Dieu n'a voulu dans l'homme qu'une conscience, dont la loi morale est applicable à tous ses devoirs, quelle que soit leur diversité. D'où vient qu'il

n'existe ni deux, ni plusieurs façons d'être homme de bien, et qu'enfin, quelque différentes que puissent être nos professions et situations en ce monde, regardons-y bien, et nous verrons que le véritable honnête homme y est toujours, et partout, le même!

CONCURRENCE INDUSTRIELLE.

C'est, d'une part, une vérité : Qu'il ne faut faire aux autres que ce qu'on voudrait qu'il nous fût fait.

C'est d'autre part un fait : Que, dans tout état, profession, ou association industrielle, on ne peut guère réussir et même vivre qu'aux dépens les uns des autres; ce qui est aussi une vérité.

Vérité de droit, vérité de fait, vous êtes donc en désaccord! Mais qu'en conclure? sinon qu'il y a dans ce monde d'épreuves, où conséquemment le mal est mêlé au bien, un fait qui rend né-

cessairement imparfaite l'application d'un précepte de perfection; d'où il suit que cette application n'y peut être qu'approximative; en sorte qu'ici-bas, où tout est passager parce que tout y est imparfait, le devoir de l'homme n'est point d'atteindre à une perfection hors de sa portée, mais d'en approcher le plus possible, en compensant, par le bien qu'il doit faire volontairement à ses semblables, le mal inévitable qu'il ne doit leur faire qu'involontairement.

DE NOS INSTINCTS.

Qu'on soit poule, lionne ou femme, on est pareillement bonne mère; Dieu l'a voulu ainsi. Mais il n'a pas jugé aussi indispensable que l'on fût bon père : on n'en voit point chez les animaux, et les mauvais pères chez l'homme ne sont pas rares.

Pourtant, comme aussi Dieu a voulu que l'es-

prit de famille, inconnu des animaux, fût l'un des attributs de l'espèce humaine, s'il a laissé plus de libre-arbitre à la paternité qu'à la maternité, il est évident qu'il n'en veut pas moins dans le père un dévouement tendre et soutenu, d'abord pour ses enfants, puis, à divers degrés, pour les autres membres de sa famille.

A ces deux instincts, Dieu a voulu qu'un troisième s'ajoutât : l'esprit de société, qui s'appelle esprit comme celui de famille.

Un quatrième instinct, ou bien plutôt le premier de tous, comme le plus élevé et le plus exclusivement particulier à l'homme, c'est l'idée qu'il a de Dieu et d'un autre monde. C'est un instinct, puisqu'il semble être inné dans l'âme humaine, où il existe avant tout perfectionnement de son intelligence, et de sa moralité dont il est le germe; l'idée de Dieu étant celle de la perfection, mot qui exprime tous les attributs de la Divinité, lesquels sont si admirablement définis par la philosophie chrétienne, le plus remarquable de tous les progrès de l'esprit humain!

Mais d'autres instincts de l'homme sont encore

à considérer : l'instinct curieux, celui qui nous pousse à vouloir tout connaître, et à la recherche de la vérité sur Dieu, sur la création, et sur nous-mêmes; l'instinct ambitieux, c'est-à-dire ce besoin si impérieux de notre âme d'enflammer de ses ardeurs, de convaincre de ses convictions les âmes de ses semblables, de se les assimiler, de régner, de vivre enfin en elles, et de s'y survivre par cette double puissance d'attraction égoïste ou d'expansion généreuse, comparable peut-être, dans l'ordre matériel, à cette force d'attraction ou d'expansion qu'ont entre eux les corps dont ce monde visible est composé.

Évidemment encore, Dieu, en nous donnant ces deux derniers instincts, a voulu qu'ils excitassent notre intelligence à s'efforcer de découvrir les lois physiques et morales de la création, pour que nous en admirions et en adorions mieux le Créateur; nous permettant aussi, par la connaissance des unes, d'améliorer notre existence en ce monde, et par celle des autres, montrant à notre raison les moyens de mieux gouverner nos familles et nos sociétés, ainsi que nous-mêmes.

La conséquence de ces observations sur nos instincts moraux, même les plus élevés, n'est point qu'on doive se laisser entraîner aveuglément à l'influence de l'un ou de l'autre, selon qu'il est en nous le plus impérieux, la raison nous ayant été donnée, tout au contraire, pour empêcher notre imagination d'outre-passer la juste portée de chacun de ces instincts; sans quoi, se désaccordant entre eux, ils s'entre-choqueraient, tandis que les faire concorder ensemble, autant qu'il se peut, doit être la règle de notre conduite.

DE L'INSTINCT DE L'ORDRE.

Composez devant un théâtre quelconque un public nombreux tout de gens à voix fausses, ou d'hommes tous vicieux, ce qui ne serait que trop possible; et, nonobstant, vous verrez quelle révolte d'oreilles ou de cœurs éclaterait,

chez les premiers, à l'audition de sons discordants, et chez les seconds, à l'aspect du vice triomphant de l'innocence faible et persécutée!

Surpris d'une telle anomalie, croira-t-on que les oreilles ou les consciences réunies redeviennent justes, de fausses ou de faussées qu'elles étaient isolément? Ou plutôt, que l'oreille que l'on a fausse pour soi, comme la conscience que l'on a faussée pour se juger soi-même, on les a justes pour juger autrui?

Quoi qu'il en soit, de ces deux faits, l'un moral, celui de cette conscience à deux poids dans le vicieux, se trouve, ce qui est rare, d'une explication plus facile que le fait physique, celui de cette oreille fausse pour soi, et juste lorsqu'il s'agit de juger les autres.

Mais ce dernier fait est-il réellement aussi matériel qu'au premier aperçu il le paraît? Et mieux étudié, ne découvrirait-on pas qu'il n'en a que l'apparence; qu'il s'explique comme le premier, et remonte à une même cause morale et providentielle?

En effet, ne peut-on pas dire, à propos de

celui dont le chant est faux à l'insu de son oreille, quand pourtant ce même défaut le choque dans les autres, que cette contradiction vient de ce que l'instinct de l'harmonie, qui dérive de celui de l'ordre, n'en existe pas moins inné dans son âme ; se rattachant par là à cette conscience du bien et du beau, type ineffaçablement empreint dans toute âme humaine, instinct que révolte tout désordre, lequel est une inharmonie, que ce désordre soit moral ou matériel ?

Or, dans le cas présent, cette inharmonie, ce désordre dans sa propre voix, effet d'un vice de conformation, on ne l'aperçoit pas en soi-même, parce que, dans l'âme, l'instinct de l'ordre ou de l'harmonie n'en existant pas moins, l'intention de chanter juste nous trompe sur le fait contraire, ce qui ne peut arriver lorsqu'il s'agit de juger en autrui le même défaut.

Ce n'est nullement un jeu de l'esprit de remarquer que toute vertu est entre deux vices : l'un son excès, l'autre son contraire; celui-ci

le pire des deux : le contraire d'une vertu en étant plus loin que son excès, qui, du moins, semble avoir passé par elle.

Telle la bonté, entre la méchanceté et la faiblesse; la modestie, entre l'orgueil et la bassesse; la piété, entre l'impiété et le fanatisme; la générosité, entre l'avarice et la prodigalité, etc., etc.

D'où il suit que toute vertu est milieu, et tout vice excès, même le vice contraire à une vertu, car s'il n'est pas l'excès de celle-ci, il n'en est pas moins un excès d'une autre nature.

D'où vient encore que le caractère de toute vertu vraie est d'être égal, mesuré et modéré; tandis qu'au contraire, une agitation ardente ou inquiète décèle le vice, lequel est toujours passion ou faiblesse.

D'où vient, enfin, qu'au lieu d'admirer une vertu ardente, il faut s'en défier; comme aussi, il faut surtout craindre un vice contenu : rien n'étant moins sûr qu'une vertu passionnée, puisqu'elle est sortie du milieu qui lui était propre; et rien plus à redouter qu'un vice calme, lequel ainsi usurpe l'un des attributs et l'une des plus grandes forces de la vertu!

POURQUOI *LE STYLE EST L'HOMME*.

Le style est l'homme! dit-on. Qu'est-ce donc que le style, sinon la pensée écrite de l'homme; sur quoi l'on juge son esprit, son âme et son caractère :

Son esprit, d'après les qualités de ses pensées et l'intelligence de la forme sous laquelle il les produit;

Son âme, d'après le degré de mouvement, de chaleur, ou de vie de leur expression;

Son caractère, c'est-à-dire surtout sa raison et sa volonté, d'après la façon dont ces mêmes pensées, ainsi exprimées, sont non-seulement soutenues dans l'œuvre, mais aussi contenues dans les justes proportions qui donnent à cette œuvre son ensemble.

En sorte que le mérite de toute grande œuvre littéraire a sa source autant, au moins, dans le caractère de l'auteur que dans son âme et son esprit : le premier devant commander aux deux

autres, les proportionner, les conduire, et pouvant en multiplier les forces, en les concentrant, successivement et à propos, sur chacune des parties de l'œuvre, jusqu'à leur parfait accomplissement depuis la première jusqu'à la dernière page.

D'où il vient qu'en un auteur, beaucoup d'âme et d'esprit avec peu de caractère avortera, tandis que plus de caractère avec moins d'esprit et d'âme aboutira! Ici comme ailleurs : « *Patience et longueur de temps* (c'est le caractère) *font plus que force ni que rage!* (ce qui est l'âme et l'esprit sans le frein et le vouloir ferme du caractère). »

DES PRIX DE VERTU.

L'une des vérités qui ressortent de l'examen de plus de trois mille mémoires en demande de

prix de vertu, c'est que les purs et longs dévouements désintéressés sont aussi fréquents chez les femmes qu'ils sont rares chez les hommes.

En ceux-ci, l'abnégation de soi ne se montre guère que spontanément, par élans dévoués, il est vrai, jusqu'à l'héroïsme, mais instantanés, et, pour peu qu'ils se prolongent, se mélangeant de divers amours-propres qui en altèrent la pureté. Le dévouement en eux semble être un effort : il est bruyant, les regards l'excitent, l'éclat lui plaît; tandis que celui des femmes, calme et silencieux, s'accomplit avec une facilité simple, et si modeste, qu'elles semblent en ignorer tout le mérite.

L'homme est donc plus égoïste que la femme; mais il ne faut pas trop le lui reprocher : cela tient à sa nature, à sa position dans la société, et surtout dans la famille. Sa mission est d'en être le chef et l'appui; son rôle, d'y faire régner avant tout la raison, comme celui de la femme d'y apporter surtout le sentiment. Il donne son nom à cette famille; il en fait la réputation; *cet État, c'est lui!* Il en est la force, il y est centre, il y commande; toutes choses qui, le portant à

s'identifier les autres plutôt qu'à s'identifier aux autres, le rendent plus accessible à l'orgueil, le moins charitable et le plus égoïste de tous nos penchants. Ne nous étonnons donc pas, dans cette comparaison de l'homme avec la femme, de trouver en lui plus de *moi* qu'en elle. De là entre leurs actes de dévouement cette différence; laquelle est conforme à celle de leur nature, où les longues abnégations désintéressées ont bien plus à la vaincre dans les hommes que chez les femmes.

En France, où l'on sait qu'avec de l'esprit on peut tout dire, on en a tant dit, qu'on pouvait y croire le paradoxe lui-même enfin épuisé. Mais quelle erreur! On en va juger par cette boutade qu'hier fit éclore le concours aux prix de vertu fondés par M. de Montyon.

On les discutait, quand subitement X*** s'est écrié : « Je n'y tiens plus! Quelle monotonie dans cette foule de dévouements domestiques, toujours les mêmes! Ils foisonnent! Ils encombrent ce concours! La vertu n'est-elle donc plus

6.

rare? court-elle donc ainsi les rues? et ne prenons-nous pas ici pour elle ce qui n'en est guère, ou même ce qui n'en est pas du tout? »

A une telle sortie, vous jugez de l'étonnement et de la réponse : « Comment! Que voulez-vous dire? Que serait-ce donc que ces dévouements, gratuits et si entiers, de ces généreuses servantes pour leurs maîtresses infirmes et ruinées, si ce n'était là de la vertu?

« — Eh! qui vous dit, a repris X***, qu'en eux-mêmes, de tels actes ne soient pas vertueux? Mais il s'agit ici de celles qui les accomplissent; or, ne voyez-vous pas qu'en elles, ces actes manquent de libre-arbitre?

« — En quoi je vous prie? Qui donc les oblige à des sacrifices aussi pénibles et si désintéressés?

« — Parbleu, leur nature! fort bonne sans doute, mais qui, dans ces âmes simples, de peu d'idées, de nulle imagination, est tellement dominante, qu'elle leur tient lieu de conscience. Ce que prouve même leur modestie, qui n'est qu'ignorance du mérite de l'acte qu'elles ont accompli. Nées bonnes, elles font de bonnes actions; peuvent-elles faire autrement? C'est leur

nature, vous dis-je! C'est comme l'arbre qui porte son fruit! quoi d'étonnant? Ce qui serait singulier, c'est qu'elles eussent agi différemment.

« — Mais ces admirables sacrifices de positions meilleures, lucratives même, et de mariages avantageux?

« — Preuve de plus! C'est encore l'arbre qui ne peut bouger de la place où sa nature l'a enraciné! Il n'en est pas autrement de ces pauvres filles.

« — Ainsi les quarante à cinquante années de leurs pieuses abnégations...

« — J'y vois encore moins de mérite, puisqu'à la première nature de ces simples filles une seconde, aussi impérieuse, l'habitude, s'étant ajoutée, leur bonne action se trouve, dès lors, encore plus dépourvue de libre-arbitre!

« — Eh bien, soit! a-t-on répliqué; mais, pour en finir, où nous trouvons la vertu ne la récompensons pas moins; et si ce ne sont pas ces bonnes servantes que, dans ce concours, nous couronnerons au nom de Dieu, ce sera Dieu, si vous le voulez, que nous aurons couronné en elles! »

Conclusion à laquelle X***, satisfait de s'être débarrassé de son paradoxe, ne s'est nullement opposé !

Tout paradoxe digne de quelque attention a pour point de départ une vérité dont il est l'excès. Celui de l'article précédent doit être considéré non-seulement ainsi, mais encore en ce qu'il contredit le triste paradoxe de l'auteur célèbre des *Maximes*.

Quand X***, qui certes n'a pas moins d'esprit que n'en avait Larochefoucauld, attribue trop exclusivement à l'instinct irréfléchi d'une nature vertueuse les dévouements généreux de ces simples filles, cette abnégation, même en l'attribuant au principe dont il abuse, suffit à prouver que l'amour de soi n'est point ici-bas notre seul amour ; que cet instinct conservateur de l'individu se trouve contre-balancé en nous par un autre instinct, celui de l'amour de nos semblables ; instinct dont toute conscience reconnaît la supériorité, et qui est conservateur de la société humaine ; instinct, que le christianisme ap-

pelle la charité! qui, peut-être, est la véritable grâce; car nous ne sommes pas tous également doués de cet amour qui rapproche le plus l'homme de la Divinité, selon la morale évangélique.

Quant à ne voir, comme l'auteur des *Maximes,* dans cet amour pour nos semblables qu'un déguisement de l'amour de soi ou notre propre intérêt bien entendu, ce paradoxe est si déraisonnablement subtil, qu'il aurait été repoussé par Larochefoucauld lui-même, si Montyon et sa fondation, au lieu de le suivre, l'eussent précédé.

Mais quoi! l'amour de soi notre seul amour! Et qu'est-ce donc encore que ce ravissement spontané de l'âme à l'aspect du Beau, du Bien et du Vrai? Transportd'un amour qui n'est certes ni l'amour de soi, ni même l'amour de nos semblables, mais un troisième ou plutôt premier amour, celui de la perfection, ou l'aspiration de l'âme humaine jusqu'à Dieu même!

UNE CANDIDATURE A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

(23 avril 1863.)

X*** met en question Dieu, l'immortalité de l'âme, et l'autre monde, qui en est la conséquence; comme si cette croyance n'était qu'une de ces opinions soumises à la raison humaine; quand, au contraire, instinct de l'homme, elle est innée en lui, ce qui la place en dehors et au-dessus de son libre-arbitre; révélation première! d'où il vient que l'homme diffère de la brute; tandis que le *Positivisme* de X***, qui pour se matérialiser se sert, contre Dieu, des dons de Dieu, c'est-à-dire du spiritualisme qu'il lui doit, tend à ravaler l'homme à l'état de cette brute!

Rétrogradation dégradante, au rebours de la marche ascendante de la création!

Suicide moral, bien plus coupable, tout impossible qu'il soit en réalité, que le suicide matériel, tout possible qu'il est malheureusement!

Ajoutez que, trop consequent dans une aussi

funeste erreur, X*** proscrit tout clergé, toute université même, et que, croyant avoir *débarrassé* du Dieu céleste l'homme prolétaire dont il fait un Dieu terrestre, c'est à cet homme, ainsi déshérité du Ciel, qu'il livre la terre; retournant la tête en bas à la société qui marchait la tête en haut; confiant exclusivement son éducation à ceux qui n'en ont pas, son gouvernement à ceux qui ne savent pas eux-mêmes se gouverner; enfin, pour comble de singularité, venant ensuite présenter à la tête de cette société qu'il décapite, sa propre tête ainsi faite, qu'il lui demande naïvement de couronner!

DE NOTRE CONDUITE EXTÉRIEURE AU POINT DE VUE RELIGIEUX.

On sait assez qu'il n'y a point de société possible sans patrie et sans religion;

Qu'on naît dans sa religion et dans sa patrie, et qu'on ne les choisit pas;

Qu'enfin nulle volonté, pas même la nôtre propre, ne peut contraindre notre conscience à approuver toutes les lois de notre patrie, ni à partager toutes les croyances de la religion dans laquelle nous sommes nés.

Mais ce qu'on ne sait peut-être pas assez, ou ce qu'on oublie trop souvent, c'est que, de même qu'il nous faut être soumis aux lois de notre pays, même quand nous ne les approuvons pas, nous devons nous soumettre au culte de notre religion, même lorsque dans ses croyances il y en a que nous ne partageons point.

Et cela, parce que n'y ayant pas de patrie sans lois et de religion sans culte, la société, sans cette soumission à ce culte et à ces lois, tôt ou tard se dissoudrait.

Or, s'il est vrai que cette règle de conduite extérieure nous soit un devoir, cela donne-t-il le droit à la société, sur quelques points du moins, de nous l'imposer légalement? Quelque désirable qu'il fût peut-être que ce droit, ainsi restreint, pût exister, ceci est une question, et

là portée en est si grave, que l'on n'ose point l'aborder.

Toutefois, et après le chapitre qui précède, n'hésitons pas à le dire : si l'athéisme, suicide moral, échappe comme le suicide matériel à la loi des hommes, sa profession publique devrait être, comme la provocation au meurtre, interdite par elle; non comme irréligieuse, mais comme destructive de toute société humaine.

PSYCHOLOGIE.

L'âme a ses lois comme la matière; son histoire a ses faits, aussi bien que celle des corps dont s'occupent nos sciences physiques. C'est sur l'étude de ces faits que se fonde la psychologie, qui est la science de l'âme ou de l'esprit, comme la physique est la science des corps ou de la matière; et l'une n'est pas plus que l'autre une hypothèse.

DU MOI HUMAIN.

Moi! mot où la pensée s'abîme! *moi,* dont l'âme seule est moi! substance qui porte en elle la vie et l'intelligence! centre d'attraction et d'expansion! invisible, impalpable, immatérielle enfin; et pourtant incarnée à un corps qu'elle anime, qui est la personnification visible de son individualité; une, indivisible, mais composée de facultés si diverses, que, dans ce corps qui leur est approprié, il faut pour chacune d'elles un organe à part, sans quoi elles ne peuvent agir en ce monde, ni communiquer avec les êtres qui l'habitent.

Moi! dont l'*imagination,* faite pour être mêlée à tous les autres *moi* qui sont en moi, y est mère de tant de folles erreurs, ou de tant d'œuvres admirables, selon sa mesure en ce mélange!

Vapeur dangereuse quand elle y agit trop indépendante; mais qui, contenue dans mon intelligence comme en un aérostat, ayant pour lest ma raison, peut s'élever jusqu'à des hauteurs sublimes!

Faculté, qu'un célèbre philosophe chrétien, dans sa dissection de l'âme pour la mieux connaître, réprouve à tort; oubliant que nulle des facultés dont notre âme est composée ne doit être jugée seule et à part, aucune n'y ayant été placée pour agir isolément, mais toutes pour se modifier réciproquement, et concourir simultanément à leur admirable ensemble.

Moi! pour qui la *mémoire*, quelque utile qu'elle me soit, n'est qu'une faculté tellement subalterne, qu'elle ne semble être en moi qu'un instrument, un meuble, une espèce de registre photographique, où s'empreignent mes perceptions plus ou moins profondément, et qui est à l'usage de mon intelligence : *mémoire* et *Intelligence!* qui se trouvent si rarement proportion

nées l'une à l'autre dans le moi humain, qu'on y voit souvent : ou, avec une intelligence forte, une mémoire si faible, que, telle qu'un miroir qui ne retient rien, au besoin elle lui fait défaut; ou, tout au contraire, une forte mémoire avec une si faible intelligence, que, lui étant de peu d'utilité, elle ne semble être là, aux yeux des observateurs, que comme une sorte de registre ou de dictionnaire, bon seulement pour eux à consulter.

Désir! Raison! Volonté! voyons clairement ce que vous êtes. Prenons-les sur le fait pour les mieux comprendre.

Or, par exemple, je me sens épris de la femme d'autrui, involontairement : voilà le *Désir!* Ma conscience m'avertit que ce désir est un mal, et que je ne dois point y céder : voilà ma *Raison!*

Je me décide, dans mon libre-arbitre, entre ce désir et ma raison : ceci est ma *Volonté!*

La preuve qu'elle est libre, c'est que, cédé-

je à mon désir, je jouis, mais je me repens! y résisté-je, je souffre, mais je m'approuve!

Autre preuve : c'est cette conscience que j'ai du bien et du mal, laquelle me serait superflue si le vouloir en moi n'était point libre de choisir entre les deux. C'est aussi mon orgueil ou mon humiliation, selon le succès de mes entreprises : je croyais donc ma volonté libre dans le choix des moyens de me satisfaire, puisque me voilà si fier d'avoir réussi, ou si humilié de mon mécompte!

Autre preuve encore qu'en moi le vouloir est libre, et que le désir et la raison ne le sont pas : c'est que, quand je veux vouloir, je veux! tandis que je ne désire point à volonté, et que c'est sans que je le veuille, souvent même en dépit de moi, que ma raison approuve et désapprouve!

La *volonté* en moi n'est donc point le *désir;* pas plus qu'elle n'est la *raison*. Mentale et libre, ma volonté, qu'elle puisse ou ne puisse pas ce qu'elle veut, est toujours libre de vouloir; et c'est pourquoi, elle seule en moi, dans cette vie, a raison ou tort.

Quant à la compatibilité d'un tel libre-arbitre dans l'homme avec la toute-puissance divine, il n'y a pas là, pour notre compréhension, de difficulté réelle. C'est dans la prescience de Dieu que le mystère se rencontre!

Sommez donc Dieu, si vous l'osez, de vous dire pourquoi, tout existant à la fois pour lui, l'avenir comme le passé, lorsqu'il voit ainsi d'avance les fautes que nous devons commettre, il nous laisse pourtant les accomplir, tandis que sa toute-puissance peut nous épargner et ces fautes et leur répression?

Mais c'est là lui demander raison de la fin morale de ce monde; c'est nous servir de ce qu'il nous a accordé de science, pour nous révolter contre ce qu'il nous a laissé d'ignorance; c'est d'œuvre qu'on est, vouloir se faire auteur, de créature, créateur; c'est enfin, parce que les lumières manquent pour bien juger, se faire juge de son propre juge!

Qui de nous songe à s'étonner de voir dans le milliard d'êtres humains de ce monde, que chacun d'eux porte un type de visage, et même d'esprit, non-seulement assez distinctif, mais encore assez durable pour que son individualité native puisse être reconnue depuis le commencement jusqu'à la fin de sa carrière?

Quelle puissance infinie, et dans l'infinie diversité, et dans la vigueur, et dans la durée de ces empreintes!

Quelle est donc la force organique qui maintient et perpétue en chacun de nous, pendant près d'un siècle, dans sa même forme et figure, notre être matériel, dont il est prouvé cependant que la nutrition renouvelle sans cesse toutes les parties? Comment, malgré sa croissance et sa dégradation successives pendant ses différents âges, ce type individuel du visage humain demeure-t-il assez peu variable pour qu'entre tant d'autres de ses pareils, son identité puisse toujours se distinguer au premier ou au second coup d'œil?

Comment en est-il de même de chaque esprit, de chaque caractère? Comment chaque homme, enfin, conserve-t-il, d'un bout de sa vie à l'autre, le type à part et distinctif de sa personnalité morale, comme il conserve reconnaissable celui de son individualité matérielle?

Suffira-t-il de répondre : quant à cette durée viagère, en chacun de nous, de sa primitive forme corporelle, que, sous peine de destruction, notre admirable organisme ne permet aux sucs nourriciers dont cette forme s'alimente, qu'une répartition mesurée, limitée et proportionnelle aux besoins des diverses parties qui la composent; et quant à la durée du caractère, toujours si distinct, de notre individualité morale, qu'elle s'explique par l'influence de cette constitution physique si peu changeante, ou plutôt par la nature immortelle, quoique perfectible, de notre âme, dont les modifications en mal ou en bien, dans cette vie pour elle si courte, ne peuvent être assez fortes pour le rendre méconnaissable?

Quant à l'influence réciproque de ces deux natures, elle est évidente. Mais qui pourrait dire en quoi et comment; et si l'une des deux est

dominante; et quelle est la part de chacune d'elles dans ces empreintes héréditaires qu'on remarque chez les peuples et dans les familles; dans la diversité de nos génies; dans nos penchants vicieux ou vertueux; dans notre courage ou notre faiblesse à supporter la douleur et la mort, sort universel, antérieur à l'apparition de l'homme en ce monde, à celle des animaux, et peut-être à celle des végétaux eux-mêmes, premiers êtres créés ici-bas pour servir à l'existence de tous les autres?

Combien de considérations! quelle insuffisance! et que de mystères!

Dans l'incommensurable multitude et la diversité infinie d'êtres organisés et animés qui peuplent ce monde, que leur vie soit d'un siècle ou d'une seconde; qu'elle soit celle du plus grand de tous les hommes ou du moindre de tous les cirons, ce qu'il y a de plus remarquable en chacun d'eux, c'est l'individualité.

Qu'à leur mort, tout ce qui en eux était matériel ou vie corporelle, et qui leur était commun,

puisqu'ils se le disputaient et se l'arrachaient mutuellement pour se l'assimiler, retourne à cette matière et à cette vie universelle, cela est plus ou moins visible, mais leur individualité morale, à quelque degré qu'elle soit développée, que devient-elle alors? Là est le mystère, avec son impénétrable et désespérante obscurité!

Vaine rêverie! Mais pourquoi si vaine? Laissons-là toute hypothèse, et osons le dire, puisque c'est un fait, et qu'aujourd'hui encore j'en ai la conscience aussi ferme et claire qu'il y a vingt-trois ans, quand ce fait est arrivé. Eh bien oui, j'ai connu la mort, tout en conservant le sentiment de mon être immatériel.

Ce fut en 1844, à Paris, à trente pas de ma demeure, où j'allais rentrer : j'étais, je marchais en pleine santé, quand subitement, sans souffrance aucune, je me sentis, je me vis comme foudroyé, anéanti, dans un vide absolu! Abîme sans bords et sans fond, d'où tout aussitôt ressaisi, je n'eus pas le temps, comme dans l'apoplexie foudroyante, de tomber à terre.

Cette sensation, quoique plus instantanée que l'éclair, me fut si nette, qu'elle m'est encore

toute présente. Ce fut le passage soudain du plein au vide, de tout à rien, de vie à néant! c'était la mort! c'était le néant! Je le sens, je le vois encore!

Telle fut la sensation. Mais sa perception? Ce moi moral et immatériel, mon âme enfin, vivait donc d'une autre vie que le moi matériel, puisque, planant sur l'abîme où tout le reste était précipité, et déjà séparée de ce reste évanoui, elle en a pu voir, elle en a vu, elle en voit encore l'entier et complet anéantissement.

Ai-je ici besoin, pour prévenir une vaine objection, d'ajouter que vingt fois, comme tant d'autres, je me suis évanoui; qu'en Angleterre en me noyant, qu'à Trente dans un incendie, qu'ailleurs par d'excessives fatigues, des douleurs morales ou de graves blessures, vingt fois j'ai perdu toute connaissance? Mais ce qu'on éprouve alors est tout le contraire de cette perception, restée toute vive, de la soudaine annihilation, sans nulle souffrance, de tout en ce monde, par ce foudroiement subit!

Qu'une âme ait été appelée ici-bas Platon ou saint Paul, Newton ou Leibniz, ou d'un autre nom quelconque; qu'elle ait perdu ce nom terrestre avec le corps mortel qui le lui avait fait donner, était-ce donc ce nom et ce corps qui la personnifiaient? Non certes, et pas plus que ces portraits, bustes ou statues, tant prodigués aujourd'hui, qui la représentent. Mais ce qui la personnifiait réellement, c'était ce qu'il y avait peut-être de plus remarquable en elle, c'était cette individualité, ce *moi*, qui en avait fait, en ce monde, un centre d'attraction et d'expansion tellement *personnel*, qu'il suffirait à expliquer l'universel instinct qu'ont nos âmes d'emporter et de conserver leur *personnalité* dans un autre monde!

L'homme à trente ans commence à s'apercevoir que sa vie n'est qu'une suite de morts continuelles : mort d'enfance! mort d'adolescence!

auxquelles, jusque-là, sa jeunesse a succédé sans regrets et joyeusement. Mais à trente ans, l'âge de la maturité, qui s'approche, le saisit de regrets rétrospectifs; et c'est bien pis encore, quand de cet âge mûr sa vieillesse, à son tour, porte le deuil.

Vie sans cesse mourante, plus morte même que vive! toute de funérailles! où chaque jour devrait être en deuil de sa veille; chaque instant, de l'instant qui le précède! Triste pensée, à laquelle, dès l'âge de trente ans, l'homme n'échappe qu'à force de distractions, dont le choix, s'il ne convient aux âges de plus en plus sérieux qui lui restent à parcourir, assombrit encore ces deuils, et souvent les hâte ou les ridiculise!

Heureux ceux qui, d'avance, ont pris l'habitude d'un travail utile et honnête! Distraction la plus sûre à tous ces deuils successifs que, à dater de cet âge, porte, de notre vie passée, notre vie présente!

Mais pourquoi ce besoin de se distraire de nos regrets du passé, quand il reste à l'homme mûr ou au vieillard tant d'avenir, et tant à faire

pour concilier cette fin de sa vie terrestre avec ses espoirs célestes? Travail de tous le plus salutaire, qui change la triste marche décroissante de cette vie en marche ascendante, et remplace le dernier des deuils de ses divers âges par l'espoir d'une vie sans âges et sans deuils dans un meilleur monde!

Tout ce qui a commencement a fin en ce monde. Ainsi l'homme; ainsi doit-il en être du genre humain. Mais si l'homme connaît ses différents âges, il ne sait à quel signe reconnaître ceux que parcourt sa race entière; et, par exemple, si elle est aujourd'hui ou jeune encore, ou mûre, ou caduque, après les six mille ans reconnus de son existence.

Répondra-t-on en jugeant comparativement du genre à l'individu? Dira-t-on qu'au degré de sagesse et de science où le genre humain est consécutivement parvenu, sa vieillesse est évidente et sa fin prochaine; soit que tout le développement permis à son intelligence ait rempli sa destinée, soit plutôt que les progrès de sa puissance

matérielle par la science, devenant disproportionnés avec ceux de son perfectionnement moral, il ne doive pas pénétrer plus avant dans ces secrets de la création, et qu'en lui la fable des Titans, se réalisant, éteigne sa race, à laquelle une autre meilleure succéderait ?

Car enfin, et par le passé jugeant l'avenir, si l'on considère : d'une part, la marche constamment ascendante de la création, depuis celle du premier brin d'herbe jusqu'à l'homme ; et, d'autre part, l'imperfection de l'homme, comment ne pas croire que le genre humain n'occupe point le dernier et plus haut degré de cette échelle, laquelle peut-être remonte, sans fin, jusqu'à Dieu même, qui n'a ni fin ni commencement ?

1er JANVIER 1868.

L'année 1867 vient d'expirer ! mais, loin d'en porter le deuil, on ne voit que réjouissances dès le lendemain de son décès. Que nous a fait cette

pauvre année, où nous laissons tant de nos jours, pour qu'on célèbre sa fin si joyeusement? Serait-ce la joie de lui avoir survécu, sans songer à combien de parties de nous-mêmes chacun de nous se survit en elle? Pourquoi donc cette hâte à s'en séparer? Croit-on qu'elle emporte avec elle tous les malheurs et les regrets, toutes les fautes et les remords que dans son cours elle a pu nous apporter? Quel empressement à oublier pour recommencer! Comme si, pour nous, tout allait dater d'une ère nouvelle!

Oui, l'homme se plaît aux commencements, aux recommencements aussi; ils lui rapportent l'espérance, il lui semble qu'ils le rajeunissent. On dirait même qu'il croit naître de nouveau avec une année nouvelle.

C'est ainsi que, jusque dans ses habitudes, auxquelles il tient tant, toute durée sans interruption le fatigue, celle d'un an, d'un mois, d'un jour même; et qu'il lui faut pour qu'il s'y soutienne, qu'elles soient sans cesse entrecoupées de fins et de recommencements.

Toute la vie de l'homme est ainsi faite : Son corps ne vit que de veilles et de repos, son âme

que de désirs et d'espoirs, ou nouveaux ou renouvelés. Ne t'étonne donc pas, pauvre année 1867, de notre lassitude de ta vieillesse, de notre empressement à t'abandonner, et, dans ce premier jour de l'an qui te remplace, de la joie de nos souhaits pour ce qui commence, puisque nous n'en avons plus à faire pour ce qui finit!

S'il est si dur de trop vieillir, serait-ce parce qu'alors on voit les choses telles qu'elles sont, et qu'il n'y a réellement de vrai dans la vie que la mort seule?

Charmes si séduisants du jeune âge, fraîcheur délicieuse, contours si gracieusement arrondis, le vieillard ne voit plus en vous que la trompeuse parure de tristes squelettes, que vous déguisez passagèrement!

Et vous, ambitions de toute nature, gloire guerrière, gloire littéraire, fortune encore, biens acquis si laborieusement, qu'êtes-vous, à ses yeux, devenus aussi? Des illusions satisfaites, dans un monde devenu pareillement une illusion,

où l'octogénaire, dégoûté de ce monde qu'il dégoûte, isolé de ses contemporains disparus, à charge à leurs descendants et à lui-même, reste sans rien entre Dieu et lui, en présence d'un autre monde dont il a le redoutable instinct; instinct moins trompeur, sans doute, que tant d'autres qui l'ont successivement entraîné, trompé, puis abandonné dans ce monde-ci!

Mais non! qu'ai-je dit? Que d'erreurs dans ce cri d'un chagrin amer autant qu'insensé! La mort seule, une vérité dans cette vie! Eh! qu'est-ce que la vie, sinon l'âme elle-même? Et la mort, pour cette immortelle, peut-elle être une vérité? Elle n'est vraie que pour la matière organisée, qu'anime l'âme, et qui se dissout dès qu'elle en est séparée; mais pour l'âme, pour ses idées et sentiments, pour ses passions et actions, ses joies et douleurs, que peut la mort? Ne confondons pas le temps avec celle-ci. Le passé n'est point la mort : notre conscience le sait bien! et qu'oublié même, ce passé reste en réalité si vivant et si présent encore, qu'il décide de notre avenir, souvent en ce monde, et toujours dans l'autre!

Insensé donc ce cri de mort contre la vie et les ambitions successives de ses divers âges! Épreuves offertes, arênes ouvertes au double développement de l'âme humaine, progressive dans son intelligence comme perfectible dans sa moralité; vie, dont la fin ici-bas ne peut être qu'une heureuse transition à laquelle la vieillesse nous prépare! Transition que Dieu ne nous a faite en apparence tant à craindre, que parce qu'elle est en réalité trop à désirer! En sorte que, s'il y a illusion dans ce monde, ce n'est point la vie, c'est bien plutôt la mort qui en est une!

Que l'homme est fatigant à considérer! En vaut-il la peine? Ne se prend-il pas trop au sérieux? Qu'est-ce que sa vie? Un composé d'instants, si fugitifs qu'ils en sont insaisissables, se détachant sans cesse d'un avenir qui ne lui appartient pas, pour tomber incessamment dans un passé qui ne lui appartient plus, et pourtant auquel elle appartient par l'influence, sur son avenir, de ce passé, en cela si présent encore!

Vie, toute pleine de désirs de ce qu'elle n'a pas; de dégoûts de ce qu'elle a; de regrets de ce qu'elle n'a plus; et d'ambitieux instincts qui l'enivrent d'illusions jusqu'à sa tombe, qu'une dernière illusion, peut-être, lui montre comme le berceau d'une seconde vie, sans laquelle on ne comprendrait rien à la première!

Pourquoi donc ce monde où tout est si vain et si éphémère? Pourquoi cette innombrable multitude d'êtres, sans cesse naissants, sans cesse mourants? cette prodigalité de vies et de morts? cette foule infinie de chefs-d'œuvre, d'une si admirable organisation matérielle, pour quelques ans, quelques heures même, d'une vie dont ils ne vivent qu'en se l'arrachant mutuellement?

Création! aussi incompréhensible qu'admirable, n'es-tu donc qu'un jeu, qu'une fantaisie du Créateur? Et dans cette vie universelle et si passagère, où celle de l'homme joue un premier rôle, ne serais-tu qu'un spectacle, satirique ou tragique, que Dieu se serait donné à nos dépens?

Mais qu'ai-je osé dire? Quelle supposition absurde, et si impie, que la pensée seule en est un blasphème!

Croyons donc, au contraire, que si, dans cette admirable création visible, tout est aussi passager, c'est que tout y marche vers un but moral, bien plus admirable encore : but qui ne peut être que l'élévation progressive des âmes jusqu'à Dieu, source de toute âme et de toute perfection. Or, comme évidemment toute pensée, parole ou action humaine, nous approche ou nous écarte de cette fin céleste, il en résulte qu'en cette vie terrestre rien ne nous doit être vain ni superflu, et que tout, et l'homme surtout, y doit être pris fort au sérieux.

Est-ce à dire que, dès son berceau, l'homme ne doive avoir en vue que sa tombe, ce qui en ferait bientôt une de ce berceau? Non vraiment, et tout au contraire encore; puisque, entre ces deux termes, Dieu a voulu que nous chérissions cette vie jusqu'à son dernier souffle; et qu'il y a doué notre âme de tant d'ambitieux instincts d'esprit et de cœur, qui, développant nos facultés, nous élèvent vers lui, source de toute science et de tout amour.

Est-elle donc si mortelle, une vie déjà pleine, ici-bas, de tant d'immortalités?

C'est l'impie, qui, ne voyant dans cette vie rien d'aussi certain que la mort, et rien au delà, se fait de sa vie le plus lugubre de tous les deuils, ou, pour s'en distraire, la plus folle des ivresses. Quant au sage... mais il y en a si peu! Disons donc mieux : quant au chrétien, il juge cette vie sans la mépriser; il l'aime sans l'adorer; et l'immortalise, dès ce monde, en ne se faisant qu'une vie des deux vies que la mort sépare, transition qu'il en efface ainsi autant qu'il se peut.

Maintenant, dira-t-on que tout ceci n'est qu'un lieu commun? Soit, puisqu'il n'en peut guère être autrement quand on énonce une vérité. Mais quelqu'un a remarqué qu'il n'y avait réellement de dit que ce qui avait été bien dit! A quoi l'on peut ajouter qu'il y a plusieurs façons de bien dire une même chose; et celle-ci est d'une si grande importance, que je rendrais grâce à Dieu s'il m'avait inspiré de la bien redire!

LE MALHEUR S'APPREND!

Il n'en est pas ainsi du bonheur, lequel est bien plus dans la nature de l'homme; ce qu'on voit dans sa première jeunesse, quand, ivre de vie, la plus heureuse des ivresses, une première et cruelle atteinte du malheur l'étonne tant, que d'abord il ne peut y croire, et qu'ensuite il reste atterré sous le poids, si nouveau pour lui, de son infortune!

Malgré cette première et si dure expérience, le malheur se rapprend encore par l'heureux du jour qui, oubliant son infortune de la veille, ne s'attend plus à celle du lendemain. Voyez sa surprise du nouveau coup qui le frappe par la mort de l'un des siens; sort pourtant universel, et si souvent, toutefois, tant inattendu!

Dans ce monde, où rien ne dure, que de choses nous commençons joyeusement et passionnément, comme si elles et nous ne devaient

jamais finir, ou subir mille transformations décevantes! Songe-t-on même, en les commençant, que leur durée, si passagère, ne peut se prolonger journellement qu'à force de soins matériels ou moraux, les plus soutenus et assidus!

Rien donc ne s'apprend, ne s'oublie, et ne se rapprend pour s'oublier encore, autant que le malheur; tant la première nature de l'homme y est contraire; en sorte que cette vie, au milieu même et en dépit de tous ses maux, lui semble être toujours le plus grand des biens!

Écoutez le monde : « Quel malheur qu'un tel « soit mort aussi prématurément ! » s'écrie-t-on sans cesse; oubliant que cette fin l'a préservé du dernier et du plus inconsolable de tous les malheurs, celui qu'on appelle *la vieillesse*, où se multiplient, où s'aggravent tous les regrets, ceux du cœur, ceux de la conscience, en dépit même de cet *otium cum dignitate,* d'ailleurs si rare, et qui n'est pour le vieillard, enfin désenivré, qu'une mondaine, et vaine, ét trop souvent fausse décoration, prête, comme tout le reste, à lui échapper! Fatal et dernier âge, dont le seul et

triste avantage est de nous donner le temps d'une bien utile, il est vrai, mais bien longue et plus ou moins douloureuse expiation de la plupart des ivresses de nos autres âges!

Laissez-le souffrir seul en paix, et mourir de même! Le malheur a-t-il donc, avec Dieu, besoin d'interprète? Qui, mieux que le malheur, sait l'implorer? Qui, plus que lui, nous en rapproche? Quelle voix, pour s'en faire entendre, vaut celle d'un cœur brisé; quel autel, une tombe mouillée de larmes? Quoi de plus religieux, enfin, que la douleur d'une âme qui pleure une autre âme? Sans cesse tournée vers le Ciel que cette âme habite, elle consacre les tristes jours d'une vie déjà moins terrestre à cette âme devenue céleste; elle en fait son guide en ce monde, dans l'espoir de lui plaire encore d'un monde à l'autre, et de la rejoindre bientôt au sein de Dieu, en s'efforçant de s'en rendre digne!

UN LIVRE.

On ne s'étonne point assez de ce prodige que l'on a sans cesse sous la main ou devant les yeux, et qu'on nomme *un livre!* Assemblage de matière blanche et noire, inerte, sans vie aucune, et pourtant où se trouve fixé invariablement à nos regards ce qu'il y a de moins tangible et visible, de plus fugitif et immatériel, la pensée de l'homme!

Dira-t-on que rien au contraire n'est moins prodigieux, puisque cette pensée, dans son expression soit par gestes, soit par parole, s'était déjà matérialisée et comme incarnée à nos yeux et à notre oreille; en sorte que, si l'on est parvenu à la fixer au moyen de signes écrits et de convention, ce n'a été qu'un progrès si naturel, qu'il devait s'ensuivre nécessairement?

D'accord, mais ce n'est là qu'expliquer comment le fait s'est accompli graduellement, et là n'est point la question, pas plus que dans ces

gestes et paroles des âmes présentes en ce monde, s'efforçant de communiquer entre elles; non, le prodige n'est point là, tandis qu'il apparaît bien autrement dans ce livre, création toute matérielle de l'homme, où sa pensée, son être, son âme enfin, quoique absente et passée dans un autre monde, se retrouve captive et présente en ce monde-ci; et toujours si vive et si ardente, qu'elle y inspire, éclaire et enflamme, de siècle en siècle, les autres âmes qui l'y suivent.

Ainsi, ce n'est donc pas dans le corps humain seul que l'âme est captive ici-bas; elle l'est aussi, et bien plus longuement, dans cette matière inerte, inanimée, et organisée de main d'homme, qu'on appelle *un livre!*

Pensée! être moral, conséquemment invisible, que révèle et transmet la parole, faculté physique, mais invisible aussi, et que transforme en matière fixe et visible, l'écriture, admirable invention de l'homme.

Temps, et distance ou espace : entraves, l'une

invisible, l'autre visible, imposées à l'esprit et au corps humains, et dont les hommes, pour se communiquer leurs pensées, se sont presque affranchis au moyen de l'électricité, matière invisible et rapide comme la pensée; de même qu'ils affranchissent leurs corps de ces deux entraves au moyen de la vapeur, matière visible comme leurs corps, victorieux ainsi, quoique à un moindre degré, de ce temps et de cet espace.

Remarquable tolérance de Dieu, qui permet à l'homme de tels triomphes sur les entraves qu'il lui avait imposées!

Or, pourquoi la plupart et les plus importants de ces triomphes ont-ils été si tardifs? Pourquoi n'ont-ils été surtout accordés qu'à la civilisation issue du christianisme?

Serait-ce que la Providence n'a permis ce progrès de la puissance matérielle de l'homme, qu'alors que le progrès de sa force morale s'y est trouvé proportionné? N'a-t-elle voulu cette supériorité de l'homme moderne sur l'homme antique, qu'alors qu'il lui est devenu supérieur en moralité?

Concordance providentielle de ces deux progrès, l'un terrestre, l'autre céleste ! Mais comment croire à la durée de cet équilibre, et que tant de découvertes des secrets de la création nous seront permises indéfiniment? Comment ne pas voir qu'elles armeront les passions de l'homme d'une puissance si destructive, qu'elles amèneront la fin de la société humaine, et, selon la marche ascendante de la création, le remplacement probable de l'homme par une autre race d'êtres supérieurs en science et en moralité?

ESPRIT, BON SENS ET CARACTÈRE.

Beaucoup d'esprit et de bon sens avec autant de caractère, c'est le génie! les deux premières de ces qualités faisant voir dans toute affaire le point capital, et la troisième, employer toutes ses forces pour y arriver.

Mais généralement, plus on a d'esprit moins on a de caractère, l'esprit nous montrant le faible aussi bien que le fort de toute affaire, d'où il arrive qu'il nous y laisse irrésolu; tandis qu'au contraire, comme lorsque moins on a d'idées plus on y tient, et qu'alors on ne voit qu'un côté de chaque chose, il se trouve des gens qui ont encore plus de caractère que les hommes de génie, ce sont les bêtes!

Quant au bon sens, si l'esprit sans lui n'est que folie et le caractère qu'entêtement, lui-même, en revanche, n'est que de bien peu d'utilité dans le conseil, sans esprit; comme dans l'action, sans le caractère.

DE L'ATHÉISME.

Plus la connaissance de Dieu s'est élevée chez les hommes, plus leur civilisation s'est perfec-

tionnée; témoin ses incomparables progrès depuis le christianisme; et cependant, plus cette civilisation progresse, plus y progresse l'athéisme!

On en voit même aujourd'hui s'y multiplier l'enseignement public. Mais, quel qu'en soit le danger, c'est à la philosophie seule, ou spiritualiste ou religieuse, d'en faire justice; le glaive des lois s'y émousserait; et la ciguë pour un Spinoza nous révolterait autant que pour Socrate.

Ceci est un fait qui d'abord étonne. Un rapprochement fera cesser cet étonnement; comparaison est souvent raison; ainsi :

Tentative d'homicide : c'est-à-dire, de tuer dans un homme, et dans un seul homme, le corps seulement;

Tentative de déicide : c'est-à-dire, de détruire dans les hommes toute croyance à Dieu et à un autre monde;

Ou plus exactement : tentatives toutes deux homicides, l'une de l'homme physique, l'autre de l'homme moral.

Or, quand la première est réprimée dès son

commencement d'exécution, pourquoi la seconde est-elle tolérée, sinon parce qu'on a reconnu que l'athée commet sa tentative dans une région où, lorsque pour lui tout est matière, tout est, au contraire, si immatériel, que la justice de la société ne peut l'y atteindre, quelque dommage qu'elle doive éprouver de sa tentative.

D'où l'on peut aussi conclure que cette cause de l'impunité de l'athée est une preuve de plus contre son matérialisme.

AUX MATÉRIALISTES.

PUISSANCE DES FAITS.

(1868.)

Quand la vue du mal dans la création devrait faire douter de l'existence d'un Créateur souve-

rainement juste et bon, la croyance instinctive et universelle du genre humain, en dépit de tant de maux, à un Dieu pareil, est un fait si extraordinaire, que sa singularité suffit seule à prouver que ce Créateur existe.

C'est ainsi qu'en dépit de la vue de la mort qui frappe, autour de nous, tout ici-bas, et tant de choses de nous-même, notre croyance, également instinctive et incontestablement universelle, à notre immortalité pour un autre monde rémunérateur de celui-ci, est un second fait si extraordinaire aussi, que sa singularité suffit de même à prouver l'existence de cet autre monde.

Un troisième fait, conséquence des deux premiers, vient à leur appui. C'est l'égarement de notre raison quand, se croyant incrédule à ces deux croyances, elle prétend s'y substituer : révolte contre nature, pleine de subtilités inconséquentes et contradictoires, dont les essais, toujours impuissants ou bientôt punis, prouvent à la fois et le libre-arbitre de l'homme qu'elle conteste, et que Dieu a mis des bornes à ce librearbitre.

X***, qui se croit libre-penseur parce qu'il professe un matérialisme athée, ne se croit d'ailleurs pas moins obligé d'être un honnête homme, ce qu'il est en effet, mais ce qui est une inconséquence, car s'il était aussi convaincu qu'il le dit que toute idée morale est un préjugé, pourquoi serait-il honnête?

Répondra-t-il que c'est par instinct et machinalement qu'il se conduit ainsi? Mais alors quelle est donc en lui cette machine qui écrit des livres qu'elle croit pleins d'excellents *raisonnements* contre la *raison*, d'*esprit* contre l'*esprit*, de *pensées* prouvant qu'elle *ne pense pas*, et qu'en elle enfin, comme en ce monde, tout est machine?

X***, tout en vous est contradictions, et vos livres, comme vos actions, vous contredisent!

Dans l'apparition d'un chef-d'œuvre quelconque, ce qu'il y a de plus remarquable n'est

pas ce chef-d'œuvre, ni même que ce soit l'un de nos semblables qui ait pu l'accomplir. Non; mais ce qu'il y a là surtout à considérer, c'est l'universalité du succès de ce chef-d'œuvre.

Le sentiment ou plutôt le principe qui a inspiré cette œuvre à son auteur, préexistait donc dans toutes les consciences, puisque toutes, à l'aspect de ce chef-d'œuvre, ont été saisies d'une même admiration.

Or, quel est ce principe préexistant, inné dans toutes les âmes, éternel enfin, sinon celui du *Beau*, du *Bon* et du *Vrai*, c'est-à-dire de la perfection, laquelle est Dieu?

C'est ainsi que tout ce qui approche à nos yeux de cette perfection, nous ramène à l'idée de Dieu; et que, dans l'unanimité de notre admiration pour tout chef-d'œuvre, même de main d'homme, on découvre une preuve de plus contre l'athéisme!

Les gens qui croient se vanter en disant qu'en ce monde ils ne voient rien en beau, pas même Dieu, montrent que c'est au travers d'eux-mêmes

qu'ils voyent tout; ce qui ne fait guère leur éloge!

PHYSIQUE ET MÉTAPHYSIQUE.

Nous ignorons combien de découvertes nouvelles en physique Dieu permettra au génie de l'homme de faire encore; mais nous savons qu'en métaphysique, nos plus grands génies ne pourront jamais qu'ajouter un *peut-être* de plus à tous les *peut-être* dont cette science se compose!

SPINOZA, ETC., ETC.

Il ne valait guère la peine qu'un juif, grand-prêtre à Jérusalem, fît crucifier son compa-

triote parce qu'il s'appelait *Fils de Dieu*, pour qu'un autre juif d'Amsterdam en inventât deux nouveaux dans son livre intitulé de *Dieu et de l'homme!*

Il est vrai que ceux-ci étaient de nature à ne pouvoir être martyrisés, et que ce ne fut plus au Dieu de ses pères, Dieu vivant et gouvernant toutes choses, qu'il les attribua, mais à un tout autre Dieu, Dieu impersonnel, Dieu passif, quoique source de tout en ce monde; sorte de Dieu parlementaire, régnant sans gouverner, n'ayant de vie et d'action que par ses deux fils ou ses deux ministres, que ce juif moderne appelle le *Mouvement* et l'*Intellect*.

Rêveuse hypothèse, subtil et vain effort de plus de l'esprit humain pour s'expliquer, avec l'existence du Créateur, l'inexplicable existence du mal dans la création!

Système qui, puisque tout y est Dieu, triomphe facilement de l'absurdité du *dualisme*, mais sans paraître s'apercevoir qu'il détruit également les deux principes!

Bizarre invention d'une moralité nouvelle et d'un souverain bonheur, consistant dans une

imperturbable sérénité, non-seulement stoïque mais même joyeuse, de notre âme, que nuls regrets ni remords ne doivent troubler, quels que soient ses malheurs ou ses fautes, parce qu'elle est inséparable de Dieu, principe du tout dont elle fait partie, et que tout ce qui arrive est une conséquence nécessaire de l'ordre éternel et absolu établi dans cet Univers-Dieu!

Rêverie incomparablement plus fataliste que le fatalisme antique! et cependant faisant partie de la philosophie moderne, mais où l'attention, surtout en France, ne s'arrêterait guère, si du pays le moins rêveur où naquit ce rêve, il n'était allé se naturaliser dans l'empire même de la rêverie, où il s'est développé dans des proportions presque gigantesques!

On s'en effraye. Pourtant, qu'un tel fantôme s'appelle *panthéisme* au delà du Rhin, qu'en France, pays d'excès, mais d'esprit franc, clair et net, il s'appelle *naturalisme*, ou plus franchement *matérialisme*, qu'est-ce, après tout, sinon le produit de rêves au sein de la nuit la plus profonde, où sans cesse l'un remplaçant l'autre, il

suffit d'attendre pour voir le dernier s'évanouir à son tour.

Objectera-t-on qu'il faut un plus prompt remède au mal que fait le rêve présent avec l'autorité de ses philosophes? Oh! quant à cela, il y a été pourvu par un autre philosophe d'une bien autre autorité, auquel nul n'échappe, qui s'appelle le malheur, et dont les irrésistibles arguments, tels que la douleur, les regrets, le remords, en dissipant tous nos songes, réveillent en nous l'instinct d'un autre monde et de l'éternel et tout-puissant juge qui nous y attend.

Instinct ou pressentiment primitif et universel du genre humain, et qui lui est si naturel, en dépit du naturalisme, qu'il est plus difficile, même au sceptique, d'oser dire qu'il n'y croit pas, que de dire qu'il y croit!

Rassurons-nous donc, car cet instinct n'est point une hypothèse, un système, un rêve enfin, comme celui du jour, ou plutôt de la nuit si obscure où nous marchons tous. C'est au contraire, comme instinct ou pressentiment universel, un incontestable fait; et que peuvent contre un fait, des rêves?

THÉISME.

Qu'il puisse y avoir cause sans effet, on le conçoit; mais effet sans cause, non. Or, évidemment, l'univers, n'étant qu'effet, dit tout entier qu'il y a cause, que cette cause est Dieu, et que l'effet prouve la cause!

Raisonnement qui fait remonter l'esprit humain de la terre au Ciel; mais bien moins puissant que l'instinct qui en descend, et qui nous fait connaître Dieu avant tout raisonnement!

En doutez-vous? Coupez à l'aérostat ses cordes matérielles, déchargez-le du lest grossier qui l'appesantit; c'est-à-dire, que le malheur, en brisant vos liens terrestres, isole votre âme, et vous verrez si, d'elle-même, s'élevant à Dieu par l'invocation, elle ne s'élancera pas spontanément vers son origine!

DU MOI DIVIN.

Comment douter de l'existence d'un *moi* tout-puissant et créateur, lorsqu'ici-bas on voit qu'il n'existe de vie intelligente, à un degré quelconque, que dans les *moi* de toute nature qui font les seuls êtres vivants de ce monde?

Quand donc la vie ne nous apparaît nulle part sans y constituer une individualité, une personnalité, un *moi* enfin, ce qui est un fait si remarquable et si peu remarqué, comment ne pas en conclure que le principe de tous ces *moi* ne peut être lui-même qu'un *moi*, ce *moi* tout-puissant qu'on appelle *Dieu,* d'où découlent tous ces autres *moi*, lesquels autrement seraient des effets sans cause, chose impossible, et dont la supposition répugnerait autant à la saine raison qu'aux nobles instincts de l'homme?

DE LA PERSONNALITÉ DIVINE.

On ne remarque peut-être pas assez qu'en ce monde, la vie ne se montre qu'individuelle, et qu'en conséquence, le principe de toute vie doit nécessairement être l'individualité, la personnalité vivante la plus entière et la plus complète que l'on puisse imaginer. Personnalité si puissante, qu'il a suffi d'un seul souffle d'elle pour créer l'infinie variété des individualités de toute nature qui remplissent cet univers. Souffle divin, lien mystérieux de l'esprit à la matière, de la créature au Créateur, qui échappe au scalpel du physiologue comme aux vaines hypothèses où s'égare le panthéiste, malgré l'exemple de sage réserve que lui donne la science quand elle reconnaît que son domaine finit où commence ce grand mystère !

Exemple que n'a nullement démenti le plus illustre des savants de notre siècle; car je tiens du célèbre et théiste Biot, son élève, que Laplace fut mal compris quand, à propos de l'idée d'un

créateur, il disait : « Je n'ai pas besoin de cette « hypothèse; » et qu'il avait seulement voulu dire que les sciences ne doivent point chercher un appui dans les croyances ; ni la physique s'appuyer sur la métaphysique.

Dieu seul est créateur ! l'homme ne crée point ! Il ne peut pas avoir l'idée de ce qui n'existe pas. Son imagination, qu'il croit être si créatrice, ne fait, dans ses plus brillantes inventions, que se servir de ce qui existe. Jusques aux plus monstrueuses idées de son paganisme, c'est dans la création elle-même qu'il les a puisées. S'il a donc originellement la conscience ou l'idée de Dieu et d'un autre monde, c'est qu'ils existent !

Ce fait posé, c'est un autre fait que, lorsque la mort sépare deux âmes intimement unies en ce monde, tous les efforts de l'âme restée de ce côté de l'abîme pour se rattacher à celle qui l'a franchi, sont inutiles. Mais en est-il de même quant à celle-ci? Là est la question.

Et d'abord, qu'est-ce que l'être animé dans cet univers visible, sinon la matière individua-

lisée sous mille formes diverses à l'infini, par d'innombrables *âmes*, *invisibles*, *immatérielles* et plus ou moins intelligentes, dont *la vie* est l'un des attributs; *vie* qui, remarquons-le bien, ne se montre partout qu'individuelle?

Qu'est-ce que l'homme, sinon de toutes ces individualités *la seule* dont l'organisation matérielle permet à son âme un assez grand développement d'intelligence pour qu'elle puisse se connaître quelque peu elle-même, comprendre sa responsabilité morale, et découvrir quelques-unes des lois qui régissent cet univers?

Qu'est-ce que la mort (que l'âme, souffle de Dieu et principe de vie, soit ou non le centre d'organisation de la matière qu'elle anime), qu'est-ce que la mort, sinon la séparation de cette âme d'avec cette matière organisée, quand cette organisation cesse, soit par vieillesse ou accident, soit par une volonté de l'âme, comme dans le suicide?

En tout cas, ce n'est certes point la matière, inerte de sa nature, quelle que soit son organisation, qui peut être en nous cet être réel et animé, cette personne vraiment vivante, cet individu enfin que la mort, qui n'est que la dé-

sorganisation de la matière, fait disparaître de ce monde.

Ce n'est donc pas la matière qui individualise l'âme, mais l'âme, la matière passagèrement. Et quand nous voyons qu'à cette puissance d'individualisation se joint celle d'une intelligence encore plus individuelle en ce monde, comment ne pas croire, d'accord avec notre instinct, que cette âme emporte et conserve son individualité morale dans un autre monde?

Or, cette croyance en implique une autre qui répond à la question ci-dessus posée : c'est-à-dire que si l'âme, restée captive dans la matière, ne peut se joindre à l'âme affranchie de cette entrave, il n'y a point de raison pour qu'il en soit de même quant à celle-ci, dont l'existence, devenue tout immatérielle, doit pouvoir s'étendre, sans obstacle, d'un monde à l'autre.

Croyance qui peut nous être aussi salutaire qu'elle est chère à nos douleurs : car enfin, que font nos âmes entre elles sur cette terre, sinon se juger sans cesse réciproquement? Jugements déjà bien assez redoutables ici-bas, mais bien autrement à redouter nous venant d'un autre monde!

DE LA PHILOSOPHIE RELIGIEUSE.

Un fait existe en tout homme et de tout temps : dans l'homme, et autour de lui, tout meurt ou semble mourir, et il croit à l'immortalité ! Tout finit, et il croit à l'infini ! Rien de ce qui frappe ses yeux n'est éternel ni parfait, et il croit à l'éternité et à la perfection, c'est-à-dire à Dieu !

Or, Dieu s'est-il exclusivement révélé à l'homme par cet instinct moral et sublime dont il a doué toute âme humaine, ou bien y a-t-il ajouté d'autres révélations partielles et surnaturelles, c'est-à-dire locales, temporaires, et visibles seulement à quelques yeux privilégiés ?

Entre les religions et la philosophie toute la question est là !

Mais quoi qu'en décide, à tort ou à raison, chacun de nous dans son libre-arbitre, ce qui est hors de question, c'est un second fait aussi général que le premier : c'est que, depuis le commencement connu de toute famille et de toute société humaine, à cet instinct moral et

sublime, naturel à l'homme, il s'est ajouté une foi puissante à ces autres révélations miraculeuses ou surnaturelles; et que ce second fait est si constant, si universel, si dominateur, qu'évidemment Dieu en a voulu ou permis l'accomplissement!

D'où l'on doit conclure que dans ce second fait, plus ou moins de main d'homme ou non, la main de Dieu se trouvant plus ou moins aussi, commande à notre libre-arbitre de n'en point juger légèrement.

Or, pourquoi de cette double observation ne naîtrait-il pas, dans la société chrétienne, un accord heureux entre la religion et la saine philosophie?

O sublime idée de l'égalité des hommes devant Dieu et d'une autre vie rémunératrice, divine inspiration de la morale chrétienne! Quelle est la saine philosophie qui n'en reconnaît pas la vérité? Quel code réellement civilisateur ne la sanctionne pas dans tout ce que peut légitimement atteindre son autorité?

Qu'on ne dise donc pas, quand la conscience publique veut que nos institutions soient de plus en plus conformes à cette morale évangélique,

que notre société actuelle est moins chrétienne qu'aux temps jadis!

Mais cela ne suffit pas, s'écrie la foi religieuse : car, s'il n'y a point de société sans religion, il n'y a point de religion sans dogmes; et point de dogmes sans que des faits surnaturels, sans que des miracles, sans que la voix de Dieu même n'en ait imposé souverainement la croyance aux esprits éclairés ou non.

Soit; mais lorsqu'au flambeau de l'histoire, une saine philosophie contemple avec un respect religieux la plus grande, la plus sainte des révolutions morales qui aient changé la face du monde; quand elle la voit naître du sein d'un faible peuple, le seul théiste qui fût alors, et s'accomplir à la simple voix de quelques hommes aussi ignorés qu'ignorants, disciples d'un pauvre artisan supplicié, cette philosophie n'admet-elle donc point en cela un fait assez miraculeux? Et quand, après dix-neuf siècles, cette sainte morale évangélique est plus que jamais acceptée, appliquée et proclamée par le législateur et le philosophe, n'est-elle donc pas, à leurs yeux, le plus divin, le mieux reconnu, et le plus souverain de tous les dogmes? Dès

lors, peut-on dire à cette philosophie qu'avec une telle croyance elle est sans dogmes et sans miracles? qu'elle ne reconnaît pas dans le Christ la voix de Dieu? Enfin, quand elle respecte les divers dogmes des diverses sectes de la chrétienté, n'a-t-elle pas le droit de protester contre ceux qui l'accusent de n'être ni chrétienne ni religieuse?

PHILOSOPHIE ET RÉVÉLATION :

ACCORD DE CES DEUX LUMIÈRES.

La philosophie, c'est l'âme se reployant sur elle-même, étudiant ses instincts, et y découvrant la loi naturelle et divine qui doit la régir.

Le premier de ces instincts de nos âmes, c'est le sens inné de Dieu ; sentiment qui leur est universel, comme leurs transports d'admiration toutes les fois qu'elles retrouvent, en elles ou en dehors d'elles, quelque trace de ce type divin

du Bon, du Vrai, et du Beau, que chacune porte en elle.

La philosophie, dans ce fait général incontesté, reconnaît l'effet de l'origine céleste de l'âme humaine, mais irréfléchi et involontaire. L'œuvre philosophique consiste à y joindre la connaissance réfléchie et raisonnée de ce sentiment divin, et la volonté de s'y soumettre, d'où vient la moralité : œuvre qu'elle accomplit en démontrant l'origine céleste de cet instinct; en en développant les conséquences et l'application; et enfin en prescrivant l'obéissance à la loi divine et morale qu'elle constate, explique et promulgue.

Grande et belle mission de la philosophie redevenue théologique, grâce à Dieu et peut-être à nos malheurs! Mais la conséquence, c'est que, bien loin d'être seulement contemplative, cette mission doit être incessamment active, ayant pour but l'enseignement du genre humain et son perfectionnement en Dieu, où notre âme tend à remonter.

Or, la philosophie n'a d'autorité dans ce but que parce qu'elle se déclare, au nom de cet instinct céleste, sous l'inspiration divine; ins-

piration dont elle prouve que le foyer, plus ou moins lumineux, est dans toute âme humaine.

Cela établi, demandez-lui si cette utile, cette grande et sainte mission rationnelle qu'elle remplit a suffi, depuis la création, pour atteindre le but qu'elle s'est proposé; si le résultat qu'elle obtient n'est point trop circonscrit; si son autorité est assez incontestée; si elle est assez puissante, même sur ses trop rares adeptes, pour que Dieu, dans le gouvernement de ce monde, s'en soit contenté?

Enfin, et puisque cette philosophie reconnaît dans toute âme humaine l'instinct divin ou l'inspiration divine, demandez-lui si son insuffisance à répandre cette vérité et à la faire prévaloir ne doit pas la conduire à croire à la nécessité, et, conséquemment, à la réalité d'une communication plus immédiate, plus efficace et plus puissante, venant plus directement d'en haut, en aide à son impuissance.

Cette communication plus immédiate, cette vue plus directe de Dieu est ce que, en religion, on appelle *Révélation!* On voit que cette communication, dite surnaturelle, a le même principe que l'inspiration naturelle et ration-

nelle, et qu'elle n'en diffère que par un degré de plus, ou un développement plus grand du sens divin dans une âme privilégiée. Dès lors, pourquoi la philosophie se refuserait-elle à en avouer l'existence? Qu'est-ce autre chose pour elle que de reconnaître à l'histoire céleste de ce monde ses âmes de génie, comme à son histoire terrestre ses grands hommes? Les siens, ceux de la philosophie, l'apparition d'une âme aussi privilégiée que celle du divin Platon, n'attestent-ils donc pas déjà la grâce d'en haut? Ce jalon lumineux, ce fanal élevé sur la marche morale du genre humain, ne prouve-t-il pas que Dieu a voulu, ici-bas, à divers degrés, des âmes faites pour éclairer et conduire, comme tant d'autres pour être conduites?

Or, sans se laisser ébranler dans cette conviction par ce que l'entraînement humain a pu apporter d'alliage, et son langage terrestre de sens figuré, dans des inspirations dites surnaturelles; lorsqu'une révélation telle que celle du Christ et de ses précurseurs montre, quant à la connaissance de Dieu, de sa loi et de toutes ses conséquences, tant de conformité avec ce qu'ins-

pire au vrai philosophe le sens divin ; lorsque, y joignant l'autorité sur nos âmes d'une âme en contact plus direct avec la grande âme, cette révélation chrétienne, en vue de la vie céleste, prescrit à la vie terrestre des règles aussi conséquentes aux théories du rationalisme philosophique ; lorsqu'enfin elle donne force de loi et sanction divine à ce qui n'avait jusque-là que la faiblesse d'une opinion humaine, individuelle et controversée, pourquoi donc le philosophe se refuserait-il à en croire la vérité, lui qui ne peut en contester, dans le gouvernement moral de ce monde, la nécessité, laquelle déjà en est une preuve ?

Et en effet, où le monde moral en serait-il, si, depuis Adam jusqu'à saint Paul et Bossuet, Dieu eût voulu que tous les patriarches, les apôtres et les pères de l'Église, n'eussent parlé au genre humain que la langue philosophique, et que, comme Platon et Aristote, Moïse et le Christ n'eussent été que des philosophes ?

Non, Dieu a voulu tout au contraire que simultanément, qu'antérieurement même à la foi rationnelle philosophique et à son développe-

ment, il y ait eu une foi révélée. Et réellement, comment concevoir que le premier homme, en sortant des mains du Créateur, ait été jeté ici-bas isolé, ignorant tout jusqu'à lui-même, et libre pourtant, sans révélation de sa destinée, sans que son premier pas ait été guidé en ce monde par son Créateur lui-même? Comment, puisque le genre humain eut un commencement, en concevoir viable le premier couple autrement que créé déjà tout formé, c'est-à-dire doué simultanément de toutes les facultés indispensables à son existence morale autant qu'à sa vie matérielle? Qui pourrait expliquer autrement en nous l'idée innée de Dieu, ou même seulement l'usage de la parole, si indispensable à la pensée? Or, qu'est-ce qu'une telle création morale du premier couple humain, si ce n'est évidemment une première et directe révélation du Créateur à la créature?

Le fait de cette première et nécessaire révélation divine, et son développement successif que montre l'histoire, quel que puisse y avoir été l'alliage humain, est trop évident pour n'être point avoué par le rationalisme philosophique,

quelque porté qu'il soit, hors de ses propres axiomes, au scepticisme. Car ici une foi entraîne et conduit à l'autre. Ce sont deux faits qui se commandent. Eh! qu'est-ce donc que ces axiomes de la philosophie, si déjà ce n'est point une véritable foi pour le philosophe? En effet, écoutez-le bien : « Mes axiomes, mes principes, s'é-
« crie-t-il, sont indémontrables : ils ne se dis-
« cutent pas; ils ne se prouvent point; ils sont!
« C'est la vérité, la justice, l'ordre! c'est l'évi-
« dence! c'est le sentiment! c'est la vue de Dieu!
« c'est Dieu! Ces sentiments sont innés dans
« l'homme! foi naturelle et involontaire, immé-
« diate et spontanée! foi d'où naît et sur laquelle
« s'appuie tout raisonnement humain, lequel
« s'égare et se fausse dès qu'insoumis à cette
« foi, on ose, ajoute le philosophe, ou la dis-
« cuter ou s'en détacher! »

Mais quel autre langage a donc la foi chrétienne, conséquence, complément de celle-là, son application, sa sanction et comme sa mise en action? Foi d'origine révélée et venue en aide à la foi naturelle et rationnelle, inspiration divine en dépit de tout alliage humain, alliage inévitable,

dont certes, de même, la plus saine foi philosophique, inspirée aussi, n'est pas et n'a point été exempte. C'est ainsi que Dieu se rappelle à l'instinct qu'il nous a donné de lui, tantôt par des inspirations qui avertissent, et tantôt par le malheur qui réprime; Dieu n'ayant pu vouloir abandonner entièrement sa créature et la marche du genre humain aux erreurs de notre libre-arbitre et à l'insuffisance du rationalisme philosophique. En douter? Hé quoi! ce qui est dans la sagesse du gouvernement des hommes n'aurait point été dans celle de Dieu! Comment oser le supposer?

Un troisième fait, qui ressort de ces deux premiers et en est la conséquence, ajoute encore à cette conviction; c'est l'incontestable aspiration de notre âme à la perfection : désir, espoir même, que la foi naturelle ne suffit point à satisfaire; but divin, dont évidemment la foi religieuse nous rapproche plus puissamment que la foi rationnelle; mais que l'union ou l'accord de l'une et de l'autre pourrait seule, peut-être, nous acheminer à atteindre dans un meilleur monde.

Pourquoi dès lors entre le philosophe et le

prêtre chrétien, avec une foi de même origine, un point de départ commun, un même but, et avec tant de motifs de rapprochement, pourquoi donc tant d'éloignement? Tous deux se croient la même mission, celle de nous faire connaître le Dieu de cet univers; tous deux le sentent en eux, s'en disent inspirés, et nous parlent en son nom; ils le comprennent, l'expliquent, et nous le peignent avec les mêmes expressions; tous les deux sont d'accord pareillement pour reconnaître et proclamer, en son nom, la loi morale qu'il nous impose; et pourtant, prêtre et philosophe, l'un dédaignant trop la philosophie rationaliste, l'autre s'arrêtant à ce degré d'inspiration divine de plus qui est la révélation, se désavouent mutuellement!

La seule réponse, mais vague, mais insuffisante, à une question aussi délicate, n'est-elle pas surtout d'un côté, dans l'orgueil mêlé à la foi du philosophe, qui tend à croire l'œuvre divine trop complète dans ce reflet de la Divinité qu'il découvre en son âme; et d'autre part, chez le prêtre, dans une exigence dogmatique trop absolue, trop exclusive, qu'il croit devoir

imposer comme interprète de la foi révélée dont il est le ministre? ce qui le porte à en trop disjoindre la foi naturelle et philosophique; à la trop reléguer à la porte du sanctuaire; à trop séparer enfin cette lumière rationnelle d'origine céleste de l'autre lumière plus directement révélée; lorsque, au contraire, l'une remontant de l'âme à Dieu, et l'autre descendant de Dieu dans l'âme humaine, bien loin de s'y nuire, s'y devraient aider réciproquement; d'où il résulte que la véritable mission du prêtre semblerait être de s'efforcer de réunir et de faire concorder ces deux lumières, au lieu de croire que l'une doit exclure ou éteindre l'autre.

Quoi qu'il en soit, et de quelque part qu'il vienne, ce qui est certain, c'est que l'obstacle à cette sainte alliance ne peut venir que de main d'homme! Mon Dieu, quand permettrez-vous à la marche évidemment ascendante de l'esprit humain de surmonter cet obstacle? Quand voudrez-vous qu'atteignant enfin aux fruits les plus élevés de l'*arbre de science,* cet aliment céleste nous donne la force d'apercevoir, de contempler

et de suivre votre vérité à l'éclat réuni de ces deux lumières?

En attendant, puisqu'il faut conclure : quand l'Histoire, la Philosophie et le Christianisme sont d'accord sur tant de points principaux; quand l'existence d'une foi révélée dite surnaturelle, comme celle d'une foi naturelle et rationnelle, en ressort aussi nécessaire et si évidente, le devoir n'est-il pas d'éviter tout ce qui peut jeter entre ces deux vérités quelque désaccord? Ne nous prescrit-il même pas d'aider à leur concordance? Dès lors, philosophes comme prêtres, tous chrétiens à divers degrés, tous soumis à la même loi morale, ne doivent-ils pas se respecter mutuellement dans ce lien commun, y reconnaître la main de Dieu, et l'adorer dans son œuvre naturelle et rationnelle, comme dans son œuvre révélée?

DES PRÉDICATIONS ACTUELLES;

FOI ET DOUTE.

Les dogmes d'une religion ne se prouvent point; ils se commandent!

Le prêtre, c'est l'homme parlant au nom de Dieu, qui est l'absolu : il n'a donc rien à prouver.

Ce qu'il prouve en voulant prouver, c'est d'abord qu'il y a doute, et qu'à ce qu'il dit que Dieu a dit, il faut une preuve.

Sa prédication devient dès lors une discussion ; ce n'est plus un prêtre, c'est un philosophe!

SCIENCE ET CROYANCE.

S'il est vrai que les sciences exactes ou physiques ne servent qu'à nous rendre plus visibles les ténèbres qui nous cachent l'origine et la fin de toutes choses, et à nous faire mieux voir que nous vivons entre ces deux nuits, sans savoir

d'où nous venons et où nous allons, on aurait tort de le leur reprocher. Elles ont raison de ne point risquer d'user leur flambeau contre ce double mystère, et de laisser le soin de l'éclairer, soit à la Révélation divine, soit à l'instinct raisonné de l'homme, c'est-à-dire au prêtre ou au philosophe.

Qu'est-ce, en effet, que la science ainsi comprise, sinon le savoir qui n'admet : ni le croire sans raisonner, ce que fait le prêtre; ni le raisonner sans croire ou sans être sûr, ce que fait le philosophe? Ce savoir, c'est donc la certitude! d'où il suit que le savant ne doit la chercher que dans l'étude de la matière dont ce monde visible est composé, et dans celle des lois physiques qui la régissent.

Que chacun reste donc dans la sphère qui lui est propre :

Le prêtre, dans sa certitude d'une révélation divine indiscutable; car, pour lui, vouloir prouver, prouverait qu'il faut une preuve à ce que Dieu a dit, chose inadmissible;

Le savant, dans son autre genre de certitude, celle des faits physiques, expérimentalement acquis;

Le philosophe.... Oh! quant à celui-ci, dans sa recherche de la vérité sur l'origine et la fin de l'homme, comme il prend pour guide sa raison seule, et que ses raisonnements ébranlent plus ou moins les trois grands instincts de l'humanité, Dieu, l'immortalité de l'âme, et un autre monde, il ne peut marcher dans cette sphère, celle de l'inconnu, que par hypothèses, avec l'espoir d'arriver au vrai par le vraisemblable; d'où il résulte qu'il n'obtient que des opinions incertaines, inquiètes, et inévitablement agitées de doute. Tels furent Montaigne, Pascal, et, avant comme après eux, tous les penseurs, même ceux qui paraissent les plus dogmatiques : le résultat final pour tous, c'est l'incertitude!

Dans cet interminable débat sur les grands instincts moraux de l'humanité, puisqu'une controverse aussi grave n'aboutit qu'au doute, c'est-à-dire à rien, cela ne vient-il pas de ce que la question, posée ainsi, ne l'est pas convenablement?

Et d'abord, l'homme, parce que la vie en ce monde ne se montre qu'individuelle, n'y est-il, lui-même, qu'un individu? Peut-il ne se considérer qu'ainsi? En a-t-il le droit, quand tout au contraire, créé, plus que tous les autres

êtres, en raison de ses facultés intellectuelles, pour ne vivre qu'en société, son âme ne pourrait pas plus exister isolée de ses pareilles que son corps ne pourrait à lui seul se perpétuer?

Or, de ce premier fait incontesté, n'en résulte-t-il pas un second tout aussi évident : que ce n'est point à la raison individuelle du penseur, mais à celle de la société entière qu'il appartient, exclusivement, de résoudre la question dont il s'agit?

Mais dès lors elle se trouve résolue par un troisième fait aussi incontestable que les deux premiers, à savoir : que, depuis le commencement connu du genre humain, aucune de ses sociétés n'a pu non-seulement prospérer et progresser, mais même exister sans que sa croyance ou plutôt sa foi innée aux trois grands instincts moraux de l'homme ait été le fondement de son lien social, la base de ses institutions, et le principe, comme la sanction en dernier ressort, des lois qu'elle s'est données!

D'où il faut conclure que ce doute, où la raison individuelle du penseur s'agite en vain, doit fléchir devant la conviction que proclame la raison collective de la société humaine; le sens

universel devant prévaloir sur le sens individuel, tous ayant plus de raison que chacun. Ce qui, soit dit en passant, explique pourquoi la société, avec cette conviction et dans son ensemble, progresse plus en sens moral que la plupart des individus qui la composent.

Conviction ou certitude, pareille à celle du prêtre et du savant, puisqu'elle est tout à la fois de nature révélée et expérimentale : nos trois grands instincts moraux devant être considérés comme une révélation providentielle; et, d'autre part, la constante et si bienfaisante application qu'en a faite la société, comme une preuve de leur vérité expérimentalement acquise!

DU JUGEMENT DERNIER.

Instincts moraux du genre humain, Religion naturelle de l'homme, lueurs célestes

dont notre raison doit s'éclairer dans la ténébreuse carrière abandonnée à son libre-arbitre, quand donc nos libres-penseurs, qui vous traitent de rêveries ou de mensonges, cesseront-ils de nous forcer à renouveler les protestations de notre foi à la vérité de cette révélation première et providentielle?

Hier encore, l'un d'eux, moins absolu que ses pareils, sincère dans sa recherche de la vérité, et conséquemment ébranlé dans son scepticisme, s'écriait : « Qu'une âme telle que « celles de Platon ou de Pythagore, de Ci« céron ou de Tacite, de Newton, de Hum« boldt ou de Laplace, doive et puisse survivre « au corps qu'elle anime, on pourrait l'ad« mettre; mais que tant de milliards d'âmes « brutes, ou seulement insignifiantes, qui se « succèdent en ce monde depuis son commen« cement, et que tant d'autres, qui n'y ont « apparu qu'un jour, une heure ou quelques « secondes, doivent et puissent jouir de ce « même privilége d'immortalité, c'est là ce qui « ne peut s'accepter aussi aisément. »

« J'accepte, moi, cette demi-concession, lui « répondit son interlocuteur, philosophe spiri-

« tualiste; elle suffit à notre rationnelle et com-
« plète entente sur tout le reste, puisque, d'a-
« bord, admettre qu'il peut être de la nature
« d'une seule âme humaine d'être immortelle,
« c'est inévitablement concéder qu'il en est de
« même pour toutes les autres, toutes étant de
« même nature, quel que soit leur degré d'intel-
« ligence et de moralité.

« D'accord sur ce premier fait, nous le sommes
« d'avance avec vous, *libre-penseur,* sur cette
« seconde vérité que nulle âme ne peut être
« *libre-penseuse* sans *libre-arbitre*, et, par consé-
« quent, troisième vérité, sans être responsable
« de ses pensées, de ses actes et de ses paroles.

« Or, voyez combien sont fécondes les vérités,
« et avec quel ordre, avec quelle puissance de
« déduction elles s'enfantent, s'enchaînent, et
« s'imposent successivement! C'est ainsi que
« de ces trois premières il résulte nécessaire-
« ment cette quatrième, à savoir, que cette âme
« immortelle, *libre,* et responsable de l'usage
« qu'elle fait de son *libre-arbitre*, ne peut en
« recevoir le châtiment ou la récompense sans
« *un juge* et *un jugement :* juge, qui ne peut
« être que son créateur; jugement, qui ne peut

« être rendu qu'en fin de comptes, c'est-à-
« dire après la vie de cette âme en ce monde,
« et conséquemment dans un autre monde! »

Conclusion toute de raison humaine, puisque c'est ainsi que la veut un libre-penseur; mais, remarquons-le bien, tout entière d'accord avec nos grands instincts, qui seuls ont pu l'inspirer; religion naturelle du genre humain, contre laquelle l'orgueil d'une vaine révolte n'est qu'une preuve de plus de sa vérité : car, sans cette révélation première et innée en lui, l'homme n'ayant pas plus que les animaux l'idée de Dieu, de l'immortalité de l'âme, et d'un autre monde, le libre-penseur n'aurait pas à s'efforcer, comme il le fait, de les contester.

DU PROGRÈS DANS LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

En France, où l'amour de la gloire, bien ou mal placé, joua toujours un si grand rôle, c'est

un fait, que l'ancien régime, s'étant soumis au règne des femmes, périt par le plaisir où il avait mis sa gloire.

Un autre fait, c'est qu'à ce règne des femmes celui des hommes ayant succédé, l'ambitieuse émulation de satisfaire leurs passions et leurs intérêts par la gloire des armes ou de la parole, et par des inventions de toute nature, dès lors prévalut.

Le peuple était devenu souverain; on mit sa gloire à plaire à ce nouveau maître : arts et métiers, lettres et sciences, tout y concourut; de là tant de merveilleux progrès en tous genres. Mais le mal s'y trouvant à côté du bien, selon l'inévitable loi de ce monde, la question est de savoir lequel de ces deux contraires, dans ce nouvel ordre de choses, doit définitivement l'emporter.

Quelqu'un a dit, après 1789, que le genre humain était en marche. En effet, depuis cette époque, affranchi de la tutelle aristocratique du passé, et lancé démocratiquement dans l'avenir, il marche, et si rapidement, qu'il ne vit plus qu'au jour le jour, courant d'inventions en inventions, découvrant sans cesse des horizons

nouveaux, où se modifient, où se changent journellement toutes les situations internationales, sociales et individuelles : course étourdissante, où le passé ne sert plus de règle au présent, ni le présent à l'avenir; et où tout, hommes et choses, vieillit, s'use, passe et disparaît de plus en plus vite!

Or déjà ceci n'est-il point un mal?

N'en est-ce pas un autre que ce besoin d'un confort et même d'un luxe ruineux, devenu presque universel; sensuel et vaniteux entraînement de la démocratie, envieuse d'une matérielle égalité avec l'aristocratie de la richesse? D'où il vient, par exemple, que dans les arts, dans les lettres surtout, si l'on aspire à la renommée, c'est souvent bien moins par un pur amour de la gloire que pour arriver par elle aux jouissances de la fortune; en sorte que, aussitôt après un premier triomphe, on décroît, on se vulgarise, en préférant à la qualité des succès leur quantité.

C'est ainsi que la gloire durable est oubliée, le *bien-vivre* préoccupant si fort, qu'on ne songe plus à se survivre!

D'autre part, s'il est vrai que la fortune publique ou privée gagne tant à la facilité de nos voies de communication nouvelles, croit-on que la moralité individuelle, que la régularité des habitudes et le repos des familles, qu'enfin cette crainte, si salutaire aux bonnes mœurs, qu'impose à chacun l'opinion d'un long voisinage, ne perdent rien à l'attrait que donnent, pour de fréquents et lointains déplacements, ces moyens de locomotion si commodes et si rapides?

Et vous, inventions guerrières, si ingénieuses pour mieux s'entre-détruire! vous aussi, fortunes trop soudaines, improvisées par une industrie audacieuse! vous-mêmes encore, admirables découvertes de la science, s'emparant des secrets de la création, saisissant l'éclair, domptant la foudre, et les forçant de servir, enchaînés d'un monde à l'autre, à la transmission instantanée des moindres pensées de l'homme, est-ce à ses vertus, n'est-ce pas plutôt à ses vices et à ses passions que vous venez en aide?

Mais qu'en conclure? Que le genre humain, dans cette marche conquérante, devrait s'arrêter! Qui peut le penser? qui l'oserait dire? Hé

quoi! ce prodigieux élan démocratique de tant de libres intelligences dans la voie de leurs intérêts matériels, jusque-là si aristocratiquement négligés, est-il donc sans à-propos? ne s'est-il pas produit dans son ordre naturel? et ne doit-on pas croire que, pour conserver, pour multiplier les bienfaits de cet accroissement de la puissance physique de l'homme, un développement proportionnel de sa raison devenant indispensable, ce progrès moral, à son tour et nécessairement, en résultera?

INCONVÉNIENTS DE L'INSTINCT DE PERFECTION DANS L'HOMME.

L'homme, en ce monde, où, tout étant de passage, tout est imparfait, a seul l'idée de la perfection. C'est ce qui le distingue le plus des autres animaux; c'est aussi la cause de tous ses progrès; et pourtant, dans sa conduite privée et publique, c'est peut-être ce qui l'égare le plus souvent, et ce qui lui fait commettre le plus de fautes.

Voyez, en effet, combien cette idée de perfection passionne ses désirs, son imagination la lui offrant dans chaque objet qui les excite, ce qui l'entraîne si souvent à tout sacrifier pour s'en assurer la jouissance.

Circé trop réelle! enchanteresse et fallacieuse idée du bonheur parfait que l'on attend, soit d'un être chéri dont la perfection est également imaginaire, soit d'un degré quelconque de fortune qui comblerait tous nos vœux, ou du confort complet d'une habitation si délicieuse que les jours s'y écouleront sans nuages, ou même seulement de la possession de quelques vains équipages de luxe dont on éblouirait tous les regards, etc., etc., de combien de ruineuses et coupables folies vous êtes la cause! O misères humaines de la vie privée!

Mais c'est dans la vie publique que cette trompeuse idée de la perfection dont l'homme a l'instinct l'égare avec de bien autrement graves conséquences; lorsque surtout il prétend la réaliser en l'appliquant au gouvernement de ses semblables :

Ainsi, Lycurgue faisant de tout un État une

sorte de couvent, et soumettant tout un peuple à des règles monastiques;

Ainsi, Platon et sa République; Jean-Jacques Rousseau et son Contrat Social; Proudhon et son Communisme;

Puis, l'Icarie, les Mormons, et le Saint-Simonien, ce juge infaillible des facultés de ses adeptes, s'imaginant pouvoir composer avec le malheur de chacun d'eux un bonheur universel;

Enfin, et encore en France, devenue si démocratique que chacun s'y fait juge de la destinée de tous, cette rage d'une perfection absolue dans l'organisation d'une société humaine; d'où il vient que sans cesse on y essaye de nouvelles formes de gouvernement, et que désormais tout gouvernement durable y est impossible!

FIN PROBABLE DE LA CIVILISATION MODERNE.

La Royauté, en France, afin de dompter la Noblesse, s'est aidée de la Bourgeoisie, qui,

pour se débarrasser entièrement des Nobles, puis des Rois aussi, s'est aidée du Peuple; lequel, à son tour, à présent, s'aide des rivalités des Bourgeois entre eux et avec leurs chefs, dans le but de les remplacer au Pouvoir et surtout dans leurs biens, que son envieuse pauvreté convoite.

Naturelle, mais bien dangereuse envie, surexcitée chaque jour, de plus en plus, par le luxe toujours croissant que la vanité bourgeoise étale, en même temps que s'augmente la masse redoutable des prolétaires par la multitude de ceux que ce luxe précipite journellement dans l'indigence!

Luxe scandaleux et ruineux! contagieuse corruption, gagnant de haut en bas le corps social tout entier, qu'il dégrade successivement! Mal qui dévore aujourd'hui la Bourgeoisie, après avoir tant contribué à la chute de la Noblesse, entraînée dans toutes les lâches mollesses de ce vice par les Rois eux-mêmes, qu'avec elle il a perdus!

D'où l'on peut conclure que finalement, et malgré des alternatives d'ordre dans ce dé-

sordre par des dictatures, la masse populaire triomphera; et qu'alors, substituant la corruption de son luxe grossier et brutal à la corruption raffinée des classes supérieures, elle ramènera la barbarie et terminera ainsi la civilisation moderne.

En effet, tout ayant eu et tout devant avoir fin en ce monde, jusqu'à lui-même, la fin de cette seconde civilisation est un fait à prévoir qui ne peut être mis en question; mais, quant à la façon dont ce fait arrivera, celle-ci, au train dont va ce luxe de perdition, n'est-elle pas, de toutes, la plus probable?

1867.

C'est une étrange idée au chef d'un Empire mutilé, depuis plus d'un demi-siècle, par ses voisins qui l'y tiennent enfermé comme dans une maison de réclusion et de correction, d'avoir invité ses geôliers à venir y admirer et sa prison parce qu'il en a décoré l'intérieur, et les

fers dont ils l'ont chargé, parce qu'il en a doré la chaîne!

Vanité pour vanité, n'eût-il pas mieux valu commencer par briser cette chaîne, s'élancer hors de cette prison, et chasser ces geôliers jusque par delà sa frontière naturelle et légitime enfin reconquise, pour ne leur envoyer que de là ses invitations? Combien alors elles eussent été dignes et glorieuses! Tandis qu'au contraire, avant cet affranchissement, cet appel de ses oppresseurs semble dire qu'il accepte la situation qu'ils lui ont faite et s'y trouve bien; ne s'apercevant même pas que leur présence dans sa prison ajoute à la honte de la captivité, celle de l'*exposition* du captif devant ses maîtres : surcroît d'humiliation que du moins ceux-ci ne lui avaient pas imposé, et que lui-même aujourd'hui s'inflige!

Croyons pourtant qu'au fond il sent comme nous cette amertume, sachant bien sans doute que la devise du grand nom qu'il porte est toujours *Honneur et Patrie!* et qu'il ne peut exister de Dynastie vraiment impériale sans véritable Empire.

PARIS EN 1868!

Une œuvre admirable s'achève : une grande capitale, d'une population égale à celle de plusieurs royaumes, se reconstruit; toutes les inventions de la science y concourent au bien-être universel. Dans ce chef-d'œuvre du génie humain, l'art, forçant nature, a comblé les vallées, abaissé les monts, changé le cours des rivières, et, en réédifiant cette capitale, où convergent toutes nos voies ferrées, il a su créer, au-dessus comme au-dessous d'elle, d'autres voies qui servent non-seulement à porter dans chaque demeure l'eau, la chaleur et la lumière, mais encore à transmettre instantanément, de l'un à l'autre, toutes les pensées de ses habitants.

Création tout artificielle, où l'art, emprisonnant dans mille conduits diverses forces qu'il dérobe à la nature, les contraint à circuler au service de tous nos besoins matériels et même moraux.

Mais comme toutes les créations de l'homme, celle-ci est sans vie qui lui soit propre : elle n'a d'existence que par le travail incessant de ces milliers de bras et d'intelligences qui l'entretiennent.

Existence toute factice, dépendant de l'ensemble de tant de divers efforts que peut désorganiser et détruire le moindre désordre.

C'est ainsi que plus sont admirables ces prodigieuses créations d'outre-nature de l'art humain, plus en devient chanceuse la durée. Et pourtant, quel cataclysme pour l'immense population de cette capitale, si, dans l'un de nos trop fréquents désordres sociaux, désormais d'autant plus à redouter, ces transports de toute nature à la vapeur, tous ces courants aériens et souterrains de gaz, d'eau et d'électricité, étaient tout à coup interrompus! Quel effroyable, quel subit bouleversement! Combien de ruines soudaines! Que d'irréparables destructions!

Mais qu'importe à l'aveugle esprit de nos partis, toujours les mêmes; à nos passions démocratiques, toujours si envieuses; et surtout à nos ambitions à tout prix, qui les surexcitent sans

cesse contre tout pouvoir, sans nul souci du maintien de l'ordre? Qu'importe enfin à ce pouvoir lui-même, qui, dès qu'il se croit sûr de sa force, ne manque jamais, même à tout risque, d'en abuser?

Résignons-nous donc, au milieu de tant de jouissances que nous prodiguent les chefs-d'œuvre de notre civilisation, à n'en vivre qu'au jour le jour, puisque Dieu permet qu'en ce monde l'homme n'ait pas de plus grand ennemi que l'homme lui-même!

PARIS EN 1869.

Voici, au prix de deux milliards et de seize ans de travaux, la capitale de la France devenue entièrement disproportionnée avec le corps dont elle est la tête. Superbe tête! mais sur un corps tellement mutilé de tout un côté, que ses plus mortels ennemis sont à six jours ou à six heures

de marche d'elle. En sorte qu'ayant dépensé tant d'argent à commencer par où l'on aurait dû finir, on ne sait plus quand et comment on pourra finir par où l'on aurait dû commencer.

C'est un des résultats remarquables de la Révolution de 1789, qu'en faisant prévaloir les affaires sur la galanterie, elle a détrôné les femmes plus encore peut-être que les Rois, dans la société française; ce qui a séparé et concentré dans chacun des deux sexes les vanités naturelles et particulières à l'un et à l'autre : en sorte que, chez les hommes, celle de se croire tous capables de gouverner rend tout gouvernement presque impossible; et que, chez les femmes, la vanité de se surpasser entre elles par le luxe des atours a rendu la ruine de bien des familles presque inévitable.

Le remède, pour les hommes, à cet état de choses, peut se trouver, à force de malheurs, dans leurs intérêts enfin mieux compris. Mais quant aux femmes, et dans ce qu'on appelle le monde, de quelle autre vanité voudrait-on que

leur amour-propre s'occupât? De politique? Elles s'y entendent peu. D'affaires d'intérêts? Moins encore. De littérature? Il en est à peu près de même, depuis que celle des journaux a éclipsé toutes les autres, et surtout la littérature d'agrément. La coquetterie, enfin, redeviendrait-elle, comme jadis, leur occupation favorite? Mais, outre que le remède serait pire que le mal, qu'il augmenterait peut-être; comme, d'autre part, les hommes ne s'y prêteraient guère, il y faudrait tant d'avances, que cette autre vanité changerait bientôt de nom.

Que faire donc contre cette vanité des toilettes, sinon, comme pour nos vanités politiques, d'en attendre le remède de l'excès des maux qu'elle doit produire?

Espérons qu'alors les femmes du monde présent, d'ailleurs et généralement bien plus instruites, plus pieuses, plus charitables, et meilleures femmes et mères que celles du monde passé, se révolteront enfin contre ce luxe d'atours ruineux et si scandaleux, qu'il n'est propre qu'à des femmes d'un tout autre monde; et qu'elles mettront leur gloire à se distinguer

de celles-ci extérieurement, comme elles en sont si distinguées intérieurement!

DÉMOCRATIE.

N'est-ce point une remarque utile à faire, qu'on n'a jamais autant crié contre le despotisme d'un seul et d'en haut, que depuis qu'il est devenu presque impossible; tandis que celui d'en bas, c'est-à-dire de la multitude, est devenu tellement possible, qu'aujourd'hui c'est de ce côté-là que les plus nombreux et les plus hardis flatteurs se sont retournés?

Mais qu'en conclure, sinon que, bien que l'un soit plus menaçant que l'autre, tous les deux sont à éviter; et d'autant plus que, s'engendrant réciproquement, l'un rend l'autre inévitable? Cercle vicieux d'anarchie et de dictature, où depuis trois quarts de siècle a tourné la France!

D'où surgit une autre question, celle de sa-

voir si ce grand retournement des esprits depuis 1789 est un mouvement d'ascension ou de décadence; c'est-à-dire, si la démocratie, surgissant avec son scepticisme, son mépris de toutes traditions, et son cortége de prétentions et d'ambitions universelles, est gouvernable, ou si elle menace de dissolution notre société contemporaine!

Ici, l'écroulement de la société antique ne peut servir à faire prévoir le sort de la société moderne; entre elles tout diffère.

Dans l'une, à son époque comparable, c'était, pour une civilisation entachée de l'esclavage, inégale, restreinte, entourée de barbares, un seul centre de domination, et pour base religieuse, toutes les passions divinisées!

Dans l'autre au contraire, c'est une civilisation égale et universelle, plusieurs grands centres de pouvoir; et, pour base religieuse, la morale évangélique!

Toute prévision par la comparaison de ces deux sociétés entre elles est donc impossible, sans compter tant de découvertes de la science qui en changent toutes les proportions.

Or, dans cette recherche de l'avenir de notre

société européenne, transformée en démocratie égalitaire, si tout point d'appui nous manque dans le monde ancien, ne s'en présente-t-il pas un autre à nos regards dans le Nouveau Monde ?

Quoi de plus remarquable, en effet, que cette grande République américaine, la plus libre et la plus démocratique qui se puisse concevoir, florissante pendant près d'un siècle, en proie depuis quatre ans à la guerre intestine la plus ruineuse, la plus sanglante, et cependant où, de chaque côté, le règne intérieur de l'ordre et des lois semble se maintenir intact et entier comme au temps de sa prospérité la plus complète et de sa paix la plus profonde ?

Répondra-t-on que cette République n'est point unitaire comme nos États européens ; qu'elle est fédérale ; qu'un pouvoir plus concentré y est inutile, n'ayant aucun voisin puissant à redouter, les mers et les déserts qui l'entourent servant d'ailleurs d'exutoire aux passions ardentes et avides de ses habitants ; qu'enfin pour la donner en exemple, l'épreuve est trop courte encore, et conséquemment insuffisante ?

Soit, et d'autant plus que nous sommes moins prêts à une semblable imitation!

Il faut donc attendre le dénoûment de cette crise. Mais souhaitons-le favorable, et n'en détournons pas nos yeux; car, avec nos mœurs devenues avant tout égalitaires, toute autre forme de gouvernement semble ne pouvoir plus être qu'éphémère et accidentelle.

D'où l'on doit conclure que, pour la question d'ascension ou de décadence sociale, posée au début de cette rêverie, toute solution dépend de cette autre question, à savoir : si l'éducation libérale de notre vieille Europe peut progresser assez pour rendre applicable un jour à ce Monde ancien l'exemple que donnent les grands gouvernements américains et australiens des deux nouveaux Mondes.

DES PALAIS.

Historiquement, nos anciens châteaux, Versailles et Paris, sont fort à considérer : stations

diverses du Pouvoir en France, ils en représentent la marche, successivement aristocratique, monarchique et démocratique.

Trois fois ce Pouvoir, avec ses courtisans, en passant des Grands aux Rois, et des Rois au Peuple, change de palais. Les châteaux, palais des Grands, ont disparu ; Versailles, ce palais des Rois, est devenu désert; et Paris, s'agrandissant et s'embellissant de plus en plus, devient, à son tour, aujourd'hui, le palais du Peuple!

Quant aux courtisans, leur histoire suit les mêmes transformations. Les Grands, d'abord tant courtisés dans leurs châteaux, se montrent, dans Versailles, courtisans des Rois; et les Rois deviennent à présent, dans Paris, courtisans du Peuple.

C'est ainsi que, successivement corrompus par le pouvoir et corrupteurs pour le garder, on a vu les Grands, pour rester Grands, se faire les flatteurs des Rois; et qu'on voit les Rois, pour rester Rois, se faire les flatteurs des Peuples!

DES PERSONNAGES.

Un fait historique assez remarquable, c'est que lorsqu'une nation tombe en Démocratie, il ne s'y montre bientôt plus de Personnages, c'est-à-dire de ces individualités imposantes, attirant tous les regards, commandant le respect par un mérite reconnu, hommes modèles, faisant école, et dont l'influence et l'autorité sont et restent considérables!

Serait-ce que la nature mobile, envieuse et si irrespectueuse de la Démocratie décourage et rebute ces hommes d'élite? Ou plutôt que ses mœurs égalitaires forcent leur génie, pour lui plaire, à se rabaisser au niveau des foules qui la composent, en sorte que l'homme, en toute carrière, n'y peut plus être aussi grand, ni dans le beau ni dans le bien, qu'aux temps jadis?

Toujours est-il que la nature de cette Démocratie est si contraire à l'existence ou à l'autorité durable de toute grande individualité morale, que ce n'est guère que celui qui se l'assu-

jettit par la force matérielle qui peut y devenir un Personnage.

L'histoire nous montre souvent que les hommes célèbres ne grandissent dans leur carrière que tant qu'ils ont à accomplir quelque dessein marqué par la Providence; mais qu'arrivés au but de cette mission, dès qu'inévitablement enorgueillis, et que d'instruments qu'ils étaient se croyant maîtres, ils ont dépassé ce but, on les a vus s'égarer, décroître, et se briser par les mêmes moyens qui les avaient élevés quand la main de Dieu les conduisait!

De là ces cruels désappointements d'une foule justement éblouie, qui, s'étant précipitée à la suite de ces gloires d'abord méritées, se trouve bientôt compromise dans les fautes et dans la chute.

D'où il suit que, dans nos plus légitimes et grandes admirations, nous devons conserver notre libre-arbitre; et qu'enfin, puisque même dans ses plus généreuses missions l'homme finit presque toujours par gâter la cause, c'est elle

qu'il faut servir en lui, et non lui en elle : ce qui, lorsqu'on ne peut servir l'une sans l'autre, comme il arrive le plus souvent, ne nous empêchera point d'être victimes des égarements de l'homme, mais nous épargnera du moins, et autant qu'il se peut, le regret, le remords même quelquefois, d'en être complices.

On sait trop que le *succès* produit presque toujours l'*excès;* et l'*excès*, les *revers*. Quand donc un chef, quelque habile et grand qu'il soit, triomphe, au lieu de vous engager aveuglément à sa suite, défiez-vous-en, car dès lors ce serait le plus souvent un guide déjà lui-même aveuglé que vous prendriez pour vous conduire.

Quant à vous, qui, dans le drame jusque-là si habilement dirigé par ce chef, auriez été acteurs, devenez-y surtout observateurs; et, pour votre bien comme pour le sien, que désormais votre rôle se change en contrôle!

Mes amis, de quelque parti honnête que nous

soyons, croyez-moi, ne nous exaltons, ne nous abattons pas tant pour ce qui se fait de bien ou de mal dans nos affaires en ce monde, car on n'y voit guère de bien dont il ne résulte un mal, ni de mal dont il ne résulte un bien inattendu. Soyons-y donc calmes, sans confiance aveugle dans nos succès ou dans l'homme à qui nous les devons, pour que l'heure des revers ne nous surprenne pas; et sans désespoir dans ces revers jusqu'à leur fin, qui aura son tour, et qu'il faut savoir attendre.

Mais en attendant, que cette inévitable alternative de succès et de revers plus ou moins mérités nous apprenne à nous ménager, à nous respecter mutuellement, et à ne proscrire du milieu de nous que les proscripteurs, auxquels on peut joindre ces hommes qu'enivre un esprit de parti dont l'orgueil méprisant et injurieux est aussi intolérant qu'intolérable!

DES GRANDS HOMMES.

On a pu remarquer, que si l'on voit assez souvent, dans les familles, se perpétuer des hommes grands, on n'y a jamais vu deux grands hommes se succéder de père en fils, et que même, plus un père a été grand, moins son fils a soutenu la gloire de son ancêtre.

Suffirait-il, pour s'expliquer ce fait, d'avoir observé que dans les enfants, quand la tête, siége de l'intelligence, est celle d'un fils, ce n'est point le père, mais plutôt la mère que sa ressemblance nous rappelle? Non vraiment, puisque cette règle a tant d'exceptions, qu'elle ne peut s'appliquer à un fait qui n'en a point.

On serait donc bien plutôt porté à croire que si le fils d'un grand homme en diffère toujours autant, c'est que tenant à la fois de ses deux ascendants, il ne peut reproduire exclusivement l'un ou l'autre, mais qu'il doit être un composé du mélange de l'un et de l'autre, ce

qui en fait un troisième personnage fort différent.

Qui ne sait d'ailleurs à quel prix coûteux le grand homme achète la gloire; combien elle est de ses passions la plus dominante, et que ses autres passions, s'il en a d'autres, n'ayant que les restes de celle-là, ne doivent guère rien produire qui lui ressemble.

A ces causes physiologiques de la non-hérédité du génie dans les familles, ajoutons que dans les fils d'un grand homme, la jouissance de l'éclat du nom qu'il leur laisse ne doit guère les exciter à l'accroître encore. Jouir d'une chose et la désirer tout à la fois, cela est si rare; surtout quand ce doit être avec cette ardeur qu'on appelle le *feu sacré*, sans lequel on n'obtient jamais la gloire!

D'autre part, quel grand homme n'impose chez lui, comme au dehors, l'ascendant de son génie dominateur? ce qui dresse les siens à être sujets, bien plutôt qu'à devenir un jour maîtres à leur tour.

Répondra-t-on, que l'admiration qu'inspirent ses grands exemples doit entraîner, les enfants

surtout, à les imiter. Eh! qu'obtiendraient-ils de cet effort, sinon ce faible et si pâle reflet de gloire, seul prix que tout ce qui est imitation puisse remporter?

Enfin, et sous un autre point de vue, puisque tout ce qui brille le plus en ce monde ne doit être regardé qu'à distance, et que l'astre du jour lui-même perd à être vu de trop près, pourquoi n'oserait-on en dire autant de la gloire? Ne se peut-il pas qu'un grand homme soit beaucoup moins séduisant dans son laisser-aller en famille, que dans sa pose héroïque à l'extérieur? En sorte qu'il ne serait pas plus un héros pour ses fils que pour son valet de chambre; ce qui les porterait bien plutôt à différer de leur père qu'à vouloir lui ressembler.

Mais quoi! nous arrêter ici? sur cette impiété filiale? Non : finissons plutôt en remarquant qu'il n'y a point de grand homme sans une grande circonstance dont il s'empare, se sert, et qu'il domine, ce qui fait sa gloire : gloire si expansive et si attractive, que les siens s'y trouvent entraînés et subjugués, plus encore que ses adversaires. D'où il suit que, plus la cé-

lébrité d'un père a été grande, plus la source en étant épuisée, moins il est possible à ses fils, héritiers et soutiens de cette gloire, de s'en faire une autre aussi grande, qui leur soit propre.

1866.

Quand X***, l'orateur en vogue, nous dit qu'il se contente de ce que la France demeure informe et mutilée comme elle l'est depuis 1815, pourvu que le gouvernement soit parlementaire; quand il déclare qu'il la trouve ainsi plus heureuse et glorieuse que si elle reconquérait ses frontières naturelles et légitimes à l'aide d'un gouvernement plus monarchique, ce qu'il dit et déclare en réalité, ce n'est pas seulement qu'il aime mieux, comme César, être le premier dans un village que le second dans Rome; mais que Rome reste un village où il régnerait, plutôt qu'elle ne devienne une grande et glorieuse capitale où il ne jouerait pas le premier rôle!

Tel s'érige encore en professeur de gouvernement d'un grand pays, qui, l'ayant gouverné trois fois, en a, les deux premières fois et en quelques mois, compromis le gouvernement, et la troisième fois, en moins d'un jour, achevé la perte : ce qui ne l'empêche pas de s'étonner qu'on trouve un peu chères ses leçons de gouvernement!

THÉORIE ET PRATIQUE.

Fiers de notre siècle libéral, nous le croyons supérieur à tous ceux qui l'ont précédé. Il a ses progrès, et de grands sans doute, mais convenons que pour deux des plus importants, c'est en théorie plus qu'en pratique.

Depuis le trop fameux libéral Danton et le

philosophe *Père Duchesne,* inventeurs, l'un, d'une liberté fondée sur la terreur, l'autre, d'un culte de la raison déifiée exclusif de tout autre culte, combien d'autres libéraux et libres-penseurs, moins expéditifs il est vrai, ont assez abusé du grand mot de liberté politique ou philosophique pour qu'on puisse dire aujourd'hui : *despote comme un libéral! intolérant comme un libre-penseur!*

Voyez, en effet, avec quel arrogant dédain nos agitateurs libéraux traitent d'esprits serviles tous ceux qui osent croire qu'une liberté libre de tout frein est au moins aussi pernicieuse qu'un pouvoir libre de tout contrôle!

Voyez, de même, avec quelle pitié méprisante nos athées libres-penseurs traitent tous ceux qui pensent que la liberté de penser n'implique pas celle d'oser tout dire et tout écrire, jusqu'à ces pensées destructives de tout ordre dans les sociétés humaines!

Remettons donc, avant d'être si fiers pour notre siècle qui produit de tels libéraux et tant de bouleversements successifs dont ils sont cause, jusqu'au jour où, plus dignes de ces libertés si

bienfaisantes en théorie, nous aurons su les rendre, en pratique, moins malfaisantes!

DES COMPTES-RENDUS.

Le compte-rendu des interminables discussions de nos assemblées politiques ne pourrait-il pas le plus souvent s'analyser ainsi :

Le Gouvernement, au nom du bon ordre a dit : « Je suis là, et j'y veux rester! »

L'Opposition, au nom de la liberté, lui a répondu : « Ote-toi de là, pour que je m'y mette! »

L'ABBÉ *TRENTE MILLE HOMMES*.

Cet abbé, qui, toujours avec ce même chiffre d'hommes, gagna tant de batailles pendant la guerre de sept ans, sous les marronniers des

Tuileries, n'est point aussi mort qu'on le pense; ou, s'il est bien mort, quelle postérité, tout abbé qu'il était, il a laissée!

On en reconnaît les représentants, près de ce même jardin, à leurs longs discours où ils promettent tant de bonheur non plus à trente mille seulement, mais à trente ou quarante millions d'âmes, par la seule vertu de leur gouvernement parlementaire sous forme royale.

S'il y a quelque différence entre eux et le bon abbé leur ancêtre, c'est que celui-ci, plus désintéressé dans ses paroles, ne pouvait s'attendre à ce qu'on le mît à la tête de ses trente mille hommes, tandis que ses descendants espèrent bien que, les prenant au mot, on leur confiera le sort des 30 ou 40 millions de leurs concitoyens, auxquels ils promettent un bonheur si grand.

Un autre avantage qu'a sur eux notre abbé, c'est que s'il a eu des contradicteurs, ce que prouve le sobriquet qu'ils lui ont donné, eux aussi ont eu les leurs, et de beaucoup moins plaisants. Ce sont trois faits, trois essais de ce gouvernement parlementaire et démocratique sous forme royale : ceux de 1791, 1814 et 1830,

essais dont la durée n'a point été aussi longue ni aussi prospère qu'on s'y attendait.

En sorte que définitivement, dans cette comparaison, l'avantage reste au bon abbé, dont l'utopie guerrière, non essayée, demeure intacte et entière ; tandis que celle de ses descendants, trois fois démentie par les faits, se trouve fort discréditée; ce qui ne les empêche pas, après chaque chute, de reproduire leur utopie, n'osant en aborder une autre, plus franche, où le mot *Royal* serait supprimé.

UN HABIT DE L'ABBÉ SIÈYES.

C'est un fait très-peu connu, qu'à l'époque du 18 fructidor 1798, où recommença la Terreur, l'abbé Sièyes, d'extraction fort noble mais fort indirecte, et comme tel fort révolutionnaire, proposa au Directoire le bannissement complet

de la Noblesse française tout entière, hommes, femmes et enfants, et qu'on refusa de l'écouter.

Cet abbé régicide, et si bilieux qu'on eût pu l'appeler l'abbé jaune, tant il avait le teint de cette couleur, dans son étonnement et son dépit de ce refus, s'était écrié : « Les voilà bien ! je « leur offre un bon habit tout neuf, taillé en « plein drap, et ils lui préfèrent un vieil habit « tout usé, fait de pièces et de morceaux ! »

Ce qu'il y avait là pourtant de plus surprenant, c'était sa surprise. Ce bel habit qui convenait si bien au bon abbé, c'était au directeur Barras qu'il le présentait, lequel était des plus nobles, ainsi que tant d'autres personnages du jour, tels que Cavaignac, Desaix, d'Hautpoul, etc., sans oublier le général en chef, Bonaparte lui-même.

Toutefois, ne nous étonnons pas tant de cette inadvertance de notre abbé; elle est moins rare qu'on ne pense, sauf le mal à propos de sa métaphore. Car, si l'on ne voit personne d'assez insensé pour croire que son habit, parce qu'il lui va bien, doit aller de même à tout le monde, on voit sans cesse des chefs de famille

ou de gouvernement, en dépit de toute dissemblance de vocation ou de caractère, de mœurs ou de situation, vouloir imposer, l'un, à ses fils, sa profession parce qu'il y a réussi ; l'autre, aux peuples ses voisins, la constitution de son propre peuple, parce qu'elle convient à celui-ci ; ce qui n'est pas moins insensé à propos de professions ou de constitutions qu'à propos d'habits.

Quand donc une Aristocratie insulaire, à la fois royale et parlementaire, cessera-t-elle de se proposer en modèle à des Démocraties continentales et égalitaires? Quand celles-ci s'apercevront-elles, de leur côté, que leurs vains efforts pour se calquer sur ce modèle ne peuvent aboutir qu'à les faire tourner sans cesse dans un cercle vicieux, tantôt de république et tantôt de dictature, jusqu'à leur chute dans une barbarie nouvelle et démagogique?

Mais que faire contre ce destin qui semble être inévitable? Espérons du moins qu'alors, si Dieu cette fois n'en a pas assez du genre humain, il renaîtra de ce chaos une troisième civilisation, supérieure à la seconde, comme aujourd'hui la

seconde est évidemment supérieure à la première !

IN VINO VERITAS !

C'était hier, sur la place de la *Discorde* (*Concorde*, veux-je dire), que deux de nos célèbres orateurs et journalistes, dans leur éloquent entretien, se félicitaient du bonheur que la France leur devrait, quand, à force de libertés, son gouvernement serait si bien contrôlé, qu'enfin le peuple ou ses représentants seraient sans contrôle !

Ils en étaient là, quand un malencontreux homme ivre, en chancelant, vint tomber entre eux et les interrompre : « Excusez ! balbutia-t-il « en se relevant avec peine ; c'est qu'on m'a- « vait dit qu'un verre de vin doublerait mes « forces ; j'en ai bu dix, et voilà que je ne puis

« plus me tenir sur mes jambes! Cela n'est-il « pas bien singulier? »

« C'est, mon ami, lui répondirent ces Mes- « sieurs (sans remarquer l'analogie), que sou- « vent on se trouve bien plus éloigné de son « but quand on l'a dépassé, que lorsqu'on n'a « point fait assez d'efforts pour l'atteindre. » Sur quoi notre orateur et notre journaliste, fort satisfaits de leur sage observation, rentrèrent chez eux pour ne pas moins y écrire, l'un le discours, l'autre l'article auxquels, dans leur conversation si brillante, ils préludaient sans doute, et dont ils avaient oublié l'interruption.

Nous avons d'excellentes lois contre le vol, le meurtre et l'assassinat; mais nous n'en avons aucune contre celui qui préconiserait publiquement les voleurs, les meurtriers et les assassins. En sorte qu'au milieu d'une grande nation, assez malheureuse pour avoir subi, deux ans entiers, le joug de la Terreur, c'est-à-dire, celui du vol et du meurtre par le pire des assassinats, l'assas-

sinat juridique, on peut lire ou entendre, journellement, l'apothéose des scélérats qui lui imposèrent ce honteux et affreux régime!

Comment ne pas croire cette nation toujours à la veille de retomber sous ce joug infâme, tant qu'une loi spéciale, la réhabilitant de ce déshonneur, n'aura point interdit d'aussi scandaleux, de si criminels éloges?

Conçoit-on qu'en 1866 cette même nation n'ait point encore osé déclarer législativement : Que préconiser devant elle des monstres, reconnus et jugés par elle coupables de cet amas de crimes qu'on appelle la Terreur, c'est en provoquer la récidive, s'en déclarer d'avance le complice, et mériter d'être chassé d'au milieu d'elle?

EN HAUT COMME EN BAS :

MÊMES CAUSES, MÊMES EFFETS !

Grands ou petits propriétaires, des villes ou des champs, avez-vous renvoyé un domestique pour un méfait quelconque? dès le lendemain, combien d'autres méfaits, que chaque jour commettait cet homme, vous découvrez, et dont jusque-là ceux qui vous entourent ne vous avaient pas avertis! Ils ont craint : l'un, le rôle de dénonciateur, ou de se faire un ennemi; l'autre, qu'on lui rendît la pareille; un troisième, de n'être pas cru, ou de vous déplaire en troublant ainsi votre repos; et tous vous ont laissé dans l'ignorance sur ce qui se passait dans votre maison.

Étonnez-vous donc, après cela, que votre Prince, tout entouré qu'il est de ministres, de conseillers et de courtisans, ignore si souvent ce qui se passe dans son Empire!

AIDE-TOI, LE CIEL T'AIDERA!

Excellent adage, si le Ciel n'était pas placé là, trop souvent, fort mal à propos!

Témoin ce bon Roi de Prusse, aidé de Bismark et non du Ciel, mais qui, trompé par ce proverbe, vient, si consciencieusement, de chanter un *Te Deum* en remercîment à Dieu de l'avoir aidé à dépouiller brutalement ses voisins de leurs États pour les ajouter aux siens!

Car tels sont les hommes, qu'ils attribuent à Dieu toutes leurs passions, l'en faisant complice, et le glorifiant même des succès les plus scandaleux qu'elles ont obtenus!

D'où l'on doit conclure qu'il serait bon de compléter ainsi le proverbe ci-dessus rappelé : « *Aide-toi, le Ciel,...* ou *l'Enfer, t'aidera!* » comme aussi de rectifier un autre dicton par cette remarque, que ce n'est pas Dieu qui a fait l'homme, mais l'homme qui fait Dieu à son image! Double rectification qui, toutefois,

n'empêchera point tout séducteur, tout joueur heureux, tout triomphateur enfin, dans l'enivrement d'un succès, quelque scandaleux qu'il soit, de chanter, comme ce bon Roi Prussien, son *Te Deum!*

DE QUELQUES-UNS DE NOS MARÉCHAUX.

Il est remarquable que Saint-Cyr, peintre avant 1792 et guerrier depuis, n'en était pas moins resté artiste, faisant la guerre ainsi qu'on cultive un art, et en parlant, comme il en a écrit, en habile professeur. D'où il résulte que, de même qu'on gagnait beaucoup à le voir et à l'entendre, on gagnera beaucoup aussi à bien lire ses mémoires, ce qu'on ne fait point assez.

C'était un personnage de haute stature et de figure imposante; son attitude invariable était d'une simplicité grave, ses mœurs irréprochables, sa probité exemplaire.

Toujours calme, même au milieu des plus grands périls, son esprit philosophique et méditatif se plaisait surtout à se servir du côté moral de ceux qu'il avait à combattre ou à commander.

Un jour, par exemple, lui ayant demandé comment devant Polotsk il avait osé, avec des soldats épuisés de faim et des retranchements à peine ébauchés, non-seulement attendre, mais attaquer les Russes bien nourris et si supérieurs en nombre : « Oh ! me répondit-il, j'avais calculé « pour mes soldats le nombre d'heures juste « pendant lesquelles ils pourraient se soutenir « assez pour combattre et vaincre. Quant aux « retranchements, c'était exprès que je les avais « laissés inachevés : n'avez-vous pas remarqué « qu'il ne faut pas que les soldats comptent « trop sur de tels abris, dont l'importance con« siste surtout à faire bien sentir à tous les « cœurs qu'en avant est la victoire, et en arrière « la défaite? »

C'est un fait singulier que Masséna, d'ailleurs étincelant d'esprit naturel dans l'intimité, point vaniteux, peu ambitieux quoique passionné de gloire guerrière, et fort sensuel, était impérieusement dominé par une troisième passion qui, satisfaite, semble impliquer, pour en jouir, le désir d'une longue vie, tandis que tout au contraire, même après être devenu millionnaire, ce Maréchal oubliait si entièrement cette dernière passion et tout souci de son existence, dès que le combat s'engageait, que plus le péril était grand plus il y montrait d'opiniâtreté héroïque!

C'est qu'il se rencontre de puissantes natures, capables de plusieurs fortes passions également dominantes, et pourtant qui ne s'excluent pas mutuellement, parce que, toutes diverses, tout opposées même entre elles qu'elles soient, et même en raison de leur diversité, les occasions propres à chacune d'elles ne peuvent guère se présenter simultanément; ce qui fait que chacune ne peut régner que successivement et seulement alors exclusivement.

A côté de cette grande mais inculte nature, composée d'éléments aussi divers, on en voyait une autre toute différente dans le Maréchal Davout; tant en ce caractère antique, digne d'être placé au premier rang parmi les hommes de Plutarque, toutes les parties concordaient et formaient le plus rare et le plus solide ensemble.

Témoin de la pureté de ses mœurs, de la douce égalité de son humeur au milieu de sa famille, comme aussi de cette familière et si modeste simplicité de ses habitudes avec ceux de ses anciens compagnons d'armes qu'il accueillait dans cet intérieur exemplaire après les avoir tant de fois conduits à la victoire, c'est un devoir pour moi de rendre à ses vertus privées un juste et sincère hommage.

Tel était ce grand capitaine, si redouté de nos adversaires par son vigoureux génie, et de trop de ses subordonnés par l'inflexibilité de son exigence pour l'accomplissement du devoir de chacun d'eux; devoir qu'il connaissait si bien, et auquel lui-même leur donnait sans cesse

l'exemple de tout sacrifier. En effet, aussi sévère, intègre et vigilant administrateur que guerrier prudent et habile, hardi et tenace, nul n'eut autant que lui d'autorité dans toutes les parties du commandement militaire, et ne mérita autant le nom de général, dans l'acception la plus complète de ce nom souvent trop incomplétement porté, et inévitablement prodigué.

A plusieurs de ces grandes qualités, le Maréchal Suchet, Duc d'Albuféra, joignait plus de séduction. C'est ainsi qu'il sut désarmer les cœurs en même temps que les bras dans trois des plus populeuses provinces de la Péninsule Ibérienne.

Au reste, le souvenir de deux regrets amers de notre armée, en 1808 et 1813, suffira à la gloire de ce Maréchal.

Nous regrettâmes d'abord que dès notre fatal premier pas en Espagne, le soin de cette conquête ne lui eût pas été confié exclusivement; puis, et bien plus amèrement, lors de l'invasion de notre pays par l'Europe entière, qu'il

n'eût point été choisi pour le commandement du corps d'armée rassemblé à Lyon sous ce malheureux Augereau.

Nous étions persuadés qu'en ce moment décisif, où Napoléon victorieux repoussait en tête, jusque par delà Châtillon, Alexandre décontenancé, Suchet, avec ce corps d'élite, se précipitant dans le flanc gauche et sur les derrières de ce Prince, en aurait achevé le découragement, et décidé la retraite au delà du Rhin; sauvant ainsi notre France de sa mutilation, et du joug humiliant de l'étranger, notre capitale!

Certes, de toutes les biographies de nos contemporains, la plus curieuse, la plus singulière à étudier philosophiquement, serait celle de ce soldat parvenu au rang de Maréchal, et resté guerrier renommé, quoiqu'il ait manqué si souvent à la bataille; de ce Républicain farouche, si obstiné, devenu le continuateur, par adoption, d'une Dynastie royale, l'une des plus célèbres par son héroïque bravoure et par l'ancienneté de son origine aristocratique; ce dont

l'incroyable ambition, bien autrement prétentieuse de ce soldat, a été forcée de se contenter.

Certes, jamais ce qu'on appelle ici-bas fortune et bonheur ne fut atteint aussi complétement, mais par de tels moyens, que jamais, aussi, cette fortune et ce bonheur en ce monde n'ont si clairement prouvé que, nécessairement, il doit exister un autre monde!

MACDONALD ET LE GÉNÉRAL MOREAU.

BATAILLE DE LA TREBBIA.

(JUIN 1799.)

Nos deux armées d'Italie étaient alors, celle de Naples forte de trente mille hommes, sous Macdonald; et celle de Moreau, réduite à

vingt-deux mille combattants, rejetés par les Austro-Russes dans les monts de Gènes. Leur ralliement contre Suwarof, maître de la haute Italie, était donc devenu aussi pressant qu'indispensable.

Il ne pouvait s'effectuer que dans la vallée du Pô : le défaut de vivres en Ligurie et de routes voiturables entre Gênes et la Toscane, où Macdonald venait d'arriver, l'exigeaient ainsi.

En conséquence, les deux généraux en chef convinrent formellement que le 17 juin et le Val du Pô, entre la Trebbia et le Tydone, seraient le jour et le lieu où les deux armées se réuniraient.

On voit que si le but était le même pour toutes deux, la tâche de chacune d'elles pour l'atteindre était bien différente. D'un côté, quelques pas à faire et peu d'obstacles à surmonter; quand d'autre part c'étaient : une longue route à parcourir, trois grandes villes à emporter, et plusieurs corps ennemis à vaincre.

Mais quand la qualité distinctive de Macdonald était une loyauté chevaleresque dans ses en-

gagements, jointe à une audacieuse et tenace intrépidité dans ses entreprises, le défaut capital de Moreau se trouvait dans la faiblesse d'un esprit irrésolu, qu'agitait toute décision à prendre, et prise surtout, s'en repentant, n'en envisageant plus que le mauvais côté, qu'il aggravait en perdant à hésiter le temps d'agir.

Il en résulta que l'un, tenant parole, fut à jour fixe au rendez-vous convenu ; et que l'autre, manquant à la sienne, y laissa son collègue seul contre Suwarof, ne s'y étant montré que de loin, trop tard, et inutilement.

Certes, dans une circonstance aussi critique, la confiance de Macdonald dans la parole de Moreau pourrait être taxée d'imprudence, si le caractère de celui-ci eût dès lors été connu. Mais sa renommée, déjà grande, cachait alors sa faiblesse; ce ne fut que longtemps après que ce défaut éclata, quand les malheurs que ce général dut à de mauvais conseillers et les Mémoires de Saint-Cyr le dévoilèrent.

Pourtant, en chacun de ces deux chefs, l'extérieur réflétait si bien l'intérieur, qu'ils eussent

pu s'apprécier réciproquement par leurs seuls dehors. En effet, Moreau, bon camarade et citoyen modeste, mais moins propre à conduire qu'à être conduit, avait la taille et la tournure peu distinguées et les manières plus bourgeoises que martiales. Sa physionomie était douce mais inexpressive, et son langage simple mais sans verve, et parfois même commun jusqu'à la trivialité; tandis qu'en Macdonald on distinguait, au premier coup d'œil, une taille élégante et haute, un regard vif, fier, et franc comme sa parole, et une attitude imposante, dont le port de tète était même quelque peu altier, mais habituellement tempéré par le fin sourire d'une gaieté doucement railleuse.

Tels, au physique comme au moral, étaient ces deux chefs. Or, dans le cas présent, celui d'une jonction hasardeuse dont le succès exigeait, de chaque côté, une égale et scrupuleuse fermeté à tenir parole, il est facile de voir lequel des deux aurait dû se défier de son collègue; et s'il en fut autrement, c'est que Macdonald, en supposant ses propres qualités à Moreau, se trompa, comme il arrive trop sou-

vent quand on juge des autres par soi-même.

Maintenant, que les faits parlent à leur tour ; conséquences naturelles des deux caractères dont on vient de voir l'esquisse, ils en prouveront la vérité. Ces faits sont si connus que peu de mots, joints à quelques détails ignorés encore, suffiront ici.

C'est donc le 17 juin, dans le Val du Pô et sur la Trebbia, que nos deux armées doivent se réunir. Le 11 juin, Macdonald arrive devant Modène, que défendent six mille Autrichiens sous Hohenzollern. Le lendemain 12, en trois vigoureux élans, sans reprendre haleine, Hohenzollern est culbuté dans cette ville, la ville emportée d'assaut, et les restes de ce corps ennemi, atteints encore au delà, sont anéantis.

Dans ce brillant coup de guerre dont Macdonald, qui aimait à mettre la main à tout, avait écrit, de sa propre main, tous les ordres préliminaires, un incident fut remarqué.

Aussi actif dans l'action qu'à la préparer, on l'avait vu, en tête de l'une de ses colonnes, attaquer, vaincre, et pousser le succès jusqu'à son

plus grand résultat possible, lorsque, sur une chaussée bordée d'un canal, un détachement des chasseurs à cheval de Bussy, régiment composé d'émigrés français, l'avait arrêté. Le général en chef, ému de leur position désespérée, et voulant aller lui-même leur offrir merci, cria au peloton de grenadiers d'avant-garde qui le couvrait, de lui faire place, à l'instant même où un dernier coup de mitraille autrichien abattait à ce peloton deux de ses files; sur quoi, l'un des grenadiers restés debout, se retournant en lui montrant cette trouée sanglante, lui répondit : « Pas« sez, général, voilà de la place! » Et Macdonald, s'étant avancé seul en tête, commençait, du geste et de la voix, à parlementer, quand le chef des Russes, qu'exaltait le péril, et peut-être l'esprit de parti plus encore, l'interrompit par une imprécation, un cri de charge, et un choc si rude, que Macdonald fut subitement renversé, précipité dans le canal, et blessé de deux coups de sabre. Mais presque aussitôt, un autre choc plus violent, celui de nos grenadiers furieux, l'ayant dégagé et relevé, la victoire s'acheva.

Les jours suivants, du 13 au 16, et en dépit d'un second corps autrichien, celui du général Ott, Parme, Plaisance et la vallée du Pô furent ressaisies. Le lendemain, 17 juin, jour convenu, Macdonald franchit la Trebbia en culbutant le général Ott jusque par delà le Tydone. Mais au lieu d'y trouver Moreau, ce furent Suwarof et l'armée austro-russe qu'il y rencontra. Toutefois, arrivé à ce rendez-vous, ne pouvant s'y croire abandonné de son collègue, il résolut de l'attendre en combattant.

Dès lors commença cette terrible bataille qui dura trois jours entiers, les trois plus longs jours de l'année, et dont les courtes nuits ne suspendirent pas même toujours l'acharnement!

Bataille entre des forces inégales, sans diversion de Moreau, sans même que son aile droite, détachée sous le général Lapoype dont rien n'avait pu entraver la marche, fût descendue de Bobbio à l'appui de notre aile gauche, trois fois rejetée sur la Trebbia par les efforts redoublés contre elle de Suwarof. En sorte que, trois fois notre centre et notre aile droite victorieuse,

mais laissée à découvert de ce côté, furent forcés de rétrograder aussi, pour garantir leur flanc, reprendre de l'ensemble et rentrer en ligne.

Enfin, vers le soir du troisième jour, Macdonald, désespérant de Moreau, de Lapoype, et acculé sur la Trebbia, se décidait à la repasser définitivement, lorsqu'il fut averti que, derrière sa gauche, ce torrent subitement grossi par un orage était devenu inguéable; il y courut. Déjà nos soldats, refoulés dans l'eau jusqu'aux genoux par l'acharnement des Russes, murmuraient que « c'était fini! qu'on ne pouvait se tirer d'un si grand péril! » mais lui : « Allons donc! quand « on a du poil au c.. on se tire de partout! » s'écria-t-il; et, ragaillardissant tous les courages par cette saillie soldatesque suivie d'un ordre de charge à fond et de son exemple, il força l'ennemi à reculer et le maintint à distance respectueuse jusqu'à ce que la Trebbia dégonflée lui permît de la mettre entre nous et les Austro-Russes.

Là, et jusqu'à la nuit du 19 au 20 juin, tous les efforts de Suwarof pour le déposter furent

repoussés si rudement que le feld-maréchal rebuté fit enfin cesser la bataille.

La nuit venue, Macdonald, se voyant épuisé d'hommes, de vivres, de munitions de guerre, et la plupart de ses généraux étant blessés, se retira derrière la Nura, puis à Reggio, d'où il se rejoignit, par l'Apennin, à l'armée de Gênes.

Ce ne fut que le 20 juin, à 10 heures du matin, que Suwarof s'aperçut de notre retraite et de l'importance de sa victoire. Sa joie fut courte. Trente mille hommes, quinze mille environ de chaque part, venaient de succomber! Aussi, quand on vint le féliciter, répondit-il tristement : « C'est bien; mais encore « une victoire pareille, et il ne nous restera « plus d'armée! »

Il avait fait inquiéter notre retraite jusqu'à Sassuelo, qu'avait occupé le général Ott; mais là, un retour offensif de Macdonald ayant arraché à ces Autrichiens mille hommes tués ou prisonniers, leur général se dégoûta de cette poursuite.

Cependant on s'était demandé, dans les rangs étonnés et à demi brisés de l'armée de Na-

ples, ce que pouvait être devenue notre armée de Gênes? « Avait-elle, en débouchant par Novi sur Tortone, été refoulée dans ses monts par Suwarof? Mais non. Elle eût alors arrêté ou retardé la marche contre nous de ce général, ou du moins, par cette diversion, divisé ses forces. Pourquoi d'ailleurs Lapoype, détaché avec l'une de ses divisions, vers Bobbio sur la Trebbia, ne s'y était-il pas montré à l'appui de notre aile gauche qui comptait sur lui, dont il eût égalisé la force avec celle de l'ennemi, et dès lors assuré les premiers succès de notre centre et de notre droite? »

On sut bientôt quant à Lapoype, qu'il n'était apparu vers Bobbio que le 20 juin, trois jours plus tard qu'il n'avait été convenu, et lorsqu'il n'était plus temps.

Quant à Moreau, dont Suwarof n'avait pas eu de nouvelles plus que Macdonald, il ne s'était enfin aventuré que jusqu'à la Scrivia, sous Tortone française encore, le 19 juin seulement, et à dix lieues du rendez-vous fixé pour le 17! Il y avait appris cette triple bataille de la Trebbia, que ses vingt mille hommes de plus eussent in-

failliblement rendue victorieuse, et dont il n'avait pas même entendu les coups.

Alors, à l'étonnement succéda l'indignation. Mais comme on ignorait, à cette époque, la faiblesse et l'indécision de son caractère, on se perdit en conjectures sur la fatale conduite de ce général en chef, véritable et seule cause de notre défaite.

---

15 NOVEMBRE 1867.

A l'âge de dix-neuf ans, aussitôt après la seconde Terreur vaincue le 18 Brumaire 1799, quand je m'engageai simple soldat, le premier, au premier appel du Premier Consul, je pus remarquer, dans nos armées, plusieurs restes de ces mâles et austères vertus dignes des plus beaux temps de l'antiquité grecque et romaine : Lecourbe, Davout et Saint-Cyr, entre autres, en offraient encore l'exemple.

Car jamais la prétention de renouveler ces temps anciens ne fut aussi grande qu'à cette époque, mais avec cette différence, qu'à l'intérieur on eût cru voir un bagne en pleine révolte en donner une absurde et odieuse représentation, tandis qu'à l'extérieur, dans nos armées, l'abnégation fut si vraie et si héroïque, qu'on y surpassa peut-être ce qu'on n'avait voulu qu'imiter.

Mais déjà, chez quelques-uns de nos autres chefs, ce dévouement n'était plus aussi désintéressé : leur bravoure était devenue pillarde; triste penchant que bientôt la victoire, plus constante, passionna, en lui donnant plus d'occasions de se satisfaire.

Cette double passion de gloire et de gain n'avait rien de surprenant dans ceux de ces guerriers qui, toujours tout au présent, aussi insouciants du lendemain que de la veille, ne se plaisaient qu'au risque, et à vivre au jour le jour; répandant d'une main ce qu'ils avaient extorqué de l'autre, et aussi prodigues de leur vie que de tout le reste. En eux tout était d'accord. Ceux qui étonnaient, c'étaient les thésau-

riseurs, qu'on voyait si braves, si tenaces aux plus grands périls! Ce qui était une inconséquence; car de quoi sert l'or sans la vie? et pourquoi tant rechercher, tant amasser de l'un, quand on tient si peu à l'autre?

Pourtant cette anomalie s'explique, en considérant que ces deux passions, si contradictoires, ne régnaient pas sur ces rudes esprits simultanément, mais tour à tour, à l'exclusion l'une de l'autre, selon les occasions fort diverses qui enflammaient chacune d'elles séparément et successivement.

Mais c'en est assez sur ce sujet; revenons plutôt à ces renommées si pures des Lecourbe, Davout et Saint-Cyr : le premier, si habile dans la guerre de montagnes surtout, qu'en 1800, Napoléon et Moreau se le disputèrent; le second, si justement célèbre par ses vigoureuses et si judicieuses victoires offensives et défensives, comme aussi par l'autorité d'un caractère probe et inébranlable dans son exigence pour l'entier accomplissement de tous les devoirs; exigence dont on lui a reproché la sévérité malgré ses heureux résultats, et quoique, de tout ce qu'il

exigeait, il ait donné, le premier, partout et sans cesse, le plus mémorable, le plus admirable exemple!

Quant à Saint-Cyr, c'était le philosophe de la guerre. Il fallait voir avec quelle attention il y étudiait les dispositions morales et physiques des siens et de l'ennemi; la nature des lieux qui convenaient plus ou moins à ces dispositions; le caractère des chefs qu'il devait seconder ou combattre; l'effet moral que devaient produire ses manœuvres; et avec quelle vigueur assurée et audacieuse, ce qu'il avait conçu calme et calculateur, il l'exécutait!

On naît général comme on naît artiste. Saint-Cyr était né l'un et l'autre : son habitude, comme peintre qu'il avait été, d'observer la physionomie des hommes et des lieux lui facilita, quoique sous un autre point de vue, des observations analogues quand la Révolution l'improvisa officier d'état-major.

Ce fut surtout contre les Prussiens, commandés par l'habile Duc de Brunswick, que son génie guerrier se développa.

Les soldats prussiens d'alors n'étaient pas

comme ceux d'aujourd'hui, dont la discipline seule ne fait certes plus tout le mérite. Mais leurs officiers, fort instruits, et enorgueillis de leur grand Frédéric, différaient peu de ceux d'à présent, qu'enflent, d'un orgueil si provocateur, leurs souvenirs glorieux de 1813, 1815 et 1866!

Saint-Cyr, avant la fin du dernier siècle, avait remarqué que, moins propres que nous à la guerre de montagnes, ils étaient pourtant plus entreprenants et plus lestes que les autres Allemands, et qu'aux avant-postes surtout il fallait s'en défier, mais qu'avec cette prévoyance, on pouvait surprendre les surprises qu'ils osaient tenter.

Observation de détail, dont Napoléon prouva, en grand, la justesse, lorsque, en 1806, il surprit, en flanc et en arrière, leur armée lancée vers le Rhin pour nous surprendre, d'où vint leur désastre. Manœuvre qu'en 1814 il renouvela trois fois contre eux, à Brienne, à Montmirail, et sur l'Aisne, avec un semblable succès, excepté dans cette dernière occasion, que le funeste abandon de Soissons, par Moreau, fit seul manquer.

Voyez encore, en 1815, ce même caractère si entreprenant de ces Prussiens oser tourner Paris et passer la Seine, où nous eussions pu les précipiter, si les intrigues d'un régicide pour s'imposer comme ministre au frère de sa victime ne nous avaient pas alors désorganisés.

Ce peuple, qu'un climat dur et sec, un sol, à son centre, ingrat, une dynastie ambitieuse, son grand homme, et six ans de malheur, ont trempé et retrempé, est d'une nature économe et guerrière, et, comme on vient de le voir, d'un caractère actif, fier et entreprenant.

Quant à la jactance, si provoquante, qu'il joint à ces grandes qualités, serait-ce qu'étant le dernier venu au rang des grandes puissances, l'inquiétude de n'être pas assez reconnu pour tel lui donne ce travers, assez ordinaire aux gens qui parviennent, mais peu digne d'un peuple aussi glorieusement parvenu?

Quoi qu'il en soit, tel est l'adversaire qu'aujourd'hui nous avons en face, l'ennemi qui, depuis plus d'un demi-siècle, jouit des dépouilles qu'arracha l'Europe à notre Empire mutilé! Tout alors pour nous était perdu, fors l'honneur;

mais, avec l'honneur sauf, rien ne doit être à jamais perdu. C'est ce qu'en 1813 prouva cette Prusse, et ce qu'à présent il reste à la France à prouver aussi.

Elle en a le droit! Tacite l'a dit : « le Rhin, ses monts et une crainte mutuelle séparent les Gaules de la Germanie. » Ainsi l'histoire, comme l'honneur et l'indépendance, nous donne le droit et nous impose le devoir de ressaisir cette limite placée par la nature entre les deux peuples, et que l'un, comme l'autre, ne doit jamais dépasser.

Le droit ainsi constaté, ce devoir prescrit, restent les moyens à préparer et l'occasion à saisir. Pour l'occasion, c'est à la politique d'en juger; quant aux moyens : qu'une nation forte de quarante millions d'âmes concentrées sur un sol circonscrit, dans une même pensée d'honneur et d'indépendance et sous une main ferme et résolue, tienne sur pied 400 mille vrais soldats, c'est-à-dire, soldats bien exercés, bien ensemble, se connaissant entre eux, comptant l'un sur l'autre, habitués à leurs chefs, ayant enfin en ces chefs et leur inspirant cette con-

fiance sans laquelle tout succès, hors ceux de hasard ou de surprise, est au moins douteux; qu'en arrière de ceux-ci, en deux bans en réserve et gardant l'intérieur, quatre à cinq cent mille autres se préparent à combler les vides de l'armée active, voilà certes le plus grand effort qu'il soit possible d'imposer à cette nation et qu'elle puisse soutenir pendant le temps nécessaire pour atteindre au but qu'elle se propose.

Mais exiger d'elle que tout citoyen ait été soldat, et qu'au premier cri d'alarme, toujours prêt à le redevenir, toute autre situation ou profession, tout autre art ou métier soit aussitôt abandonné, ce n'est point l'organisation propre à un grand espoir, c'est le désespoir organisé; c'est, au milieu de la civilisation, un retour aux temps barbares; ou bien à ces foules en armes, derrière leurs immortels, dont les armées des Xercès et des Darius étaient composées.

Souhaitons donc que ce système, qu'un peuple adopta pour s'affranchir, et qu'il emploie pour conquérir, ne nous soit pas imposé comme le seul capable de le vaincre ou de s'en défendre; système trompeur, supportable seulement en

paix, parce qu'il n'y fonctionne pas, mais, en guerre, insupportable, et dont le poids écrasera ce peuple pour peu que la guerre ne nourrisse pas sa guerre, et que le succès soit disputé.

TOULON ET SÉBASTOPOL.

On ne se fait pas grand homme parce qu'on veut l'être; on naît ainsi! C'est pourquoi les exemples que donnent les grandes actions sont bien plus rarement utiles qu'on ne pense, n'étant guère compris que par ceux qui n'en ont pas besoin.

Voyez si l'histoire, tant de fois reproduite, du siége de Toulon en 1793, première gloire du Chef de la Dynastie régnante, a empêché, sous son successeur du même nom, l'attaque de front de la garnison de Sébastopol; et si ce n'a point été après la perte de douze ou quinze mois, d'un demi-milliard et de cent mille hommes, qu'on

s'est enfin avisé de l'attaquer en queue ou sur ses derrières, c'est-à-dire par le côté tout opposé, celui dont la prise, menaçant la retraite de cette garnison, la forçait d'abandonner simultanément tout le reste!

Certes, pourtant, si les grandes circonstances font les grands hommes, celle-ci en fut une; elle rappelait un grand souvenir, et jamais l'ardeur ne fut plus grande.

Mais le coup d'œil de génie dans l'action, comme dans les écrits le sublime, ne s'emprunte pas; il est spontané, et le plus souvent subit et imprévu! C'est l'étincelle qui jaillit d'une âme au choc de l'événement, comme de la pierre quand elle est à feu! Ce feu nous vient d'en haut, il inspire, il n'imite pas : les capables d'imiter à propos et résolûment un grand exemple, étant aussi, et par cela même, capables de le donner!

IL Y A VICTOIRE DE SOLDATS ET VICTOIRE DE GÉNÉRAL.

Celle-ci se reconnaît bien plus à sa veille, et surtout à son lendemain, qu'à son jour même. Quant à ce jour-là, c'est surtout affaire aux lieutenants et aux soldats, lesquels, dans nos grandes armées, et sur des champs de combat si étendus, sont trop hors de la vue du général pour qu'il puisse porter la main partout et à temps, selon les divers incidents de la bataille.

La victoire de soldats se reconnaît à ce qu'elle n'a guère de résultat que la conquête du champ de bataille; victoire sanglante et souvent stérile; tandis que celle du général, moins meurtrière, est féconde en résultats décisifs, prémédités.

Certes, porter subitement une grande armée de son extrême droite à son extrême gauche, et la placer inopinément ainsi sur le flanc droit et la retraite de son adversaire, c'est une manœuvre d'une conception grande et audacieuse; mais ce qui est rare, c'est bien moins l'audace dans la

conception que l'audace dans l'exécution, quand celle-ci est rapide et acharnée, jusqu'à ses derniers résultats possibles, contre un ennemi déconcerté; sans quoi, la conception avorte en tout ou partie, selon que la victoire de soldats remplace celle de général.

DES PRESSENTIMENTS.

Dans le sixième livre de mon œuvre intitulée *Histoire et Mémoires*, j'ai parlé, à propos de madame Bonaparte, du penchant de Napoléon à croire aux pressentiments. La rapidité du récit m'a empêché d'en citer un autre exemple; il est de la même époque. Ce fut à l'occasion de la mort de Laharpe, involontairement tué par ses soldats; perte qui fut très-sensible à Bonaparte. Lui-même racontait souvent que ce général, peu d'instants avant sa mort, avait été saisi d'un abattement extraordinaire, n'ordonnant plus

rien, morne et comme abandonné de toutes ses facultés, lesquelles tout au contraire jusque-là, disait Napoléon, avaient toujours été actives, et ardentes même jusqu'à l'agiter d'une préoccupation trop vive.

Une observation pareille de notre Premier Consul, dans une autre occasion, vient encore à l'appui de celle-ci. Vers juillet 1800, en apprenant l'assassinat de Kléber on l'entendit s'écrier : « Quelle singularité! Mes deux lieutenants, « Desaix en Italie, Kléber en Égypte, tués le « même jour et à la même heure!..... Quant à « Desaix, qui eût été le premier général des ar- « mées françaises, il a eu le pressentiment de « sa mort à Marengo! L'ennemi victorieux nous « poussait; j'attendais pour le coup décisif l'ar- « rivée du corps de Desaix, qui lui-même l'avait « précédé. Le voyant sombre, et remarquant « que l'inquiétude était grande autour de moi : « Descendons de cheval, lui dis-je, et asseyons- « nous à terre pour montrer notre sécurité. « Mais là encore, toujours soucieux : « Les « boulets ne me connaissent plus! me disait-il. » « — En effet, peu d'instants après, quand à la

« tête de ses troupes il attaqua, il fut tué dès « la première décharge! » On sait qu'à ce récit, Napoléon, sans craindre de paraître superstitieux, ajouta : « Oui, je crois aux pressen« timents, moi! J'ai celui, par exemple, que « j'achèverai mon entreprise et que je laisserai « la France puissante et prospère! »

S'il n'en fut pas ainsi, quant à ces derniers mots seulement, c'est qu'ayant achevé la mission qu'il avait reçue d'en haut, il la dépassa!

Qui de nous, au reste, dans sa périlleuse carrière, n'a point été souvent frappé d'exemples de pressentiments semblables à ceux de Laharpe et de Desaix? Tel, entre autres, celui de cet officier bien connu, lequel, au bivouac et dans la nuit qui précéda l'affaire d'Elchingen, annonça qu'il y serait tué, ce qui arriva; il s'en était montré si convaincu, que d'avance il avait distribué tous ses effets à ses camarades.

Cela étonnait peu ceux d'entre nous bien plus surpris maintes fois des exemples de tout ce que peut notre âme, quand le somnambulisme magnétique semble l'avoir affranchie d'une partie de ses liens matériels; ou qui, croyant l'âme

une émanation de Dieu, pensaient qu'à l'approche de la séparation violente du corps qu'elle anime, il se pouvait qu'elle éprouvât quelque chose de pareil à cette angoisse du Jardin des Oliviers! toutefois avec cette différence entre la certitude que donnait là une prescience toute divine et le doute inhérent aux pressentiments humains.

A ce propos, pourquoi n'oserais-je pas citer un fait arrivé à Mme de Ségur, ma bisaïeule, le jour de la bataille de Rocoux, lorsque, assise tout éveillée dans son fauteuil, elle vit ou crut voir, au-dessus du paravent qui l'entourait, apparaître le buste de son fils tout ensanglanté? Au cri d'effroi qu'elle jeta, l'une de ses femmes, que j'ai connue, étant accourue, la tira d'un profond évanouissement. On s'efforçait vainement de la rassurer, quand le surlendemain elle reçut la nouvelle qu'au même jour, à la même heure de cette apparition, une balle avait traversé la poitrine de mon grand-père!

Quant à la subite et vive douleur ressentie à son bras gauche par ma grand'tante, sœur jumelle de mon grand-père, à l'instant même où

son frère avait le bras emporté à Lawfeldt, ce second fait, qui certes n'est pas sans exemple, peut aider à comprendre le premier. Pourtant on conçoit plus facilement un rapport aussi sympathique entre deux êtres créés ensemble et sortis à la fois du même sein. D'où vient sans doute encore que, pendant leur longue existence, rarement il survint à l'un d'eux un mal quelconque sans que l'autre l'ait simultanément éprouvé. On ne remarquait de différence que dans l'intensité, la sœur jumelle étant moins bien conformée et moins forte que son frère.

Revenons aux pressentiments, que le Maréchal Saint-Cyr, guerrier calme, froid et très-observateur, nous disait être fort communs dans les armées, ce qu'il a consigné dans ses mémoires.

Ceux de Dugay-Trouin offrent l'exemple le plus singulier de ces espèces de révélations, lorsqu'il constate son intime conviction, huit jours d'avance, d'une rencontre glorieuse, puis, le huitième jour, la vision, pendant son sommeil, de deux vaisseaux qu'il doit capturer! Vision si frappante qu'il se réveille tout rempli d'elle, s'élance sur son gaillard, et aperçoit en

effet à sa portée deux vaisseaux absolument pareils à ceux qu'il vient de voir en rêve. Cette riche prise après un combat glorieux mit le comble à sa renommée; elle réalisa un pressentiment et une vision, que, sans attendre un pas de plus peut-être dans une étude trop négligée, on ne manquera pas d'expliquer par le hasard, qui n'existe pas et n'explique rien.

Pour en finir sur ce sujet comme j'ai commencé, c'est-à-dire en rappelant un autre passage de mes *Mémoires*, quand et comment parviendra-t-on à expliquer naturellement cette exclamation prophétique, le 24 février 1785, du père mourant de ce jeune officier d'artillerie de seize ans alors, destiné à devenir le plus grand conquérant des temps modernes, lorsque, invoquant en vain, dans son délire, *la grande épée de Napoléon*, comme plusieurs témoins l'ont attesté, il s'écria « *qu'il voyait bien que nul* « *secours ne pouvait le sauver, puisque cette épée* « *qui devait triompher de l'Europe ne pouvait le* « *délivrer du dragon de la mort qui l'obsédait!* »

On a remarqué chez plusieurs guerriers de nos grandes guerres, gens pourtant les plus mortels,

sans doute, de tous les mortels d'alors, une intrépidité si confiante et si constamment heureuse, qu'on était tenté d'attribuer à un mystérieux instinct de longévité une part de leur mépris d'un danger auquel tant de leurs compagnons succombaient : tels, entre autres, Murat, Ney, Drouot, Masséna, restés intacts sur tant de champs de combats si périlleux, que le hasard ne peut suffire à expliquer un fait aussi extraordinaire.

Or, si l'on a reconnu véritables plusieurs pressentiments de mort, ne pourrait-on pas constater de même quelques réels pressentiments de vie, dont l'étude ne serait pas indigne de l'histoire?

A MES CONTEMPORAINS DU PREMIER EMPIRE.

Mes contemporains, chaque jour plus rares! vous, enfants en 1789 et sous la Terreur; ado-

lescents sous le Directoire; puis, sous le Consulat et l'Empire, jeunes hommes et hommes jeunes encore (car on est jeune homme de vingt à trente ans; homme jeune, de trente à quarante; homme mûr, de quarante à soixante; et vieillard enfin, depuis soixante ans jusqu'à ce qu'on ne soit plus rien en ce monde); vous, à présent octogénaires, dont la jeunesse fonda, par tant de travaux et de combats, le premier Empire, quand après son effroyable chute, et une éclipse de trente-sept ans, votre vieillesse voit si inopinément reparaître, dans de mêmes circonstances, par un même coup d'État, et sous un même nom, ce même Empire, dites-moi, qu'éprouvez-vous? N'est-ce point un étonnement satisfait, mêlé d'une vive inquiétude? Je le crois pour vous; j'en conviens pour moi. Toutefois sur ces trois sentiments, étonnement, satisfaction, inquiétude, expliquons-nous.

Étonnement! Non certes pas de la puissance, toute vive encore, du nom de l'homme le plus étonnant de toute l'histoire; dont le génie guerrier, législateur, administrateur, y restera sans comparaison; météore qui, jaillissant du chaos

de la plus terrible des révolutions sociales, la releva d'un abîme de fange et de sang, jusqu'au faîte de la plus grande gloire des temps antiques et modernes! Et quoique, par l'excitation d'une lutte gigantesque, il soit tombé d'une chute aussi grande que son élévation, ce qui étonnerait, ce serait que la France nouvelle, qui ne vit que par ses institutions, en moins d'un demi-siècle l'eût oublié.

D'où vient donc, amis, notre étonnement, sinon de voir combien depuis quatorze siècles, dans nos révolutions dynastiques, la main de Dieu s'est montrée constamment présente, et avec quel admirable à-propos elle a créé pour ces grandes circonstances les hommes qui y convenaient, et fait surgir des événements leur avénement!

Ainsi, quand il s'agissait de l'établissement, dans notre France, des Barbares européens, de leur conversion au christianisme, et d'en repousser les Barbares asiatiques, Clodion, Clovis ou les Mérovingiens!

Ainsi, Charles Martel, Pépin et Charlemagne ou les Carlovingiens, pour en chasser les Bar-

bares africains, et pour étendre, pour constituer et consolider l'œuvre chrétienne !

Ainsi, Hugues et les Capétiens, pour donner à la Monarchie sa forme féodale et chevaleresque, puis pour en reculer les frontières et en concentrer les forces dans une Royauté absolue !

C'est alors, c'est quand cette troisième Dynastie et ce qui restait d'un féodalisme suranné ont fait leur temps ; c'est quand l'orgueilleuse raison humaine, se déifiant, a tout détruit en croyant pouvoir à elle seule tout reconstruire, et s'est perdue dans le plus horrible des cataclysmes, c'est alors qu'apparaît Napoléon ; c'est-à-dire, pour relever et reconstituer la nouvelle France, le plus grand des fondateurs des Dynasties françaises !

O Providence !... Mais tout admirable qu'elle soit dans cette vue d'ensemble de notre histoire, combien plus, vue de plus près, elle nous étonne dans les détails de l'avénement, de la chute et de la réapparition de cette quatrième Dynastie ! Ainsi, et pour ne citer qu'un seul des mille faits providentiels qui en ont préparé l'avénement, voyez cette

conquête de la Corse, qui ne devient française que juste au moment où il fallait que Napoléon naquît français pour le salut et la régénération de notre France!

Ainsi, sa chute, punition de l'abus de tant de faveurs! Ainsi, le retour de sa Dynastie, juste récompense de ses premiers bienfaits, plus grands, bien plus durables encore que les maux qui les avaient suivis, quelque grands qu'ils aient été!

Tout sans doute, soit qu'il le veuille ou qu'il le permette, nous vient de Dieu! Mais se montra-t-il jamais plus évidemment que dans ce rétablissement de notre Empire, où celui que sa main y prédestinait, imparfait pour l'accomplir, avait d'autant plus besoin d'être protégé, modifié et conduit par elle?

Voyez comme on la reconnaît d'abord à cette fin si prématurée d'un héritier direct et de deux frères aînés, que certes la position de l'un, et vraisemblablement le caractère des deux autres, eussent rendus impropres aux circonstances. C'est ainsi qu'elle conserve pour seul prétendant légitime celui qu'elle a doué d'un instinct si puissant

de sa destinée, qu'il croit sans cesse présent cet avenir! Foi extraordinaire! foi d'inspiré! que n'ébranle nul revers; mais aveuglément impatiente, et dont une captivité de cinq ans, au milieu de la France indifférente, punit les témérités intempestives!...

Captivité providentielle, qui le force d'attendre l'occasion; qui cesse juste à l'instant où cette occasion est près de naître; et qui lui donne la maturité et la prudence nécessaires pour en profiter!

C'est en effet alors que, tout à la fois, un bouleversement social semblable au premier punit la France de ses fautes et son Roi de son origine! Voyez comme ces châtiments concordent! comme ils coïncident! comme ils ont simultanément préparé l'homme à la France et la France à l'homme!

D'où il résulte que, dans de comparables, quoique bien moins grandes circonstances, un second Napoléon, que Dieu vient de leur proportionner, après trois ans d'une lutte habile, et par un second 18 Brumaire, sauve une seconde fois la France d'elle-même, en y réta-

blissant l'Empire et la quatrième Dynastie, au nom de son fondateur, dont ainsi l'expiation semble enfin cesser!

Nos mémoires montreront bien plus encore dans l'histoire de nos jours cette main de Dieu! Mais ici, mes contemporains, n'est-ce point assez de tant de faits providentiels pour nous expliquer notre étonnement?

Quant à la satisfaction de notre vieillesse, en voyant renaître l'œuvre si cruellement perdue de notre jeunesse, qui pourrait en être surpris? Cette quatrième Dynastie en était donc une, malgré son éclipse. Elle était donc réellement marquée d'en haut pour gouverner la grande révolution politique et sociale de notre siècle! Comment donc ne serions-nous pas satisfaits de voir que jadis, en travaillant et en croyant à sa fondation, nous ne nous étions pas, en dépit de nos revers trop mérités, tant abusés?

Reste enfin notre inquiétude! Elle s'applique à la durée de cette quatrième Dynastie et au succès de sa mission, laquelle est *ordre* et *liberté; pouvoir* et *contrôle; progrès moral* et *matériel;* et *reprise de nos frontières légitimes!*

Cette inquiétude s'explique par l'observation de tant d'imperfections dans les hommes aux prises avec tant de difficultés dans les choses; ce qui accroît les chances de succomber; car la durée est le signe de la perfection, d'où vient qu'ici-bas tout change sans cesse, et qu'on n'y voit que Dieu qui dure!

Octogénaires comme moi! mes compagnons dans cette infortune, car il n'est guère de malheur plus grand qu'un aussi grand âge inévitablement accablé de tant de deuils, pourquoi ces exclamations mécontentes à la lecture des longs récits des faits de notre jeune âge? Si quelquefois la véritable cause y manque à l'événement, la couleur au tableau, l'émotion à l'action, l'accent aux paroles, pourquoi vous en étonner autant? Qui ne sait que la meilleure histoire, exclusivement écrite sur documents écrits, doit porter ces imperfections? Surtout quand l'auteur, étranger, par l'âge et souvent par la profession, au grand drame qu'il raconte, a systématiquement évité d'en

consulter les témoins vivants encore, ce que plusieurs de vous m'ont dit avoir remarqué comme moi, et avec un même étonnement.

De là ces erreurs puisées, les unes dans des pièces officielles prises à la lettre, à défaut de renseignements sur leur véritable esprit; les autres dans des mémoires de hauts personnages, forcés, pour soutenir le rôle qu'ils ont joué, de n'y montrer la vérité que sous son costume théâtral : en sorte que vous-mêmes qui l'avez connue dans sa nudité, vous avez souvent peine à la reconnaître.

Étonnez-vous donc moins que l'auteur s'y soit quelquefois trompé. Regrettez seulement que par trop de foi dans son intelligence à juger sur pièces, il ait dédaigné de s'éclairer de vos témoignages, et qu'il n'ait pas cru que pour de certains faits, souvent les plus graves, la vérité se dit plus qu'elle ne s'écrit, la parole étant plus sincère que la plume, en ce qu'elle est moins compromettante; d'où vient qu'en fait de vérités historiques, tant de témoins n'osent écrire ce qu'ils osent dire!

Né il y a aujourd'hui quatre-vingt-huit ans, j'ai vu la France changer, en soixante-quatorze années, dix fois de forme de gouvernement! J'y ai vu s'écrouler l'antique Monarchie d'abord féodale, puis absolue, en 1789; un premier Gouvernement parlementaire en 1792; la République, le 18 Brumaire 1799; car le Consulat, c'est déjà l'Empire, celui du génie et de la gloire! Cet Empire lui-même y a fait place, en 1814, à un second Gouvernement parlementaire interrompu trois mois en 1815 par un second Empire; puis, en 1830, par une révolution dynastique, suivie d'un troisième Gouvernement moins royal et plus parlementaire, remplacé, en 1848, par une seconde République, laquelle a succombé en 1851, époque où, pour la troisième fois, a reparu l'Empire.

Or, en ajoutant ici, comme il est juste, les seize années qu'a duré ce Gouvernement jusqu'à ce jour, 4 novembre 1868, c'est donc, en somme, depuis 1789 et en soixante-dix-neuf ans, trente-cinq années de Gouvernement royal et parle-

mentaire, douze ans de République, et trente années d'Empire!

D'où il suit, si le temps seul devait peser dans la balance du mérite de ces trois formes de Gouvernement, que l'avantage appartiendrait au Gouvernement parlementaire. Mais cette durée en somme, ayant été, en détail, trois fois interrompue par trois révolutions, et sa dernière moitié, comme son premier essai, tourmentée sans cesse de révoltes sanglantes et de régicides, la priorité de mérite entre ces trois formes de Gouvernement demeure indécise.

Ce qui est moins douteux, c'est que chacune d'elles, d'après l'épreuve qui en a été faite, s'est trouvée plus ou moins inapplicable au caractère, aux mœurs et aux nécessités de notre vaste démocratie; et qu'aucune d'elles ne doit être de nouveau tentée sans des modifications indispensables à sa viabilité nouvelle. Cet essai vient de commencer quant à l'Empire. L'avenir en jugera, sinon le passé, car toute l'histoire semble prouver qu'en toute démocratie rien n'est durable!

D'où l'on pourrait tristement conclure que désormais en France, la durée d'une forme quel-

conque de Gouvernement ne dépendra que de son Gouvernant; que tant vaudra l'homme, tant vaudra la chose; et qu'enfin la longévité de cette chose ne pourra guère se mesurer que sur celle de cet homme, ou seulement même sur la durée si chanceuse de son habile et sage virilité : qu'il soit Empereur responsable devant la nation; ou Roi sous un gouvernement parlementaire; ou Président de République!

OÙ EN SOMMES-NOUS ET OÙ ALLONS-NOUS?

La géologie nous apprend les révolutions physiques de notre globe; l'histoire, nos révolutions morales; et l'homme, qui croit diriger celles-ci, n'en est pas plus maître que de celles du globe qu'il habite : en sorte que le plus utile profit que nous puissions retirer de nos révolutions sociales, c'est d'apprendre à reconnaître à temps leur véritable esprit, et à nous y conformer avec intelligence et à propos.

La preuve de cette vérité est dans l'accomplissement, en dépit du judaïsme et du paganisme si puissants alors, de la grande révolution morale du Christianisme; comme aussi dans l'un de ses plus considérables résultats, la Révolution sociale de 1789, qui, dans sa marche progressive, malgré tant d'obstacles, bien loin de s'être arrêtée au triomphe de notre bourgeoisie, en abaisse déjà l'orgueil satisfait devant les aspirations des classes inférieures, que cette Révolution doit, à leur tour et autant qu'il se peut, satisfaire aussi.

Est-ce à dire que l'âge d'or en résultera pour une Démocratie aussi convaincue que l'édifice de sa constitution doit et peut, comme ses édifices religieux, être construit sans aucun étage; et qui, tout en proclamant ainsi du christianisme son dogme d'égalité, en laisse contester si indifféremment ceux de l'existence de Dieu et d'un autre monde?

Non vraiment! Et quand on voit, depuis trois quarts de siècle, ses divers Gouvernements ne plus vivre qu'au jour le jour, et ne marcher que de chute en chute, on croirait plutôt que cette so-

ciété penche vers l'abîme où jusques ici toutes, successivement, se sont écroulées!

Mais enfin, telle est sa situation présente, et quelles qu'en soient les difficultés, sa tendance à la satisfaction des intérêts, en ce monde, du plus grand nombre de ses habitants est si manifeste, elle est si impérieuse, que toute l'habileté de la classe supérieure ne peut désormais consister qu'à en prendre et garder la direction, c'est-à-dire à s'efforcer d'élever jusqu'à elle par l'éducation, par l'instruction, et par ses exemples, l'élite de tout ce qui est au-dessous d'elle; mais en se gardant bien de se laisser abaisser elle-même au-dessous du niveau moral et intellectuel qu'elle a su atteindre.

Il y a, néanmoins, quelques exceptions à cette règle, et l'on doit s'y résigner. Ainsi, par exemple, quand on entend nos gens du monde et de lettres, déjà d'un autre âge, regretter si amèrement cette élégante urbanité et aménité de mœurs, cette noblesse si gracieuse dans les formes et les manières; comme aussi, dans notre littérature dramatique ou autre, cette pureté, ces délicatesses de goût, traditions des char-

mes d'une société jadis aristocratique, lesquelles s'effacent chaque jour de plus en plus, tout en nous associant à leurs justes regrets, n'en reconnaissons pas moins l'inutilité de leurs efforts pour enrayer cette décadence; consolons-nous-en même, en remarquant que ce déplorable abaissement n'altère pourtant dans nos mœurs que des formes extérieures, et dans nos lettres que leur côté le moins sérieux, tandis qu'au contraire nous voyons grandir et se développer en celles-ci leurs parties les plus utiles, telles que, dans la presse quotidienne, le talent de discussion de nos plus graves intérêts; dans l'histoire, une étude plus exacte et mieux approfondie des faits et des causes; et enfin l'éloquence du barreau, de la chaire, et de la tribune!

Bien plus, dans les sciences et dans leur application usuelle, combien d'utiles, d'admirables progrès éclatent chaque jour à nos yeux émerveillés!

Quant à la moralité publique actuelle, si l'on n'en dit pas autant, est-on équitable? Jamais la morale évangélique dans ce qu'elle a de plus

divin, la charité, l'égalité de tous devant Dieu, fut-elle autant proclamée et appliquée qu'elle ne l'est dans notre siècle? Je ne sais si l'individu vaut plus, mais certes la société vaut mieux aujourd'hui qu'aux temps jadis!

Toutefois, comme ici-bas tout s'use et change, et que chaque chose, après y avoir atteint son apogée, décroît et finit, ne faut-il pas chercher à prévoir par le sort de la société antique, quel sera celui de la société moderne quand elle aura fait son temps?

Lorsque, en 1793 et 1848, on a pu s'écrier que, si la première civilisation avait péri par les barbares du dehors, ce serait par ceux du dedans que succomberait la seconde, aurait-on dit vrai? Ne doit-on pas plutôt espérer que la division de cette société européenne en tant de puissants États ayant une civilisation à peu près pareille, et que tant de progrès de la science seront un obstacle à ce cataclysme?

Ici pourtant une réflexion épouvante! S'il se peut jusqu'à présent, grâce à la philosophie du christianisme, qu'il y ait eu proportion entre nos progrès moraux et scientifiques, ne

doit-on pas craindre qu'un jour cet heureux équilibre cesse d'exister, et qu'enfin de nouvelles découvertes de nos sciences n'arment nos passions d'une force matérielle si irrésistible, que notre force morale devienne impuissante à les empêcher de s'entre-choquer, et cela avec de tels moyens de destruction, que, un nouveau chaos en résultant, on verrait la seconde civilisation s'abîmer par ses excès comme on a vu la première succomber par insuffisance?

Serait-ce donc là sa destinée? L'arbre de science, à la fin comme au commencement de l'espèce humaine, doit-il donc avoir sur elle une aussi fatale influence? Doit-il ne profiter mieux qu'à une autre race à venir, moins imparfaite et plus élevée que la nôtre sur cette échelle des êtres, à nos yeux si évidente, mais dont le dernier échelon, comme le premier, nous est également inconnu? Dieu seul le sait! Quant à nous, l'histoire de notre passé et de notre présent ne nous est déjà que trop difficile; n'entreprenons donc point ici d'écrire celle de notre avenir!

LA QUESTION DU JOUR.

Si l'on remarque qu'il a fallu remettre notre dix-neuvième siècle en tutelle à l'âge de cinquante-deux ans, comme au temps de sa première enfance, ce peu de progrès de sa raison ne doit pas nous étonner.

Quelque vieux que soit un siècle, il est toujours jeune de la jeunesse des générations qui sans cesse s'y succèdent; en sorte qu'il ne peut guère être plus sage dans sa vieillesse que dans son jeune âge.

Il est vrai qu'il n'en est point ainsi des vieillards contemporains de ce pauvre siècle; mais qu'y gagne-t-il? Que peuvent ces vieillards sur cette jeunesse incessamment renaissante, qui ne voit plus en eux que des gens d'une autre époque, d'un temps passé dont elle leur impute les fautes; des êtres devenus importuns, superflus, surannés; des mourants enfin, déjà plus morts au monde présent qu'il ne leur reste à y mourir?

Car le temps, qui trop souvent ne fait rien à temps ici-bas, ne nous donne la sagesse qu'avec la vieillesse, c'est-à-dire quand il n'en est plus temps pour nous en ce monde, et qu'il ne nous reste plus qu'à nous abstenir, nous souvenir, nous repentir, et régler notre compte à rendre dans un autre monde.

Toutefois, demeurés encore spectateurs dans celui-ci, qu'y voyons-nous? N'est-ce pas surtout une Bourgeoisie triomphante, qui ne craint pas, au dix-neuvième siècle, d'imiter le luxe insolent et ruineux et la mollesse scandaleusement voluptueuse d'une Noblesse qu'à la fin du dix-huitième elle a vaincue; ni d'en renouveler l'aveugle imprudence en excitant sans cesse le Peuple qui l'envie, contre les Gouvernements qui la protégent?

D'où l'on peut conclure que le Pouvoir descendant désormais de classe en classe jusqu'à la dernière, on verra ce Peuple y remplacer à son tour cette Bourgeoisie, dès le vingtième siècle qui s'approche, comme celle-ci y remplace, dans le dix-neuvième, la Noblesse du dix-huitième; les mêmes causes devant produire de mêmes

effets, et toute chute, au moral comme au physique, devenant de plus en plus rapide à mesure qu'elle approche de son dernier terme.

Mais, ce dernier fait accompli dans un monde où tout finit pour recommencer et finir encore, que doit-il en résulter? Sera-ce une ruine? sera-ce un progrès pour nos sociétés européennes? Telle est pourtant la question du jour! Et comme la civilisation présente diffère trop des civilisations passées pour que le sort de celles-ci présage notre avenir, à une telle question, celui pour qui tout existe à la fois pourrait seul répondre!

LES VRAIS BARBARES!

S'il est vrai que dans deux à trois mille ans, après une seconde éclipse dans les ténèbres d'une barbarie nouvelle, le genre humain soit destiné à une troisième civilisation, espérons qu'alors

il adoptera un mode d'enseignement tout différent de celui que, tout inhumain qu'il est, nous appelons *nos humanités!*

Autrement, comme à l'étude actuelle, déjà si longue, des langues mortes de la première époque civilisée il faudrait alors ajouter celle des quatre ou cinq langues de la seconde, mortes aussi et devenues tout aussi classiques, on voit que les doctes générations de cet avenir ne pourraient guère être prêtes à entrer dans le monde qu'à l'âge où l'on doit se préparer à en sortir!

Mais quoi! va-t-on s'écrier, quelle triste prévision! Serait-il donc vrai que notre seconde civilisation, si répandue, si progressive, et si supérieure à la première, en pourrait éprouver, à son tour, le funeste sort? — Hélas! oui, sans doute. — Quelle affirmation! Comment serait-ce possible? Quels moines ignorants, quel Arabe fanatique pourraient, de nos jours, effacer ou incendier tant d'œuvres littéraires et scientifiques que l'imprimerie répand chaque jour par milliers sur toute la terre?

Où sont d'ailleurs maintenant ces hordes de Barbares, destructeurs de la civilisation antique?

Les Attila d'alors, eux-mêmes, ne sont-ils pas aujourd'hui les chefs de la civilisation moderne?

Eh qu'importe, si l'homme naît sauvage et barbare; si telle est sa nature inculte, et si toute civilisation n'est qu'une broderie artificielle sur ce fond indestructible qu'elle ne peut recouvrir que passagèrement? Que peut cette forme factice sur un fond aussi réel? A-t-elle donc changé nos passions?....... Nos passions! voilà les Barbares! Ils sont là, toujours présents, toujours menaçants! N'allons point les chercher ailleurs; les Barbares sont en nous-mêmes!

Tel est l'homme! Composé de mal et de bien, une lutte incessante est son histoire; ces alternatives de civilisation et de barbarie en sont les époques les plus remarquables. Et, dans cette voie de plus en plus laborieuse, si le genre humain n'a progressé scientifiquement, moralement même, et ne doit progresser encore qu'en dépit de ces révolutions sociales, c'est que Dieu, pour châtier son orgueil sans doute, ne lui permet d'avancer ainsi que de chute en chute!

DU GOUVERNEMENT PARLEMENTAIRE.

« *Nàm cunctas nationes et urbes, populus, aut primores, aut singuli regunt. Delecta ex his et consociata reipublicæ forma laudari faciliùs quàm evenire; vel, si evenit, haud diuturna esse potest.* (Tacite, *Annales*, IV, 33.)

En effet, dans toutes les nations, c'est ou le peuple, ou les grands, ou un seul qui gouverne. Car l'idée d'un gouvernement qui se composerait à la fois de ces trois formes n'est qu'une chimère brillante qui, même réalisée, ne pourrait subsister longtemps. »

A cette citation, j'entends s'écrier que pourtant, depuis plusieurs siècles, cette forme de gouvernement subsiste, et si bien, qu'elle a porté la nation qu'elle régit au plus haut degré de prospérité et de puissance qu'il soit possible d'imaginer! Mais remarquons-le, ce fait n'existe que dans une île! Partout ailleurs, l'opinion de Tacite n'est point démentie, et au contraire tout la confirme.

Partout ailleurs, en effet, dans les grands États de l'Europe continentale, on a vu prédominer successivement : d'abord l'Aristocratie,

puis le Monarque, puis le Peuple! Partout le pouvoir royal, pour combattre le pouvoir aristocratique, s'est joint au peuple; partout enfin, on voit le peuple, après avoir aidé le pouvoir royal à abaisser assez l'aristocratie pour se trouver seul en présence du monarque, achever la lutte contre les débris de l'une et l'isolement de l'autre, à son propre et seul profit.

L'histoire d'Angleterre commence ainsi. Mais seule et bientôt, grâce surtout à la position insulaire de ce pays, elle prend un tout autre aspect. Ce fait date de la conquête de cette île par les Normands. Vassaux de la France, leurs Princes enorgueillis prétendent à en devenir suzerains. Ils entraînent incessamment, dans ces excursions d'outre-mer, leurs nobles *Nordmans*, qu'ils pressurent et qu'ils épuisent; d'où vient qu'enfin, et par suite de guerres féodales intestines qui achèvent l'œuvre, les restes de ces Nobles, trop affaiblis dans leur île pour résister aux exactions de ces Princes, sont forcés, pour s'en défendre, de s'allier au Peuple, dont ainsi ils deviennent protecteurs, tout au contraire de ce qui se passait alors sur le continent : peuple in-

sulaire, conséquemment marin et adonné au commerce, lequel est impossible sans liberté, sans légalité, et qui enrichit rapidement; ce qui, là plus tôt qu'ailleurs, forme une bourgeoisie avec laquelle il faut compter.

Or, de cette alliance de la noblesse avec ce peuple insulaire ressortent, dès le quatorzième siècle, plusieurs résultats fort remarquables : 1° la fréquence et l'importance de leurs États ou Assemblées; 2° leur composition; 3° celle de la Bourgeoisie de cette île.

Dans ces Parlements, les aînés de la Noblesse composent la Chambre Haute, exclusivement aux puînés de leurs familles, lesquels dès lors sont relégués dans cette Bourgeoisie, mêlés à elle, et concourent à sa composition comme à celle de la seconde Chambre qui la représente. Il en résulte tout naturellement que la Chambre Haute se recrute dans cette bourgeoisie, soit par droit d'aînesse dans ses branches cadettes, quand la branche aînée, celle des lords, vient à s'éteindre; soit dans le reste de la bourgeoisie par droit de position ou de mérite, selon le besoin de nombre de la Chambre Haute, la faveur du Prince

et les circonstances. En sorte que, d'une part, les hauts Barons ou Lords de la chambre haute, bien loin d'être, comme ailleurs, une aristocratie à part, exclusive et dominatrice, méprisante pour la bourgeoisie, s'y trouvent unis par leurs familles et des intérêts communs; ils n'y voient que des alliés, des successeurs même, et ne forment avec elle qu'un seul corps, dont ils sont la tête : et de son côté, cette Bourgeoisie, dans laquelle sont fusionnées les familles des hauts Barons, se regarde comme la pépinière de ces Lords, ne voit en eux que des chefs et un appui, en prend les mœurs aristocratiques, et s'enorgueillit de plus en plus d'eux et d'elle-même : Bourgeoisie ou Peuple identifié à sa Noblesse et qui s'est lui-même aristocratisé; nation et gouvernement aristocratiques, sous forme royale, ce qui convient à cette aristocratie; aristocratie à plusieurs degrés, sur laquelle le monarque, sans armée (inutile dans une île) n'a rarement et imparfaitement dominé qu'accidentellement!

Voilà comment a pu naître et se développer dans cette île, et parce qu'elle est île, ce gouvernement à trois têtes, dont l'existence a seule dé-

menti jusqu'à ce jour la prévision de Tacite sur l'impossibilité de sa réalisation. En effet, quand aujourd'hui, sur le continent, l'une de ces trois têtes, l'Aristocratie, est mourante ou morte, comment réussir à y fonder ce gouvernement à trois pouvoirs dans des États où il n'en reste ou n'en restera bientôt plus que deux en réalité?

Ajoutons ici que, pour la réalisation et la durée de cette brillante chimère de gouvernement dont parle Tacite, il fallait qu'il se rencontrât de certaines mœurs et un caractère à part. Or, chez les Anglais, si tout, sous ce double rapport, a concouru, c'est surtout à la position insulaire de ce peuple qu'il faut attribuer cet heureux concours.

On vient de voir comment il dut à cette position son gouvernement et son esprit aristocratiques; de là encore son orgueilleux égoïsme national, naturel à l'aristocratie, qui est la plus forte des personnalités collectives, et que redoublent en cette nation son isolement et sa sécurité au milieu de l'Océan!

Puis, de cet orgueil aristocratique, qui vit surtout de respect pour les souvenirs, vient l'at-

tachement de ce peuple à ses vieilles lois, mœurs et coutumes; et par suite, sa persistance dans sa foi religieuse, qu'entretient et que renouvelle une présence continuelle devant le Dieu des tempêtes, dans une lutte incessante pour sa vie ou sa fortune, sur l'immensité des flots : peuple d'ailleurs d'un plus facile gouvernement en raison de sa gravité flegmatique, qu'il doit encore à l'atmosphère vaporeuse de l'Océan septentrional dont il est environné.

Quant à son esprit commercial, comment douter que cette position insulaire ne le lui ait inspiré là, plus et plus tôt qu'ailleurs? Or, comme au développement de ce génie la liberté et l'ordre avant tout sont indispensables, c'est donc encore à cette même position insulaire qu'il faut attribuer l'accord si rare qui règne chez ce peuple entre ces deux sentiments d'ordre et de liberté, partout ailleurs, malheureusement, si contraires l'un à l'autre?

Voyez enfin, dans cette même cause si dominante et si féconde, une autre raison de la force et de la durée du gouvernement; voyez l'Océan fermer cette île à l'invasion étrangère en même

temps qu'il en ouvre toutes les issues aux passions avides ou ambitieuses qu'elle renferme, et dont il débarrasse ce gouvernement en leur offrant le monde entier pour se satisfaire! Ile, en un mot, dont toutes les conditions de position, d'étendue, de conformation, et de climat, se sont trouvées les plus favorables pour l'établissement et la stabilité du gouvernement aristocratique qui le régit! Ce moderne, cet unique phénomène de gouvernement durable à trois pouvoirs, que vainement ailleurs on s'efforce trop d'imiter, ne pouvait donc être cru viable dès les temps antiques! Qu'on ne s'étonne donc pas si le génie même de Tacite, en en concevant et signalant l'admirable ensemble, a douté de sa réalisation et désespéré de sa durée!

TANT VALENT LES HOMMES, TANT VALENT LES INSTITUTIONS.

Nous sommes, comme notre climat, variables et excessifs dans nos variations. Moins qu'hom-

mes la veille du 14 juillet 1789, et plus qu'hommes dès le lendemain, c'est-à-dire nous croyant tous devenus des hommes d'État, nous sommes si fiers d'être hommes que nous ne voulons plus être gouvernés par aucun homme, mais uniquement par des institutions. Or, celles-ci ne pouvant avoir de vie et d'action qu'en étant faites hommes dans ceux chargés de les faire vivre et agir, il en résulte que tant valent ces hommes, tant valent ces institutions, et qu'en fin de compte et de notre fierté, qu'ils soient monarques ou ministres responsables, ce sont toujours et bien plus en réalité des hommes que des institutions qui nous gouvernent!

S'il est vrai que la raison ait été donnée à l'homme pour rechercher quels ont été, dans les événements humains, les desseins de la Providence, certes jamais leur étude n'a pu donner un plus clair enseignement que celle de l'année 1805.

Évidemment alors, Dieu n'a point voulu que le génie anglo-saxon, qu'il semble avoir créé

pour coloniser, christianiser et civiliser les deux nouveaux mondes, ait été enchaîné par le génie de Napoléon. Voilà pourquoi la plus grande des conceptions de notre Empereur, celle de de la Descente et l'admirable manœuvre de notre flotte vers les Antilles, pour y attirer Nelson, et revenir, celui-ci absent, nettoyer la Manche, a manqué au milieu de son succès, quand il n'y avait plus qu'à en profiter, notre Amiral, par peur de sa responsabilité, ayant osé désobéir à Napoléon!

C'est ainsi qu'en toutes choses, il se rencontre toujours, soit selon, soit malgré la volonté de l'homme, seule libre en lui, quelque accident qui les conforme tout naturellement et sans miracle à leur prédestination.

Mais enfin, si telle a été, jusques ici, la mission de la libérale, mais si égoïste et si aristocratique Angleterre, et l'une des causes de sa prospérité si dominante, ne doit-on pas croire aujourd'hui, à en juger par les progrès mêmes de cette mission, que le terme en est atteint, et que déjà, dans le vieux comme dans les deux nouveaux mondes, elle commence à pas-

ser en d'autres mains, destinées à la continuer plus évangéliquement, c'est-à-dire plus démocratiquement, et par conséquent même peut-être, risquons le mot, plus républicainement?

Oui, républicainement! Oui, malgré nos mœurs encore aristocratiques et monarchiques, malgré même la diversité des climats, des caractères, et le partage de notre vieille Europe en plusieurs grandes nationalités rivales, à la fois guerrières et mercantiles!

Quoi! dira-t-on, de grandes Républiques démocratiques, unitaires, et si voisines, qui ne s'entre-dévoreraient pas, ou qui, nécessairement militaires en raison de ce voisinage, resteraient des Républiques! Quelle chimère! Le passé ne montre-t-il pas l'impossibilité de cet avenir?

Et pourquoi ne point oser concevoir la possibilité d'être de ce qui n'a point encore été? Savons-nous combien de difficultés peut vaincre le temps; si de nouvelles découvertes dans les moyens de destruction ne rendront pas un jour la guerre impossible; ou bien si le développement commercial et industriel, avec

tout ce qu'il crée de besoins nouveaux, de mœurs nouvelles, et de rapports internationaux, ne fera point de la paix une nécessité impérieuse et universelle? Est-ce au milieu de tant de perfectionnements scientifiques et autres que l'on se découragerait? En quoi ce monde moderne et le monde antique se ressemblent-ils? Voyez en France où, depuis trois quarts de siècle, tant de diverses formes de gouvernements n'ont été que des accidents révolutionnaires ou contre-révolutionnaires, quels progrès a faits, dans l'égalité, la légalité; cette légalité dont la toute-puissance dans le nouveau monde, en dépit même de la plus terrible des guerres civiles, nous offre chez la race anglo-saxonne un exemple si grand, si neuf et si séduisant!

Jugez-en par cet autre fait tout récent encore, lorsque tout à coup, dans un coin sauvage de ce nouveau monde, l'or, en cailloux roulant sur la terre, brilla réellement comme, un siècle plus tôt, il avait brillé dans l'imagination du plus célèbre de nos poëtes; et qu'à cet éclat, toutes les avidités, se précipitant, peuplèrent,

soudainement ce désert des passions cupides les plus féroces.

L'observateur Européen, révolté de ce dégoûtant spectacle, en avait, depuis quelques mois à peine, détourné les yeux, que ses regards, rappelés sur cet enfer, ô surprise! y retrouvent, au lieu de ce chaos de crimes, l'État démocratique et républicain le plus florissant, où règnent, avec l'ordre et les lois, tous les bienfaits de la civilisation moderne!

Saisi d'étonnement, il demande quel Dictateur, quel Législateur à jamais célèbre, quel Numa, Solon ou Lycurgue, a pu improviser ce prodige! Mais plus surpris encore, il voit que nul en particulier ne prétend à une renommée pareille; et que c'est ce Peuple tout entier, d'un commun accord, inspiré du génie anglo-saxon, celui de l'esprit d'association sous l'empire absolu de lois par lui librement votées, qui vient spontanément d'accomplir cette transformation si rapide et si miraculeuse!

Certes, jusqu'à présent, ce génie tout-puissant de la légalité dans l'égalité, n'a guère été le nôtre; et nul ne peut dire par combien d'épreuves

nouvelles l'Europe passera encore, avant que son éducation lui rende possible de se l'assimiler. Mais n'est-il pas de toute évidence qu'aujourd'hui, chez elle, la marche fatalement ascendante du principe égalitaire et démocratique la conduit à cette assimilation, sous peine de mort au milieu du plus effroyable des chaos?

NAPOLÉON EN 1794.

C'est un devoir pour moi de consigner dans ces souvenirs le récit suivant, tel qu'il m'a été adressé par son auteur; il est d'une vérité incontestable; il montre jusqu'où pénétrait la Terreur en 1794, et que Napoléon, alors général de brigade, osait la braver, même en présence de Robespierre jeune, qu'il avait su rendre moins mauvais que son détestable frère :

« Le 3 septembre 1841, M. le général

M[ls] de Laplace (1), que j'avais l'honneur d'accompagner comme aide de camp, se rendait de Toulon à Entrevaux, où l'appelaient ses fonctions d'inspecteur général.

« Nous fîmes une courte halte au bourg de Comps, entre Draguignan et Castellane, dans la pauvre et unique auberge du lieu. L'hôtelier, après avoir posé le déjeuner sur une vieille table assez grossière, s'en excusa en nous apprenant qu'elle avait servi au général Bonaparte, dans une circonstance dont il gardait précieusement le souvenir depuis son enfance.

« Je n'avais guère que sept ans, nous dit-il, lorsqu'à la fin de 1793, ou au commencement de 1794, le général Bonaparte passa par Comps, et y séjourna. Il avait récemment conquis son nouveau grade au siége de Toulon, et servait sous Dumerbion, commandant l'armée des Alpes. Les Représentants du peuple Robespierre jeune et Salicetti l'accompagnaient. Ils descendirent à la maison commune, d'où le général Bonaparte vint commander leur dîner chez mon

(1) Général d'artillerie et fils du célèbre savant.

père, qui tenait alors la seule auberge du pays. Il y tomba au milieu des apprêts de la noce de ma sœur aînée et de la réunion des deux familles. Un certain air de gêne et de tristesse y régnait. Cette singularité dans un pareil jour l'ayant frappé, il en demanda la cause. Mon père lui avoua qu'elle tenait au regret de ne pouvoir faire bénir par un prêtre l'union qui allait être contractée. « N'avez-vous donc ici « aucun ecclésiastique? dit le général. — Oh! ré-« pondit mon père, nous avons l'ancien curé, « qui n'est même pas bien loin; mais le pauvre « homme se cache, et n'ose exercer son mi-« nistère, dans la crainte d'être dénoncé et « arrêté. — Eh bien! reprit le général, faites-« lui dire que le général Bonaparte est ici; qu'il « répond de sa sûreté; et qu'il l'invite à venir « consacrer le mariage de votre fille! » Ce fut moi que mon père envoya à la recherche du curé pour lui faire cette proposition; mais je ne rapportai d'abord qu'un refus, motivé sur le danger d'une telle démarche, à moins que le général Bonaparte ne consentît à l'y autoriser par une invitation de sa main et signée de

lui. Le général écrivit aussitôt, sur la table où vous déjeunez maintenant, un sauf-conduit dans lequel, se portant garant de la sécurité de notre curé, il l'engageait à bannir toute inquiétude, et à se rendre aux vœux des deux familles.

« La cérémonie eut lieu en effet; le général y assista publiquement; il accueillit ensuite la prière qui lui fut faite d'honorer de sa présence le repas de noces, accepta l'hospitalité de mon père, et repartit le lendemain, emportant les bénédictions de notre curé, nos vœux et notre reconnaissance!

« Les souvenirs du narrateur (dont le nom m'échappe) sur l'attitude que gardèrent les deux membres de la Convention en présence d'un acte alors si rare et aussi hardi étaient effacés; mais ils étaient restés si nets et si précis sur le fait principal, et son récit était empreint d'un tel caractère de naïveté et de sincérité, qu'il m'a paru permis de lui accorder toute confiance.

« Paris, janvier 1847.

« Signé : L. BATBEDAT, chef d'escadron. »

Napoléon et Wellington.

L'histoire, quand un grand homme surtout en est le sujet, doit, pour être philosophique, être anecdotique. D'où il suit que, sous ce point de vue, la meilleure est souvent trompeuse, lorsque les témoins, autant que les pièces officielles, n'ont point été assez recherchés et judicieusement consultés. Consignons donc ici quelques particularités de la vie de Napoléon, depuis 1809 jusqu'à la fin de sa vie politique en 1815.

On a dit qu'à son retour de Wagram, en 1809, la flatterie l'avait exalté. Oui peut-être; mais celle du seul flatteur auquel nul heureux n'échappe, et qu'on appelle le succès; succès bientôt, alors, couronné par son mariage avec une Archiduchesse! Il n'eut point d'autre adulateur; non que sa Cour en manquât, mais, hors ses ministres, lesquels certes n'étaient point flatteurs, un seul excepté, qu'il n'écoutait pas, quel est celui qui aurait osé l'aborder sur ses affaires

d'administration, de guerre, ou de politique? Quant à ses entretiens littéraires ou scientifiques, combien de fois, au contraire, à ses levers ou couchers, n'avons-nous pas entendu et vu ses interlocuteurs, tels que le républicain Lemercier, Fontanes, Monge, Laplace, etc., l'interrompre brusquement, pour le contredire? Inconvenance si patiemment supportée, qu'il ne semblait pas même s'en apercevoir.

Il est vrai que, à cette époque, on remarqua qu'enorgueilli de l'énorme accroissement d'une fortune à laquelle la règle commune ne lui semblait plus applicable, plus altier, il se gêna moins, exigea plus, et se laissa trop aller à exhaler, en paroles blessantes, ses mécontentements.

Il est encore trop vrai qu'alors, autour de lui, et même en lui, se formaient de funestes désaccords : d'une part, entre la multiplicité, l'étendue, les difficultés croissantes des affaires et ses moyens d'hommes et d'argent pour les surmonter; comme, d'autre part, entre ses forces physiques, de plus en plus affaiblies, et son ardeur ambitieuse, toujours grandissante. Il en résulta que, ne pouvant plus être présent par-

tout où il eût fallu, il compta trop sur la toute-puissance de sa renommée, et lui laissa trop à faire; qu'il la surchargea, démesurément et simultanément, d'un bout de l'Europe à l'autre, d'une responsabilité trop grande, la mettant à la place de ces principes éternels à l'observation desquels lui-même nous avait dit, tant de fois, qu'il la devait!

Tels furent les entraînements d'une trop grande fortune. Toutefois une part en doit être attribuée à cette gigantesque lutte du génie d'un homme contre le génie de tout un peuple! du plus grand des dominateurs de la terre contre la plus grande des nations maritimes des temps modernes : querelle de géants, où l'un s'empare de toutes les mers pour en chasser l'autre, et soudoye l'Europe entière pour la soulever contre lui et l'en écraser; où celui-ci, domptant cette Europe sur tous ses Trônes, interdit toutes les terres à sa rivale, comme il a été chassé par elle de toutes les mers, et retourne contre elle les peuples qu'il s'est soumis, pour l'en accabler! Lutte de génies égaux en grandeur, mais inégaux en longévité de toute la différence existant

entre les quelques années viriles de la vie d'un homme, et les siècles de durée de la vie d'un peuple, qui pourtant faillit y succomber!

J'ai dit qu'une des causes de nos revers avait été, dès 1809, l'affaiblissement de la santé de Napoléon : mes mémoires en offrent plusieurs preuves incontestables. Les faits suivants, aussi certains, viennent à l'appui de cette observation.

Évidemment, ses héroïques efforts en 1814, les violentes et cruelles émotions de Fontainebleau, son audacieux, et d'abord si rude retour de l'île d'Elbe, avaient usé de plus en plus ses forces physiques. Le 21 mars 1815, lendemain de son arrivée aux Tuileries, son épuisement, dont je fus témoin, était manifeste. Les jours suivants, ses ministres, Mollien entre autres, s'étonnèrent de le voir maintes fois vaincu par la fatigue d'un travail qui, jusque-là, l'avait toujours trouvé infatigable. Lui-même, dans les derniers jours qui précédèrent son départ pour Waterloo, dit à Davout et à mon père, « *qu'il* « *n'avait plus confiance dans sa fortune!* » et ces paroles si tristes, l'affaissement de sa contenance et de sa voix en les prononçant, ne les confirmait que trop! Quelques jours plus tard, à

Charleroi, le matin de la bataille de Fleurus, l'Empereur ayant fait appeler le général Reille, ce général, en le voyant, fut saisi d'une surprise douloureuse. Il l'avait, me dit-il, trouvé assis près de la cheminée, dans un abattement profond, l'interrogeant languissamment, et paraissant écouter à peine ses réponses (1) : appesantissement auquel Reille attribuait l'inaction de l'un de nos corps ce jour-là, et la longue et sanglante indécision de cette première bataille.

Quant à la seconde, celle de Waterloo, Turenne et Monthyon, général de division, sous-chef de l'état-major général, m'ont cent fois raconté que pendant ce combat, où se décidait son sort, il resta longtemps assis devant une table dressée sur ce champ funeste, et qu'ils virent plusieurs fois sa tête tomber de sommeil sur la carte déployée sous ses yeux appesantis.

Monthyon ajoutait que, la catastrophe accomplie, lui et le grand maréchal Bertrand ne purent faire achever à l'Empereur sa retraite vers Charleroi qu'en soutenant entre eux deux, sur son cheval, son corps affaissé et sa tête vacil-

(1) Ce qui confirme les souvenirs laissés sur la fin de cette journée par le maréchal Grouchy.

lante, vaincue par un fiévreux assoupissement.

Mais voici d'autres causes de ce grand désastre. La veille au matin, Napoléon, entendant passer sous ses fenêtres le second corps commandé par Reille, fit appeler à son déjeuner ce général. Pendant le repas il l'interpella sur ce qu'il pensait de l'armée anglaise, qu'il devait connaître, l'ayant souvent combattue. Reille répondit que, bien postée comme Wellington en avait l'habitude, et attaquée de front, il la regardait comme inexpugnable, en raison de la ténacité calme et de la supériorité de tir de son infanterie, supériorité telle, qu'avant de l'aborder à la baïonnette, on pouvait s'attendre à ce que la moitié des assaillants serait abattue; mais qu'elle était moins agile, moins souple et moins manœuvrière que la nôtre. Il en conclut qu'on ne devait donc espérer vaincre cette armée qu'én manœuvrant. A quoi l'Empereur, soit que cet éloge des Anglais le contrariât, ou crainte de son effet sur les témoins, soit qu'il se flattât pour espérer, ne répliqua que par une exclamation d'incrédulité.

Mais Reille, de qui je tiens cette anecdote, n'avait que trop bien apprécié nos ennemis. En

effet, c'est au calme tenace des Anglais et à la supériorité de tir de leurs fusiliers qu'il faut attribuer nos revers à Sainte-Euphémie, en Espagne, et à Waterloo, comme jadis, à Poitiers, Crécy et d'Azincourt, à l'habileté de leurs archers. Dans ces chocs, leurs chefs, toujours bien postés, comptèrent tellement sur cet avantage, qu'on les vit attendre notre attaque et recevoir plutôt que donner bataille.

Quant à cette bataille de Waterloo, voici ce que Reille me dit encore : « Le lendemain les deux armées étaient en présence; la nôtre, mal pourvue de vivres, mutilée par le double combat de l'avant-veille, harassée des marches et bivouacs précédents, sous une pluie diluvienne et dans une boue profonde; l'autre armée, au contraire, bien reposée, bien repue, fraîche, et fortement établie dans une position choisie d'avance. Nous commençâmes, et à ces désavantages s'ajoutèrent nos attaques, non-seulement de front, mais sans ensemble, sous des feux dominateurs. Toutefois, à la fin du jour, la lutte avait épuisé, autant que nous, nos adversaires; et si Grouchy fût alors arrivé sur leur flanc, comme l'a fait

Blücher sur celui de l'Empereur, l'armée anglaise eût infailliblement éprouvé le sort qu'a subi la nôtre! »

Quelque mal que nous ait fait Wellington, Dieu me garde de penser qu'on puisse obtenir une renommée aussi grande sans les plus rares qualités d'esprit, d'âme ou de caractère! Mais enfin la Fortune y met aussi la main, les deux même quelquefois. Or, quel regard impartial et calme ne les aperçoit pas ici, guidant, protégeant ce général depuis le début jusqu'à la fin de sa glorieuse carrière européenne ?

Voyez, dès son premier pas à Vimeyra, en 1808, cette Fortune le mettre aux prises, plus fort de moitié, avec un général d'une bravoure incontestée, mais sans habitude du commandement, et qui vient briser son faible corps contre des positions et des feux inabordables.

A son second pas, celui d'Oporto, en 1809, Wellington a cette fois contre lui un Maréchal renommé, mais avec dix-neuf mille hommes seulement contre trente mille Anglais, que cent mille insurgés secondent. Eh bien, ce n'est point assez encore : la Fortune veut que son adversaire, ail-

leurs si prudent, saisi d'un inconcevable accès de folie ambitieuse, se croie, en dépit des siens, élu Roi d'un pays entièrement soulevé contre sa présence; qu'il oublie la guerre qui l'environne; et que, surpris tout à coup par elle, il soit forcé de fuir, dépouillé, désarmé, en laissant à Wellington, sans coup férir, l'honneur d'avoir une seconde fois affranchi le Portugal!

Bientôt ensuite vient Talavera, son troisième triomphe. Wellington, malgré ses instructions, s'est imprudemment aventuré jusque-là. Près d'y être environné et anéanti par trois corps français, il est forcé d'y abandonner, en blessés et en prisonniers, le quart de ses forces; mais, par une faveur du sort, ce n'est qu'après y avoir repoussé l'attaque, sans ensemble et prématurée, d'un seul de nos trois corps; en sorte qu'avant de fuir il a pu rester maître, vingt-quatre heures, du champ de bataille; tout juste assez pour que l'honneur de cette journée augmente sa gloire!

On pourrait citer d'autres exemples des faveurs de la Fortune pour ce général; faveurs, il est vrai, qu'il mérita puisqu'il sut en profi-

ter. Mais le fait le plus remarquable, celui qui semblerait indiquer qu'elle le prédestinait à ce fatal et dernier coup de Waterloo, c'est cette protection mystérieuse du Destin, qui, pendant huit ans, et jusqu'à ce cruel jour, l'avait préservé de rencontrer Napoléon sur tant d'autres champs de bataille!

En effet, lorsque Wellington, en 1808, est victorieux dans la Péninsule, voyez ce Destin l'en retirer quand Napoléon y arrive; et ne l'y renvoyer qu'alors que Napoléon en sort pour ne plus y revenir, quoique, de 1809 à 1812, nulle autre guerre ne l'en ait pourtant empêché! C'est seulement quand les désastres de Russie, de Leipsick et de Fontainebleau ont presque détruit l'autorité, l'armée et la santé de Napoléon, que, pour la première et seule fois, la fortune de Wellington veut qu'il le rencontre; et c'est pour le lui livrer, avec une armée improvisée à la hâte contre ses deux armées, que suivait l'Europe entière!

Dois-je enfin ajouter ici que cette Fortune, protectrice si constante de Wellington, après lui avoir si bien préparé cette première, cette

seule et si fatale rencontre avec Napoléon, n'a rien épargné pour lui en assurer le triomphe, et qu'elle y a même employé surabondamment jusqu'à la trahison!

On connaît celles qui précédèrent la bataille. Quant à une autre moins connue, qui, pendant le combat, contribua peut-être à notre défaite, en voici le récit, tel que nous l'avons entendu de la bouche du général Alava, qui en fut témoin.

C'était à l'instant où se préparait la grande charge de cavalerie du maréchal Ney. « J'étais « alors, nous dit Alava, à côté de Wellington, « arrêté dans un pli de terrain qui nous dérobait momentanément la vue du combat. Wellington, impatient de Blücher, avait à la main « sa montre, qu'à chaque minute il consultait; « quand, tout à coup, sur la hauteur qui nous « cachait l'ennemi, nous apparut, tout étincelant de l'or et de l'argent de son casque et de « sa cuirasse aux rayons d'un soleil brillant, « que vous dirai-je? un colosse, le Dieu Mars « lui-même, un magnifique officier de carabiniers français! Dès qu'il aperçut Wellington :

« Général, lui cria-t-il, le maréchal Ney, toute « notre cavalerie vont vous assaillir! Préparez-« vous! » Et comme Wellington voulait l'inter-« roger : « Croyez-moi, répliqua-t-il, vous n'a-« vez pas un instant à perdre! » Wellington, « s'en étant convaincu par ses yeux, fit sur-le-« champ avancer son artillerie contre cette « charge furieuse dont elle décida la défaite! »

Le traître était D......, un Français! d'une taille en effet colossale...... Mais je n'achèverai pas de le nommer, par égard pour sa famille, et parce que j'ai su qu'ensuite ce malheureux, jeune alors, et que l'esprit de parti avait égaré, s'est repenti!

Napoléon a Sainte-Hélène.

Je tiens d'Emmanuel de Las Cases, qu'au temps où avec son père il servait de secrétaire

à l'Empereur, à Sainte-Hélène, la correspondance de Napoléon avec l'Europe était transmise par des voyageurs anglais. Les uns cédaient à des offres d'argent; le plus grand nombre à une générosité honorable, et à leur admiration pour le captif de leur gouvernement!

L'un de ceux-ci, capitaine d'un bâtiment marchand, s'offrit même à favoriser l'évasion de l'Empereur. Cette évasion, telle qu'il la proposait, parut d'un succès probable et même facile. — « Je crois être présent encore à cette « scène de notre captivité, me dit Las Cases. « L'Empereur était à demi couché sur un so-« pha, le capitaine anglais assis en face de lui, « et mon père, debout près d'eux, servant d'in-« terprète. Sur la demande du capitaine, on con-« vint du sort qui serait assuré à ses officiers; « quant à lui-même, comme il n'en parlait pas, « ayant été interrogé sur ce point délicat par « l'ordre de Napoléon : — Rien! répliqua-t-il; « et cela avec une simplicité si nette et si ré-« solue, que l'Empereur, après un instant « de surprise silencieuse, voulut savoir quel

« mobile le poussait à s'exposer gratuitement « au danger et aux suites, inévitables pour lui, « d'une entreprise aussi audacieuse. A cette « question fort embarrassante pour mon père à « tourner convenablement, je vis tout à coup, « ajouta Las Cases, ce capitaine, d'une taille peu « élevée, se redresser, se grandir, et s'écrier : « — Quoi! gratuitement, Monsieur! eh! comp-« tez-vous donc pour rien l'honneur de lier à « jamais mon nom à celui de Bonaparte? — « L'Empereur, à cette explication, ne répondit « que par un léger sourire; après quoi il con-« gédia cet Anglais en lui faisant dire qu'il lui « demandait jusqu'au lendemain pour se dé-« cider.

« La délibération, qui suivit aussitôt après, « dura environ trois heures. L'Empereur ré-« sista à toutes les sollicitations de mon père. « Sa principale objection porta sur le lieu de « refuge qu'il faudrait choisir. En Europe, il « n'en existait aucun, trop évidemment! Quant « aux États-Unis d'Amérique, il répondit à plu-« sieurs reprises : « Je n'y serais point reçu! » La fermeté de cette conviction avait étonné

le jeune Las Cases; mais il assure que depuis la mort de Napoléon l'opinion de plusieurs membres du gouvernement américain, qu'il consulta sur ce sujet, s'y trouva conforme.

Croyons aussi que l'âge de l'Empereur, le mal dont il était atteint et l'impossibilité de faire désormais de sa liberté un usage digne d'une vie jusque-là si grande dans le bonheur et dans l'infortune, le décidèrent, sans doute, à préférer le sort qui lui avait été fait à celui qu'il aurait cherché à se faire encore.

Quoi qu'il en soit, le résultat de sa délibération fut que se résignant à rester captif, il refusa la liberté qu'on lui offrait!

ROBESPIERRE.

Les détails suivants sur Robespierre viennent de M. N*** directement.

« Je suis, disait-il hier, né à Arras. Mes parents y habitaient la même rue que ceux de Maximilien Robespierre et de son frère; nos maisons se trouvaient même en face l'une de l'autre, en sorte que, dès notre première enfance, les mêmes jeux nous réunissaient, mais bien moins souvent avec Maximilien qu'avec son frère. Celui-ci était gai, doux et bienveillant, tandis qu'au contraire Maximilien, toujours rêveur et taciturne, dédaignait nos divertissements. Il se tenait ordinairement à l'écart de nous, et nous paraissait d'une humeur si sombre et si boudeuse, que nous l'appelions, entre nous, *le conspirateur!*

« Pendant notre jeunesse il en fut de même; mais bientôt Maximilien, écolier obstiné à son travail, devint avocat : il se mit à défendre les pauvres gratuitement, et, soit haine contre les riches, soit calcul ambitieux, avec tant de passion, qu'il se faisait souvent rappeler à l'ordre. Cela lui acquit dès lors une réputation assez populaire. De là son élection à l'Assemblée Constituante et plus tard à la Convention.

« Depuis son départ d'Arras je l'avais perdu

de vue, lorsqu'en 1794, attiré moi-même à Paris par quelque affaire, mon premier soin, comme il nous arrive toujours en ce cas, à nous autres provinciaux, fut d'y rechercher mes compatriotes. Le bonheur voulut que je ne commençasse pas par Maximilien : ce fut chez un autre que je me rendis. Je lui confiai que, plein d'espoir dans la grande influence dont jouissait alors Robespierre, mon projet était d'aller lui demander l'appui dont j'avais besoin. « Gardez-vous-en bien, me répondit-il, « vous subiriez infailliblement le sort de nos « amis qui ont payé de leurs têtes les souve- « nirs d'enfance et de jeunesse dont ils avaient « cru l'intéresser! »

« Je ne pouvais croire à de telles horreurs; mais les noms et les détails qu'ajouta ce compatriote me terrifièrent! Je me décidai donc non-seulement à ne point revoir ce cruel compagnon de ma jeunesse, mais à éviter toute occasion d'en être vu. Je me conduisais en conséquence, et avec d'autant plus de soin que tout ce que je voyais et apprenais ne confirmait que trop l'avis qu'on m'avait donné; lors-

qu'un jour, en traversant les Tuileries, je rencontrai tout à coup, au détour d'une allée, en face et à trois pas de moi, cet ami d'enfance! Un tigre, un serpent à sonnettes ne m'eussent pas causé, je crois, un effroi plus grand! Le bond que je fis aussitôt de côté, et l'abri d'un gros marronnier, derrière lequel je me dérobai, et que je bénis encore, me firent espérer de ne lui avoir point laissé le temps de me reconnaître. Néanmoins, tout troublé du danger que j'avais couru, je me glissai d'arbre en arbre, et courus précipitamment chez moi, d'où je déménageai sur-le-champ, en recommandant bien à mon portier de répondre à ceux qui viendraient me demander, que j'avais quitté Paris pour un long voyage! »

Cette anecdote m'en rappelle une autre. Je tiens celle-ci du général Lacuée, comte de Cessac, qui fut ministre de Napoléon :

« J'étais, me dit-il, officier du génie en 1794. Je résidais dans le Midi, quand une lettre de Carnot, chargé de diriger la guerre, m'appela à Paris pour l'aider dans ce travail. Ma réponse lui indiqua le jour et l'hôtel garni où j'arriverais pour

me mettre à sa disposition. Exact à ce rendez-vous, je venais à peine d'entrer dans mon hôtel, qu'on m'y remit un billet pressé de Carnot. Il m'avertissait de disparaître au plus vite, Robespierre, instruit de mon arrivée, ayant donné l'ordre de m'arrêter sur-le-champ et de me traduire au tribunal révolutionnaire. En effet, mon chapeau sur la tête encore, et reprenant promptement mon porte-manteau, j'eus à peine le temps de m'esquiver par une porte, que déjà, par l'autre, les gendarmes accouraient pour me saisir!

« Or, savez-vous pourquoi cet empressement à me faire couper la tête au nom du Salut Public, auquel pourtant je venais me dévouer? C'était parce qu'avant 1789, dans un concours littéraire à l'Académie de Metz, un mémoire de moi avait été préféré au sien! »

Voilà cependant quel était ce monstre d'orgueil et d'envie, qu'aujourd'hui encore nos démagogues préconisent, en osant dire que ses contemporains et l'histoire l'ont mal jugé.

UN ÉPISODE DE LA TERREUR.

C'est un devoir, mes enfants, pour nous, témoins de la Terreur de 1793, de transmettre à l'avenir toute l'horreur que ces temps affreux doivent inspirer. Le récit suivant atteindra ce but. Il vous montrera aussi dans un personnage, d'ailleurs justement célèbre, jusqu'à quel degré d'insensibilité cruelle peuvent conduire les impitoyables guerres de classes, les entraînements de la peur, et l'inexorable amertume d'une vanité jadis blessée!

Ce récit est de votre mère. Je puis dire que je l'ai écrit sous sa dictée, tant il est conforme à ses paroles!

« Vous savez, me dit-elle un soir, que ma mère s'appelait Artois de Lévis, de Vintimille du Luc, et qu'elle était fille du maréchal de Lévis; mais vous ignorez, peut-être, que ce prénom d'Artois lui avait été donné sur les fonts de

Baptême par les États de la Province de ce nom, en reconnaissance de l'équitable et douce sagesse avec laquelle mon grand-père gouvernait cette province.

« Issu d'une ancienne et illustre famille, mon grand-père, le Maréchal de Lévis, n'en avait pas moins été, comme le vôtre, fils de ses œuvres : il avait gagné la plus haute des dignités militaires par plusieurs actions d'éclat dans les guerres d'Espagne et d'Allemagne, et par la défense du Canada contre les Anglais. On sait que, après la mort du célèbre Montcalm, ce Maréchal, abandonné par le Gouvernement français, sut retarder la perte de cette colonie, glorieusement et longtemps encore.

« Après tant de périls et de services, il avait rapporté dans sa retraite un ferme et judicieux bon sens, des habitudes simples et régulières, et une sympathie naturelle pour ceux, de quelque origine qu'ils fussent, qui se faisaient, comme lui, remarquer par leur mérite. La ville d'Arras, chef-lieu de son gouvernement, était devenue sa plus habituelle résidence. Il y vivait dans une simplicité abondante, bourgeoisement, comme

on dirait aujourd'hui, et comme je l'ai entendu dire depuis à ses anciens serviteurs, n'ayant avec sa femme, créole fort riche alors, qu'une table, qu'un lit même, au contraire des mœurs de cette époque. Maintes fois il avait reçu à sa table hospitalière, entre autres convives, un officier du génie, employé dans son gouvernement, et un avocat qui y était né : l'un, encore obscur, mais qu'il distinguait; l'autre, d'une physionomie fauve et ingrate, mais fort soigneux de sa personne et de sa renommée de défenseur des pauvres qu'il recherchait. C'étaient Carnot et *Monsieur de* Robespierre, comme alors il se faisait appeler.

« Ce fut en 1787, deux ans avant la Révolution, que mon grand-père finit ses jours à Arras, pendant la réunion des États de la Province. Cette assemblée reconnaissante, et jalouse de conserver les restes mortels d'un chef que depuis vingt ans elle chérissait, lui éleva un mausolée; monument qui fut, comme tant d'autres, détruit par la Terreur.

« Il mourut ainsi, entouré d'hommages, à l'époque, pleine d'espoir et toute brillante, d'un

règne commencé par une guerre heureuse et glorieuse. Et cependant la clairvoyante sagesse de mon grand-père avait prévu la Révolution et toutes les horreurs qui devaient la suivre. Ses derniers adieux à sa famille les lui prédirent : « *La* « *France est perdue!* lui avait-il dit; *je vous* « *quitte avec d'autant plus de regrets, que je* « *vous laisse en proie au plus terrible des bou-* « *leversements dont une société puisse être me-* « *nacée!* »

« Six ans plus tard cette prédiction s'était successivement et trop entièrement réalisée! Aux premiers désordres sanglants d'une époque aujourd'hui beaucoup trop vantée, celle de l'Assemblée Constituante, avaient rapidement succédé, sous l'Assemblée Législative, les infamies du 20 juin, les massacres du 10 août, ceux des 2 et 3 septembre 1792, et, sous la Convention, le grand crime du 21 janvier 1793, bientôt suivi de toutes les cruautés d'une démagogie déchaînée, et dirigée par les Girondins d'abord, puis par Danton, et enfin par Robespierre!

« Au milieu de ces horreurs, ma grand'mère, la Maréchale de Lévis, Mme de Vintimille, ma

mère, et ma tante, Mme de Bérenger, habitaient encore Paris.

« Mon père et mon oncle étaient émigrés, leurs biens séquestrés, leurs femmes déclarées suspectes. A ces dangers s'était ajouté celui d'être dénoncées par le misérable portier de notre hôtel. Il fallut se disperser. L'attentat du 21 janvier acheva d'y décider mes parents. Ma grand'mère se retira à Noisiel, dans le département de Seine-et-Marne; ma tante de Bérenger en Normandie; et ma mère, moi et mes deux sœurs, déguisées en enfants du peuple, chez un berger du hameau de Sancy. Nous étions logés dans son grenier, sous le nom de notre bonne, qui passa pour notre mère, et ma mère pour sa nièce. Ce fut dans ce bien triste asile que nous achevâmes, sans feu, sans lits et sur la paille, l'hiver de 1793 et son printemps.

« Que de souffrances! non pour nous, que tout distrayait : les soins de notre pauvre cuisine, le troupeau, les vaches qu'il nous fallait souvent aider à garder, et jusqu'aux souris, auxquelles nous disputions notre paille, et que nous nous amusions à guetter; mais combien y souf-

frit notre pauvre mère, pour nous qu'elle se fatiguait à soigner et à instruire; pour elle si peu faite à tant de privations, et que livraient à la grossièreté malveillante de nos hôtes nos indiscrétions, la noble élégance de sa taille, la délicatesse de sa charmante figure et la distinction de ses manières! Tout ainsi nous dénonçait; tout était périls! Je n'avais que six ans à peine, et pourtant je crois voir encore, et la forêt de pois verts ramés de ce pâtre, sous laquelle on n'eut, un jour, que le temps de nous cacher, pour nous dérober aux perquisitions des agents révolutionnaires, et son étable, où habillée en paysanne et brutalisée par l'un des enfants de la maison, je trahis, tout enfant que j'étais, par un mouvement de fierté révoltée, ce déguisement!

« Il fallut encore changer de retraite. Je ne sais plus comment ma mère et sa sœur, décidées enfin à fuir la France, étaient parvenues à se faire donner des passe-ports. Je me souviens seulement que, en se réunissant à Paris pour les recevoir, un malheureux intendant les dissuada de s'en servir. Il leur représenta que leur fuite allait achever la ruine de leurs cinq

enfants; et comme alors la guerre intestine entre nos proscripteurs avait ralenti la proscription, il leur conseilla, plus malheureusement encore, d'aller se réfugier dans un château loué à notre famille, celui de Brou, voisin de Noisiel, où était notre grand'mère. Nous passâmes là, assez paisiblement, l'été et l'automne de 1793. Nous y étions instruites par notre mère et par un jeune maître appelé Maisons, élève de l'abbé Gaultier. Ce jeune homme, dans un corps difforme, renfermait un esprit et un cœur dont la suite de ce récit vous fera apprécier la distinction. Un valet de chambre, nommé Galichet, nous servait, ainsi qu'une bonne des Bérenger, et Julie, femme de chambre de notre mère. Julie avait été élevée près d'elle. C'était, comme vous allez le voir, un de ces êtres bien rares par des sentiments dévoués et délicats et par un inébranlable attachement; souvenir qui repose et attendrit le cœur, lorsqu'on revient sur les douleurs de ces temps cruels!

« Cependant tout s'aggravait, toutes les populations se pervertissaient, et, la proscription pénétrant partout, ma grand'mère et nos mères

furent dénoncées! Ce fut vers la fin de 1793. Aussitôt deux commissaires des comités, suivis d'une foule d'hommes armés, vinrent les saisir! D'abord ma tante de Bérenger leur échappa; mais, seule et désespérée, elle revint d'elle-même pour partager le sort de sa mère et de sa sœur : généreux et tendre dévouement, mais si commun alors, qu'à peine celui-ci fut-il remarqué.

« On les emmena à Paris; elles y furent emprisonnées, d'abord aux Anglaises, puis au Luxembourg, où elles obtinrent d'être réunies à notre grand'mère. C'était la prison la plus dangereuse pour la Noblesse proscrite par la démagogie. Avant de nous être arrachées ainsi, elles avaient eu le temps de nous confier, avec quelque argent, au dévouement de nos bonnes, de Julie surtout, de Galichet et de notre jeune instituteur Maisons. Celui-ci nous quitta pourtant alors, mais nous devions bientôt, et dans de bien plus cruelles circonstances, le retrouver toujours bon et toujours ami fidèle.

« L'hiver de 1793 à 1794 commençait. Nous étions restées seules avec nos cousins Bérenger

dans ce triste et froid asile de Brou, le plus souvent insouciantes comme notre âge, mais, souvent aussi, tremblantes de la peur qu'éprouvaient nos bonnes devant un certain Cretet, concierge de ce château, espèce d'ogre aux yeux de notre enfance, et pour elles, comme pour tous, l'un des nombreux scélérats que font de pareilles époques. C'était ce clubiste montagnard qu'elles soupçonnaient d'avoir dénoncé leurs pauvres maîtresses.

« En effet, depuis leur arrestation, ce misérable s'était démasqué : devenu grossier et insolent, il nous brutalisait, il nous refusait tout; il nous forçait d'aller nous-mêmes ramasser le bois mort qui servait seul à nous réchauffer! Maintes fois il ameuta les enfants du village, les excitant à crier sur nous, *aux Aristocrates!* à nous poursuivre d'injures, et même à coups de pierres! Ce fut lui qui contraignit nos femmes à habiller des effets de notre mère captive une sale vachère, transformée en Divinité de la Raison, et non content de cela, il nous força de chanter, de danser autour de cette infecte Déesse, et de l'embrasser!

« Ces indignes traitements, et à leur suite une maladie de notre sœur aînée, la terreur qu'en éprouvaient nos pauvres serviteurs, et leur désir de nous rapprocher de nos parents, décidèrent Julie à nous faire abandonner ce château. Elle nous ramena dans Paris, quels que fussent les dangers qui nous y attendaient.

« Maintenant, figurez-vous un petit appartement, bien pauvrement meublé, de l'une des maisons qu'on voit encore sur le côté gauche de la grande avenue des Champs-Élysées, non loin de l'Arc de Triomphe qui la termine; cet appartement avait été loué par notre mère quelques mois plus tôt, pour servir de refuge à notre famille, et y déposer quelques effets. Ce fut là que nos bons serviteurs, ne pouvant nous placer plus près de nos malheureux parents, nous établirent; c'est là que, pendant toute la Terreur, ils nous cachèrent et nous protégèrent, nous entourant de leurs soins fidèles, et nous faisant vivre de leur travail; c'est de cette extrémité de Paris que chaque jour, quand le temps le permettait, tantôt notre jeune instituteur, revenu près de nous, tantôt Galichet, aidé de

nos bonnes, tenant l'une de nous par la main, et portant l'autre dans ses bras, nous menait dans le jardin du Luxembourg. Là, quand, à la fin de ce long trajet, nous étions arrivés le plus près possible de ce palais, un mouchoir, agité faiblement et avec précaution, apparaissait à l'une des croisées du premier étage. Il indiquait aux regards furtifs et intelligents de Julie le côté de la prison où elle devait nous faire passer, puis repasser, mais sans nous permettre un seul geste ni le moindre signe qui eût dénoncé cette muette consolation, la seule possible à donner à nos pauvres mères!

Il me semble voir encore la mienne, sa mélancolique et douce figure, et les longs cils noirs de ses grands yeux bleus, dont ce mouchoir essuyait bien souvent les larmes. Mon Dieu! que de douleurs! Quels monstres! quelle soif de sang! Ne pouvaient-ils pas exiler et dépouiller sans enchaîner, sans égorger? Elles étaient si jeunes, si belles, si inoffensives! Toutes deux et notre grand'mère avaient fait tant de bien à tous ceux qui les approchaient! Aussi, la ville d'Arras et les habitants de leurs domaines étaient-

ils venus implorer pour elles leurs persécuteurs; mais cette prière ne fit qu'exciter leur férocité!

« Le soir venu, on nous ramenait chez nous, bien fatiguées par un long détour qu'il fallait prendre pour éviter la rencontre des charrettes chargées de victimes, des furies qui les escortaient, et le sang de l'échafaud dont, chaque jour, la place Louis XV était inondée!

« Il y avait huit mois que durait et que s'accroissait de plus en plus le martyre de nos pauvres mères, lorsqu'un matin, à l'instant où nous nous préparions à partir pour notre pèlerinage habituel, Galichet entre chez nous, pâle et les traits décomposés. Il était suivi de notre fidèle instituteur Maisons, qui partageait ordinairement nos pauvres repas. La figure de ce bon jeune homme n'était pas moins atterrée et bouleversée. Dès leurs premières paroles : « C'en est fait! nous « ne les reverrons plus! elles sont à la Concier- « gerie! les voilà livrées à l'affreux tribunal « révolutionnaire! » nos bonnes éclatent en sanglots, et nous aussi, mais sans comprendre entièrement le malheur qui nous menaçait.

« Au milieu de ce désespoir, tout à coup

notre dévoué serviteur, saisi d'une inspiration soudaine, s'écrie : « Non, tout n'est pas encore « perdu ! » Et prenant la main de Maisons : « Cou-« rons, lui dit-il, au comité de Salut Public; le « citoyen Carnot en est membre; nous l'avons « vu cent fois, à Arras, protégé par M. le « Maréchal et bien accueilli par Madame et « par leurs filles ; il y a été souvent leur convive; « il est impossible que lui et le citoyen Robes-« pierre aient oublié les bontés dont ils ont « été comblés! — Oh non, non, pas chez « Robespierre ! s'écria Julie, que ce nom ter-« rifia; celui-là est trop cruel : on sait que « jamais il ne pardonne, et surtout à ceux « qui l'ont connu ! — Eh bien, chez Carnot! « chez Carnot ! » répétèrent nos deux protecteurs en partant précipitamment.

« Vous pouvez vous imaginer combien, après leur départ, notre attente fut cruelle, mais jamais combien leur retour fut plus déchirant encore !

« Ils revinrent, l'un dans une muette consternation, l'autre, et ce fut Maisons, exalté d'une indignation dont toutes les paroles reste-

ront à jamais gravées dans ma mémoire! Il ne nous répondit d'abord que par exclamations. « Quel temps! quels monstres! Tout est donc « fini! » Et comme nous l'entourions de nos pleurs qui l'interrogeaient : « Oui! oui! nous « l'avons vu, quoi qu'il ait pu faire pour l'empê-« cher! » s'est-il écrié. « Il était assis à son bureau : « Citoyen Carnot, lui avons-nous dit, nous ve-« nons t'implorer pour trois femmes bien mal-« heureuses, les citoyennes Lévis, Vintimille et « Bérenger. Elles sont bien innocentes! — Il « n'y a point d'innocentes parmi les aristocrates! « nous a-t-il répondu brutalement, et elles sont « femmes d'émigrés! — J'ai insisté : Elles sont « si jeunes! vingt-quatre et vingt-cinq ans! « ai-je dit; et d'ailleurs, la citoyenne Lévis est « veuve, et les deux autres ont divorcé. Citoyen, « tu te souviens, sans doute, de les avoir vues « à Arras? — Ah oui! a-t-il répliqué avec amer-« tume, à Arras! » — Puis, l'entendant murmu-« rer entre ses dents : « Arras! oui! ce salon! « elles étaient bien fières alors! « J'ai repris : « mon Dieu non, jamais! Tu te seras mépris! « Elles n'avaient que quinze à seize ans, et leur

« mère était bien timide et un peu sourde. »
« Mais il avait pris un air distrait et ennuyé.
« Puis, avec un ton de dédain le plus repous-
« sant, il a dit : « Laissez-moi! Je ne puis rien
« pour elles! » Sur quoi, fondant en larmes,
« nous nous sommes écriés : « Ah citoyen, n'au-
« ras-tu point pitié de cinq malheureux petits
« enfants qui seraient abandonnés, et qui péri-
« raient dans la misère? » Là-dessus, il a d'abord
« détourné la tête; il a souri dédaigneusement,
« haussant les épaules comme pour dire qu'il
« n'y aurait pas grand mal à cela! Et tout à
« coup, sans quitter sa plume, il s'est levé
« tout en colère, et avec une voix menaçante :
« Retirez-vous, citoyens! nous a-t-il crié, vous
« calomniez la République! Ces enfants ne pé-
« riront pas! Elle a des secours pour les indi-
« gents! » Indignés d'une aussi odieuse réponse,
« mais encore plus consternés d'avoir provo-
« qué son emportement, nous nous sommes
« agenouillés; nous l'avons supplié, nous avons
« baigné ses pieds de nos larmes; mais sa colère
« en a augmenté; il n'en est devenu que plus
« brutal. Alors, j'en conviens, perdant tout

« espoir et toute prudence, et nous relevant,
« nous l'avons accablé de malédictions, appe-
« lant la vengeance du Ciel sur sa tête; et il
« est d'abord resté muet et immobile. Mais
« bientôt, il nous a poussés rudement hors de
« sa chambre, dont il a fermé violemment la
« porte! »

« En achevant ce cruel récit, Maisons nous a pris les mains, et, d'une voix solennelle, avec un accent pénétré, que j'entends encore :
« Pauvres enfants! a-t-il ajouté, n'oubliez ja-
« mais qu'il existe un homme que, toute votre
« vie, vous devez maudire! Et soyez certains
« qu'un jour ou l'autre, ici ou là-haut, le Ciel
« vous exaucera! »

« Nos sanglots lui répondirent. C'est avec la plus exacte fidélité que je vous répète ces paroles, dont chaque mot retentit encore au fond de mon cœur!

« Voilà pourtant cet homme si pur selon l'Histoire; celui qui approuvait, qui signait les crimes les plus odieux de la Terreur, et qui, depuis, en a osé réclamer hautement la solidarité!

« Je ne sais si les remords de ce conventionnel ont conjuré l'imprécation de notre courageux instituteur; on pourrait le croire : sa conduite meilleure, sous le Directoire, semble le prouver; car ici, et quoiqu'il m'en coûte, je ne dois point le taire, je dois même dire que je tiens de plusieurs de mes parents, émigrés rentrés, qu'à cette époque du moins, plus humain, il favorisa leur fuite, lorsqu'après le 18 Fructidor recommença la Terreur, que le 18 Brumaire a terminée.

« Quant à nos pauvres mères..... » Mais ici la voix, mes enfants, manqua à la vôtre pour continuer. Après un silence douloureux que d'abord je respectai; « Eh bien! lui dis-je à demi-voix..... « Eh bien, reprit-elle avec effort..... nous étions restées bien malheureuses...! Une expression de désespoir, mêlée de terreur, était répandue sur le visage de tous ceux qui nous entouraient.... Julie, suffoquée par ses sanglots, était entrée chez nous une dernière lettre à la main, commençant ainsi : « *Nous sommes contentes! nous* « *sommes heureuses, nous mourons ensemble!* « *Mais nous pleurons nos pauvres enfants!* » les

larmes dont cette lettre était inondée, l'avaient achevée!...

« Les jours qui suivirent, la pauvre Julie, dans une consternation muette, ne nous habillait plus qu'en pleurant; elle nous forçait de manger; elle nous serrait contre son cœur quand elle nous voyait fondre en larmes, et quand, ne comprenant qu'à demi notre malheur, nous reprenions les jouets de notre enfance, elle nous les ôtait doucement! D'autres fois, pour nous consoler, elle nous disait que nos mères étaient au ciel! mais quand elle vit qu'alors je regardais sans cesse le ciel, elle s'effraya, elle m'arrachait à cette contemplation, craignant que ce ne fût un signe de mort, comme le lui disait l'autre bonne qui était superstitieuse.

« Ce n'était plus au Luxembourg, c'était dans les champs au delà de Chaillot qu'elles nous promenaient solitairement : elles redoutaient, elles évitaient toute rencontre; chaque passant, chaque regard jeté sur ces malheureux enfants de condamnés, restés à leur charge, les effrayait! Elles nous ramenaient alors, précipitamment, dans notre demeure.

« Il y avait, de chaque côté de la cheminée de l'une de nos chambres, une armoire remplie de vêtements de nos malheureuses mères. C'étaient des robes et des dentelles d'un grand prix, comme autrefois on en portait. Julie était convenue avec Galichet, qu'à mesure des nécessités on s'efforcerait de s'en défaire. Mais un soir, au retour de l'une de nos tristes promenades, nous retrouvâmes ces deux armoires saisies au nom du tribunal révolutionnaire, et leurs portes closes par de larges bandes rouges, cachetées aux armes de la République ! Notre asile avait été découvert par nos proscripteurs avides : ils venaient de s'emparer de notre dernière ressource !

« Le lendemain, deux commissaires, coiffés de bonnets rouges et armés de sabres et de pistolets, revinrent envahir notre retraite, inventorier les dépouilles de leurs victimes, et déclarer qu'ils s'en emparaient au nom de la loi qui les confisquait. Vainement on leur montra notre détresse, ils répondirent brutalement : « Que « c'était le bien de la nation ; que, désormais, tout « cela appartenait à la République ! »

« Pendant qu'ils déployaient ces robes garnies

de dentelles, ces pelisses d'hermines, ces linons brodés de soie, Julie, les yeux pleins de larmes à l'aspect de ces vêtements respectés jusqu'à ce jour, les joues pourpres d'indignation en les voyant souillés par les dégoûtantes mains de ces sales *sans-culottes,* avait peine à se contenir. Nos serviteurs, terrifiés, se taisaient, et nous, groupés dans un coin de cette chambre, soit étonnement ou curiosité, nous regardions avidement toutes ces parures. Je me souviens qu'en ce moment, et pour mieux voir, je m'étais assise sur les genoux de la bonne des Bérenger, et que celle-ci, dans l'espoir de sauver une pièce de Malines d'un grand prix dont ces commissaires s'emparaient, se hasarda, quoique la plus timide, jusqu'à leur dire en me montrant, et de sa voix la plus câline : « La petite voudrait bien avoir ce brin de dentelle « pour sa poupée ! » A quoi, sans répondre, ils se contentèrent de hausser les épaules d'un air méprisant. Quant à moi, je ne puis vous dire alors ce qui m'inspira ; je n'en sais rien ; j'étais très-enfant, j'avais même, le plus souvent, toute l'insouciance de mon âge ; mais le fait est que, m'élançant des genoux de cette femme, sans

comprendre sa bonne intention, j'allai droit au triste inventaire qu'achevaient ces misérables, et, saisissant un chiffon de crêpe noir qui se trouvait là, je leur dis en les regardant en face : « Vous nous laisserez bien au moins cela pour « porter le deuil de nos pauvres mères? » Après quoi, je retournai gravement me placer non plus sur les genoux de la bonne, mais sur une chaise haute, les deux pieds cramponnés sur ses barreaux, la tête élevée, et ma capture bien serrée entre mes mains!

« Depuis, combien de fois Julie m'a rappelé ce mouvement dont j'avais eu si soudainement le bon instinct; l'air à la fois interdit, et irrité de ces commissaires; puis, lorsqu'ils murmurèrent : « Voyez ces aristocrates! comme cela est « fier dès le berceau! » l'effroi avec lequel, joignant les mains, elle les avait suppliés « de par- « donner à cette pauvre petite, qui ne savait ce « qu'elle disait; » et enfin son empressement à m'emporter hors de la chambre, en me disant à voix basse : « Malheureuse enfant! tu « veux donc nous faire couper à tous la tête, « comme ils l'ont fait à ta pauvre mère! »

« Depuis ce jour-là surtout, une terreur continuelle, que Julie s'efforçait de surmonter, glaça, changea les habitudes de nos pauvres serviteurs. On nous défendit la moindre parole hors de notre intérieur; chez nous-même, plus d'épanchements, plus de ces petits noms d'amitié qu'on jugea trop aristocratiques; on nous força d'appeler nos bonnes, *citoyennes!* on n'osa plus nous laisser nos belles et soyeuses chevelures; on changea jusqu'à la forme de nos vêtements, qui nous aurait dénoncées.

« Jusque-là, avant notre malheur, par de longues lettres échappées de la prison, nos pauvres mères avaient dirigé et soutenu tous les soins qu'on nous donnait: ces soins, des frayeurs perpétuelles les interrompirent. Ce qui accrut l'épouvante et assombrit surtout notre fidèle serviteur, ce fut le supplice de l'un des plus anciens et des meilleurs domestiques de notre grand-mère. Les nôtres apprirent que condamné et traîné à l'échafaud, il s'était écrié : « Qu'on « trompait le peuple! que lui n'était qu'un pau- « vre domestique, vivant de ses bras! qu'on ne « l'égorgeait que parce qu'il avait été toujours

« honnête! » Et le peuple s'était ému : on s'était jeté sur les chevaux, dont la marche, pendant quelques instants, avait même été interrompue!

« Une autre anxiété, celle que donne l'approche de la misère, achevait de décourager ceux qui nous entouraient. Le soir venu, quand ils nous croyaient endormis, nous les entrevoyions comptant et recomptant le peu de ressources qui leur restait. Ils se demandaient ce qu'ils feraient de nous lorsque, dans quelques jours, le dernier de ces assignats serait dépensé : auquel de nos parents nous confieraient-ils? Et comme alors ils en recherchaient les noms, je les entendais, à chacun d'eux, se répondre ces affreux mots : « Émigrés! incarcérés! guillotinés! » puis ils ajoutaient : « Pauvres orphelins! Encore s'ils avaient l'âge d'apprendre un métier! »

« Dans cette détresse, un jour vint où Maisons accourut leur apprendre que la menace du citoyen Carnot allait se réaliser : qu'on allait arracher les enfants des condamnés aux protecteurs qui leur restaient, pour les élever dans des écoles révolutionnaires. Quelle que fût leur douleur, cette nouvelle fut pour eux un soulagement. En

effet, d'abord notre cousin Bérenger fut appelé et même inscrit dans l'une de ces écoles. Mais à son retour, jugez de notre désespoir, de celui de Julie surtout, lorsque nous sûmes que le projet de ces monstres était non-seulement de nous y faire élever républicainement, mais d'y changer nos noms! d'y substituer des noms les plus vulgaires, prétendus patriotiques, tels que ceux de fruits, de plantes potagères, ou de mois du calendrier nouveau; et cela, afin de nous confondre, de nous perdre dans la foule des enfants du peuple comme des *enfants trouvés*, de nous faire oublier nos familles, et d'avilir, de détruire à jamais jusqu'au souvenir d'une race détestée!

« Telle fut la dernière proscription qui nous menaça, et qu'enfin la trop tardive journée du 9 thermidor empêcha de s'accomplir!

« Ce fut, je m'en souviendrai toujours, moi qui la première, dans notre pauvre ménage, m'aperçus de cette bienheureuse révolution. Je jouais à notre fenêtre toute grande ouverte; joyeuse, en ce moment au milieu de tant de maux, comme l'inconséquente et imprévoyante enfance; je riais aux éclats en voyant fuir dans les airs,

avec un long fil, un hanneton que notre cousin Bérenger m'avait apporté, quand tout à coup j'aperçois, à la barrière des Champs-Élysées, un combat et des coups de feu. Je jette un cri! On me rappelle, on m'enferme brusquement; et, l'effroi redoublant autour de nous, nous passons tout le reste de cette journée dans l'anxiété la plus vive et la plus pénible. Mais le lendemain, quand on apprit la défaite, la chute de Robespierre, son supplice, celui de l'odieuse Commune et de l'infernal tribunal révolutionnaire, quels transports! quelles exclamations de joie! Comme toutes nos voisines et les passants s'embrassaient, se prenaient, se serraient les mains, en levant les yeux au ciel!

« Depuis bien des jours, ces bonnes voisines, quand elles nous rencontraient sur le palier, s'étaient maintes fois apitoyées sur les *pauvres orphelines*, n'osant toutefois s'exprimer que par de tristes regards furtifs et par quelques embrassements. Il est vrai, trop vrai, que le plus souvent ces rencontres avaient eu lieu lorsque, s'acheminant vers la place des supplices, elles allaient se donner ces affreux spectacles. Était-

ce besoin d'émotions? Mais non, c'était peur plutôt, et pour ne pas paraître les désapprouver. Mais, le jour de la délivrance enfin venu, que d'imprécations! que de félicitations! et quelle explosion de cris, de larmes et d'attendrissements!

« Pourtant nous souffrîmes longtemps encore, manquant de tout. Mais enfin les prisons peu à peu se dégorgèrent. Ce fut d'abord madame du Muy, notre tante, qui nous recueillit des mains de nos bons serviteurs; puis notre autre tante mad^e^ la P^esse^ de Berg.

« Qu'importe le reste? Que vous dirai-je? Dès lors une autre vie commença pour nous, celles d'orphelines, tantôt trop négligées, tantôt trop soumises aux duretés paradoxales du système d'éducation du jour, celui de Rousseau. Il y eut un moment où nous devînmes de riches héritières, puis un autre où nous retombâmes, je ne sais comment, dans l'état de fortune le plus médiocre. Ainsi s'était passée notre malheureuse enfance; ainsi s'acheva notre adolescence. Nous revîmes enfin notre père; d'autres événements, que vous connaissez, survinrent;

j'échappai aux uns, je fus favorisée par les autres, et puis, me voilà! »

Tel fut le récit de votre mère. J'en ai religieusement conservé jusqu'aux moindres expressions. Mais quel écrit pourrait jamais reproduire ces mélancoliques accents d'une voix touchante, épanchant tant de douloureux souvenirs? Mes enfants, c'est à votre cœur seul de vous les redire; lui seul, quand vous lirez ce récit, pourra lui rendre l'indéfinissable et triste charme qui lui manque!

A MES ENFANTS.

Si l'on remarque par hasard, que, dès son enfance, votre père fut abandonné de tous ses maîtres, proscrit, ruiné complétement, et qu'on vous demande comment il s'est fait qu'on l'a vu, depuis, général de division, membre de l'Aca-

démie française, Pair de France, et vous laissant un gros héritage, répondez : Que vraisemblablement c'est parce que, en guerre, il a eu pour chef Napoléon ; pour guides en littérature, La Harpe et surtout Tacite ; pour amis intimes en politique, Périer et Guizot ; en économie politique et industrielle, l'intègre, l'habile Bartholony ; car c'est par les guides et les amis qu'ils se sont choisis qu'on peut le mieux s'expliquer le sort et juger la vie des hommes.

Quelques mots sur ces trois amis ne seront pas ici hors de propos.

Ce que Périer détestait le plus, c'était cette popularité qu'on acquiert aux dépens du peuple, quand, pour régner en son nom, on lui persuade qu'il doit être souverain ; sachant bien qu'il ne peut l'être, et que sa pire condition est celle où lui-même se gouverne ; ce que les peuples sentent si bien, que leur premier cri, dès qu'on les a faits maîtres de tout, c'est de demander un maître, et dans ce maître, la force qu'ils admirent d'abord et à tout hasard, tant ils ont besoin d'être gouvernés !

Cette force, mais celle que donne la supériorité d'une grande âme, d'un esprit juste et ferme, d'un caractère franc, fier, et généreux quoique irascible, Périer la possédait. Il avait même, ce qui est rare, dans sa haute stature et son noble et mâle visage, l'imposant extérieur que l'imagination aime à prêter à ces grandes qualités; et, ce qui est plus rare encore, c'est que l'autorité que lui donnaient tant d'avantages ne lui inspirait d'autre ambition que celle de les dévouer à son pays, à la liberté et à l'égalité, c'est-à-dire à la légalité.

L'histoire dira que, dans le péril, tous nos regards se sont élevés vers lui; que sa main puissante, saisissant la France qui s'écroulait dans l'abîme démagogique, l'en a arrachée en quatorze mois de ministère, et que, la retournant tout entière dans la voie de l'ordre et de l'honneur, il l'y a entraînée d'un si vigoureux élan que, après lui et pendant seize ans encore, elle s'y est soutenue et conservée!

Quant à M. Guizot, qui le seconda si vaillamment, et lui succéda dans ce noble et grand effort, que pourrais-je en dire que n'aient déjà dit et la voix publique et ses œuvres historiques si justement célèbres, l'admirable éloquence de ses discours, ses Mémoires d'une sincérité si rare, et son dernier chef-d'œuvre sur la Société Chrétienne? C'est dans ses jugements sur les choses, les hommes et lui-même, que se montrent l'élévation morale, la lumineuse profondeur de ce pur et puissant esprit, la candeur sereine d'une âme forte et supérieure, planant rétrospectivement au-dessus des erreurs et des passions de ses rivaux, comme des siennes propres, avec l'équitable, la calme impartialité et toute l'autorité de l'histoire!

Enfin, pour mon troisième ami, François Bartholony, son origine et ses premiers pas ne vous étant pas connus, il faut vous les dire :

Dans le seizième siècle, quand aux dissensions politiques des Républiques Italiennes des

querelles religieuses s'ajoutèrent, plusieurs familles distinguées de Florence, devenues protestantes, telles que les Sismondi, les Diodati, les Turrini, et les Bartholony, en furent exilées. Elles se réfugièrent à Genève où, vers 1800, les descendants de l'une d'elles, ceux des Bartholony, avaient successivement épuisé toutes leurs ressources. Toutefois une forte empreinte de leur ancienne origine leur était restée : ils avaient transmis à leurs derniers héritiers leurs vertus républicaines, un tendre et respectueux attachement à la famille, une noble fierté dans l'infortune, et, avec le courage laborieux dans le malheur, le génie commercial, industriel et financier de leurs deux patries, celles des Necker et des Médicis.

Cet héritage, François Bartholony l'avait apporté à Paris sous la Restauration, où bientôt, malgré son jeune âge et son modeste emploi dans une maison de banque, son génie s'étant fait jour, il était devenu l'associé de cette maison, et l'avait élevée jusqu'au faîte de la fortune.

La part de Bartholony dans cette fortune avait été considérable. Libre dès lors de suivre

ses généreux instincts, l'intérêt privé s'ennoblit et s'agrandit en lui, en se rattachant à l'intérêt public, dont il tint à honneur de ne point le séparer.

L'esprit d'association en France, entre citoyens et avec l'État, commençait alors, mais avec une timidité désespérante. L'un des premiers à en apercevoir la toute-puissance, il s'en saisit; et sans relâche, par ses conseils, ses écrits et son exemple, il en hâta les heureux développements, montrant le but et les moyens de l'atteindre.

Il s'agissait principalement, après la création des canaux, où il prit une grande part, de celle des chemins de fer. Elle languissait, on hésitait, quand sa haute intelligence industrielle et financière, démêlant avec une rare sagacité, entre les capitalistes d'un côté et l'État de l'autre, la juste part de chacun dans cette double association, la signala.

Sa lutte fut longue, mais enfin victorieuse. Trois des heureux résultats qu'il en obtint suffiront ici pour en faire juger toute l'importance. Ce furent : le service des intérêts

pendant les travaux; une garantie d'intérêts pour les compagnies; et l'adoption du système des grands réseaux, si favorable à la fois à la puissance de l'esprit d'association, à sa direction éclairée, et à l'action du Gouvernement dans le but d'un équitable accord entre les intérêts privés et l'intérêt public.

Mais c'est surtout cette pensée si féconde d'une garantie, par le Trésor, d'un minimum d'intérêt, qui fut pour tous, et pour l'État plus encore, un bienfait immense; et cela non-seulement parce qu'à l'apport matériel trop onéreux du Gouvernement, elle substitua son apport moral presque gratuit, mais encore parce qu'elle lui donna le droit de limiter la durée des concessions; d'où il résulte, comme l'a démontré ce génie patriote et calculateur, que, par le retour à l'État de ces grandes voies nationales, l'intérêt annuel de la dette publique se trouvera, à un jour donné, largement compensé par un revenu devenu public aussi, et qui dépassera l'énormité actuelle de cette dette!

Les preuves existent de ces grands services rendus par François Bartholony; comme aussi

de la juste part qui lui revient dans l'à-propos d'un appel au pays entier, quand il fallut solder la gloire guerrière si chèrement acquise à Sébastopol, et que ce fut lui qui inspira cet appel, s'offrant en tête de la souscription universelle qu'il conseilla, en prédisant, comme il est arrivé, qu'elle dépasserait de plusieurs milliards celui qu'on demanderait ainsi à toute la France.

Ajouterai-je que, dans les quarante et quelques années de mon intimité avec ces deux derniers amis, MM. Guizot et Bartholony, j'ai souvent observé, malgré leurs carrières et leurs genres d'esprit si différents, de très-remarquables ressemblances? En effet, chez tous les deux également, toutes les vertus de la famille; une même loyauté naïve dans leurs sentiments, leurs opinions, et leur noble ambition de contribuer au bien public; enfin un même optimisme, parfois trop confiant dans les hommes et les événements, et cela par une même bonté de cœur, une même fermeté de convictions et un même courage de caractère.

Tels, mes enfants, ont été mes guides, mon chef et mes trois amis dans les carrières, litté-

raire, guerrière, politique et financière, que j'ai parcourues. Je m'en honore et ne m'en fais point un mérite, ayant dû ces choix bien moins à ma perspicacité qu'aux circonstances. Mais, maintenant que je touche à la fin de toutes choses, pensez-vous que je pourrais mieux choisir s'il se pouvait que j'eusse à recommencer?

POÉSIES.

AVANT-PROPOS

C'est une observation peut-être bonne à consigner, qu'après nos deux grands siècles littéraires, s'il y en a deux, et comme à Rome après le siècle d'Auguste, le commencement de la décadence des Lettres Françaises a été marqué par une manie de versifier presque générale ! Cette mode, quant aux chansons et romances, s'est développée dans les dernières années du dix-huitième siècle avec une promptitude, une abondance, et même un degré de perfection dont je suis étonné encore.

Vers la fin de la monarchie ancienne, le nombre des auteurs remarquables de ces poésies légères était encore assez restreint pour que, dans la société d'élite d'alors, quelques vers ingénieux et bien tournés y pussent suffire à commencer une renommée. Ce fut depuis 1789, après la Terreur et la chute de la société aristocratique, que cette autre aristocratie littéraire disparut

aussi dans la soudaine irruption d'une foule de chansonniers pleins de verve et de talent. Dès lors, au milieu de ce peuple d'auteurs si spirituels, toute distinction fut de plus en plus difficile à obtenir, tant ce talent devint commun. On eût dit d'un secret trouvé et divulgué, ou d'une invention brevetée arrivée à terme et tombée dans le domaine public!

Serait-ce là encore l'un des petits effets de notre grande révolution démocratique? De même que l'abolition des Jurandes et Corps de métiers a produit cette multitude de boutiquiers qui s'entre-détruisent, l'émancipation des esprits n'a-t-elle pas enfanté cette autre foule d'auteurs de tout genre qui épuisent l'art, et rendent désormais presque impossible toute renommée à part et durable?

C'est ainsi que dès lors en France, tous voulant et osant prétendre à tout, toutes les carrières se sont trouvées bientôt encombrées, et tous les chemins battus et rebattus par une concurrence sans mesure qui blase sur tout! Et cela, remarquez-le bien, non-seulement en littérature légère et dans le journalisme, mais partout ail-

leurs, à la tribune, et jusque dans la carrière des armes elle-même! Car n'est-il pas vrai que, par l'effet d'une ardeur de plus en plus généralisée et surexcitée, les héros, pendant l'Empire, faisaient foule, comme depuis cet Empire ont surabondé les orateurs, les journalistes, les historiens et tant d'autres gens de lettres?

Or, pour parler seulement de ces derniers, que, dans le conflit de nos passions démuselées, qu'au milieu de toutes les licences de la Presse, l'avidité d'émotions d'un public beaucoup plus nombreux, conséquemment moins bien choisi et partant de moins en moins difficile, ait fait naître une multitude d'auteurs trop faciles, sans respect pour eux-mêmes, pour l'art et pour leurs lecteurs, cela se conçoit : il y eut là surtout, et réciproquement, de ces auteurs au public et du public à ces auteurs, action et réaction. Pouvait-il exister une élite d'auteurs où il n'y avait plus un public d'élite? Mais dans cette précipitation de produire, ou inconsidérée ou famélique, dans cet abus de tout, qui pervertit l'art et en fait un métier, que d'esprit prodigué! que de suicides de rares talents! que de verve admirable

égarée, évaporée, et jetée aux quatre vents! Sans compter tant d'œuvres dignes d'avenir, inaperçues, ou noyées dans ce débordement d'innombrables productions!

Ah! lorsqu'enfin pour elles le temps de l'impérissable justice arrivera, quand viendra le jour du jugement dernier de notre siècle littéraire, au milieu de cet océan de vers et de prose, comment, ô postérité! pourras-tu choisir? Mais de cette multitude d'auteurs, plus ou moins dignes de leur courte vogue, combien peu auront surnagé!

Maintenant, et malgré ce préambule assez décourageant, rappellerai-je que, dans mon adolescence, je n'avais pas échappé, plus que tant d'autres, à ce penchant de versifier devenu presque universel; qu'une bluette en vaudeville, mon premier essai, avait réussi sur le théâtre de ce nom; et que j'avais été admis dans une société littéraire alors fort connue sous la dénomination de *Dîners du Vaudeville*? Ajouterai-je que, devenu militaire, je continuai à écrire, à correspondre et même à parler en vers par délassement et, selon le conseil de Franklin, pour

me rompre, quand il me faudrait devenir prosateur, aux difficultés d'une concision à la fois claire et harmonieuse? Ce fut là peut-être, avec quelques succès éphémères de société, tout le fruit que j'en retirai. Aussi, de ces délassements imprimés ou non, je ne retrouve que peu de souvenirs à conserver; et Dieu veuille que l'indulgence trop paternelle que l'on a surtout pour ces sortes de productions ne m'ait pas aveuglé sur leur mérite!

Je commence ce recueil par quelques couplets déjà imprimés et une comédie en vers et en prose que mon engagement en 1799, dans les hussards volontaires du Premier Consul, m'empêcha de présenter au théâtre *du Vaudeville*.

POÉSIES LÉGÈRES.

Les premières pièces de vers qui suivent sont tirés d'un recueil publié, sous le Directoire et au commencement du Consulat, avec le titre de *Dîners du Vaudeville*. Chaque mois, la société des auteurs de ce théâtre se réunissait chez un restaurateur. A la fin du dîner on tirait au sort, dans un chapeau, les sujets de chansons, écrits, que chacun y avait jetés. Le mois suivant, les chansons faites sur ces sujets étaient chantées pendant le repas, puis imprimées dans un livret, dont la vente défrayait les convives du dîner qui les avait réunis.

CHANSON D'ADMISSION.

A MM. LES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ DES *DINERS DU VAUDEVILLE*.

Air :

Votre crayon était guidé
Par *Collé*, *Bernis*, *La Fontaine*,

Par *Ninon*, *Favart* et *Vadé*
Quand vous les avez peints sans peine ;
Et si vous n'aviez à leurs traits
Joint l'éloge de leurs poëmes,
Chacun, en voyant leurs portraits,
Croirait qu'ils se sont peints eux-mêmes!

Pour vous imiter, si je puis,
Et faire aussi mes chansonnettes,
Avec vous, indulgents amis,
Je contracterai quelques dettes :
Car pour ma lyre, s'il vous plaît
Je prendrai votre *Serinette* (1),
Et pour bien peindre chaque objet
J'emprunterai votre *Lorgnette*.

Je prendrai, *Petit à Petit*,
Les grâces de votre *Coquette ;*
Le mordant et joyeux esprit
Du *Curé* que Meudon regrette;
Et ce *Je ne sais quoi* qui plaît,
Votre *Plume* si nuancée,
De votre *Miroir* le reflet,
La fraîcheur de votre *Pensée !*

(1) Ce mot et les suivants en lettres italiques indiquent des sujets de chansons déjà traités par les auteurs qui composaient alors la société des *Dîners du Vaudeville*.

Ma chanson pourra réussir :
Les *Ombres* la rendront asillante;
L'*Amour*, le *Temps*, vont l'embellir;
L'*Épingle* la rendra piquante.
Mais, pourtant il faut m'arrêter,
Car on me dit, je crois l'entendre
Est-il honnête d'emprunter
Ce qu'on ne pourra jamais rendre?

Air :

Mais, puis-je sans votre assistance,
Chanter à ce joyeux banquet?
Si je prends la reconnaissance,
Vous m'aurez donné mon sujet.
A la peindre si je m'arrête,
Sur elle pour avoir tout dit,
Mon cœur aurait, pour interprète,
Encor besoin de votre esprit!

LES SENTIERS BATTUS.

Air : *Quand l'Amour naquit à Cythère.*

Sortant du chemin de l'enfance,
Mille sentiers frappent mes yeux;
Je m'arrête, le Temps avance,
Me pressant de choisir l'un d'eux :
« Pour te distinguer et pour plaire,
« Prends, me dit-il, le moins connu;
« Crois-moi, le pied ne marque guère
« Dans un sentier déjà battu!

« Celui que trace la Prudence
« Par tes yeux ne peut être vu;
« Cherche celui de l'Innocence,
« Depuis longtemps il est perdu;
« Pour l'Amour, j'en donne la preuve
« A bien plus d'un nouveau venu,
« Souvent sa route, qu'on croit neuve,
« Est un sentier déjà battu!

« Vois-tu celui de la Constance?
« C'est un chemin presqu'inconnu;
« Celui du Plaisir semble immense :
« Dans l'instant il est parcouru.

« Le choix encore t'embarrasse :
« Prends le sentier de la Vertu;
« Crains surtout d'en perdre la trace,
« Car ce sentier n'est pas battu! »

L'INDULGENCE.

Air : *Mon père était pot.*

C'est l'objet dont on a besoin
Que l'on vante sans cesse :
Le poëte chante de loin
La Gloire, la Richesse;
J'entends les Français
Vanter tous la Paix,
Les Vertus, la Constance;
Moi de même, ici,
Par besoin aussi,
Je chante l'Indulgence!

Son meilleur éloge, je crois,
Serait de vous la peindre;
Mais sur son portrait, quelquefois,
Se tromper est à craindre;

Car ne voit-on pas
La faiblesse, hélas!
En prendre l'apparence,
Et l'aveuglement
Se donner souvent
Le nom de l'Indulgence?

La cherchant au spectacle un soir,
J'entre; et, fendant la presse,
Dans un homme je crois la voir,
Lui seul louait la pièce...
Ce bon spectateur
En était l'auteur!
Trompé par l'apparence,
J'admirais, morbleu!
L'amour-propre au lieu
De l'aimable Indulgence!

La jeunesse lui doit, dit-on,
Plus d'une jouissance;
Les amis, leur douce union;
Et l'amour, la constance.
Mais la vanité
Bientôt a gâté
Son heureuse influence,
Quand on croit surtout

Que l'on se doit tout,
Et rien à l'Indulgence!

Doux sentiment, rayon divin,
Présent de la nature,
Sur le tableau du genre humain
Répands ta clarté pure!
Tu sais l'éclairer,
Tu sais nous montrer,
Près de ses couleurs sombres,
Ses côtés riants
Et ses points brillants,
En glissant sur les ombres!

Je voudrais la voir dans les yeux
Des lecteurs et des belles;
Je la cherche dans l'homme heureux,
Chez les amants fidèles;
Inutile soin!
Sans chercher si loin,
J'ai trouvé son modèle :
Elle est dans ces lieux,
Car elle est chez ceux
Qui n'ont pas besoin d'Elle!

LA LAMPE.

D'une inquiète et jalouse lumière
Je ne viens pas troubler votre réduit,
Ni mettre au jour vos actions de nuit;
Astre nouveau, je brille pour vous plaire!

Je sais unir ma clarté vive et pure
A la lueur du flambeau de l'amour;
Si la beauté s'effraye d'un tel jour,
Discret témoin, ma gaze la rassure.

Mais si pourtant la pudeur, trop rebelle,
Sur ma clarté n'entendait pas raison,
Vous me mettrez d'abord mon capuchon
Avant d'ôter celui de votre belle!

LE DÉPIT AMOUREUX.

Air : *J'ai vu Lise hier au soir.*

« Va, le plus Diable des Dieux
« De toute la Fable!

« Va, coureur sans feu ni lieux,
« Que le Ciel t'accable!....
Ainsi Lychas, l'autre jour,
Ne sais pour quel mauvais tour,
Maugréant contre l'Amour,
Le donnait au Diable!

J'en conviens, dis-je à Lychas,
Le tour est pendable!
Mais, comme tout mauvais cas,
Le cas est niable.
Si ton courroux se conçoit,
A l'Amour il ne se doit;
Je vais te mettre le doigt
Sur le vrai coupable :

C'est le Dieu que là haut suit
Plus d'un satellite;
Il eut tort, comme il le fit,
D'aimer Amphytrite :
Ah! quoi qu'en dise le cœur,
Séduit-on sa belle-sœur?
Vénus fut de cette erreur
La cruelle suite!

Si d'une eau plus douce enfin

La nymphe badine,
Dans ce monde avec Jupin,
Eut produit Cyprine!
Mais voir naître tant d'appas
De l'onde salée, hélas!
Comment ne se plaindre pas
De cette origine?

Vois-tu! quand Vénus sortit
De l'onde maudite,
Malgré tout le soin qu'en prit
Sa nombreuse suite,
Dans un pli de sa beauté,
Un grain de sel est resté!....
C'est de ton chagrin, l'abbé,
La cause inédite!

UNE COQUETTERIE DU SIÈCLE DERNIER (1).

LA CORRESPONDANCE.

Lui à Elle.

Du camp de ***.

Air : *de Joconde.*

Par monts, par vaux et par chemin,
Quand un héros voyage
Il n'a pas toujours sous la main
Ce qu'exige l'usage;
Puis, ce billet si bien conçu
Qui devait le confondre,
Ne l'ayant pas encor reçu,
Il n'y pouvait répondre!

(1) La correspondance suivante avec madame *** a été trouvée dans les papiers de l'auteur. En lui donnant ce titre, et la divisant en quatre parties, sous des noms divers, on a cru devoir la placer ici comme un souvenir, assez piquant, à conserver des mœurs aimables d'autrefois.

Mais il peut vous répondre enfin :
Qu'il a l'âme constante,
Et le cœur toujours sur la main....
Quand il vous la présente;
Qu'il se sent même, et cette fois
Comment ne pas l'admettre?
De l'esprit jusqu'au bout des doigts....
Quand il tient votre lettre!

Elle à Lui.

Ainsi, du héros voyageur
Vous prenez la défense!
Eh bien! je serai sans rigueur
Pour un si long silence;
J'aurai même quelque pitié
Pour un peu d'inconstance,
Car on pardonne en amitié
Tout, hors l'indifférence!

Mais, lorsque par monts et par vaux
Vous suivez le génie
D'un Hercule aux mille travaux,
Si loin de votre mie.

Que voulez-vous, de vos exploits,
  Qu'en son âme elle pense?
Est-ce pour elle que cent fois
  Vous brisez votre lance?

Vous souvient-il qu'aux temps jadis,
  Pleins d'une noble flamme,
Vos ancêtres, les Amadis,
  Ne servaient que leur dame?
Que d'elle seule, lance au poing,
  Ils proclamaient l'empire?....
Il est vrai qu'ils n'écrivaient point,
  Ne sachant pas écrire!

Vous, qu'enflamme un autre désir,
  Votre héros en tête,
Chaque an, d'un trône à conquérir
  Il vous remet en quête;
Mais de sa gloire trop épris,
  Tout vainqueurs que vous êtes,
Vous revenez les plus conquis
  De toutes ses conquêtes!

Lui à Elle.

Pourquoi, Lise, aux Preux de nos temps
Ces reproches sévères?
Ils ne sont pas si différents
De ce qu'étaient leurs pères :
Seraient-ils, comme leur héros,
Tant épris de conquêtes,
Si leur gloire était sans échos
Dans Paris où vous êtes?

Non, non! le seul tort de ces Preux
Et du Chef qu'ont les nôtres,
C'est de se croire trop chez eux
Quand ils sont chez les autres;
Mais tout Preux est partout ainsi :
Qu'il combatte ou qu'il aime,
Plus il est maître chez autrui,
Moins il l'est de lui-même!

Mais enfin de ces torts guerriers
Va cesser le scandale :
Le retour sonne, en nos foyers
Vous serez sans rivale;

Vos myrtes seront nos lauriers ;
Et, d'une ardeur égale,
Nous n'aurons plus, tous à vos pieds,
Que vous pour Générale!

RETOUR ET GALANTERIE.

Lui à Elle.

Air :

Lise, voilà ces conquérants
Au centre de votre puissance;
Vous êtes au cœur de la France
Et dans ceux de ses habitants;
Nous sommes tous votre conquête,
Et nul ne devra s'étonner
Que nous mettions à notre tête
Celle qui nous la fait tourner!

LA ROSE.

Air :

De sa vive et tendre couleur
Flore embellirait sa couronne;
Vous me demandiez une fleur?
C'est un portrait que je vous donne!

Elle a votre touchant attrait,
Votre grâce toujours nouvelle;
Et vous seule, de ce portrait
Ignorez encor le modèle!

A nos yeux, de votre candeur
Elle offre une image fidèle;
Elle imite votre fraîcheur
Et vous êtes plus rose qu'elle!

Lui à Elle.

Air :

Sous tant d'atours vous allez disparaître;
Je sais qu'amour a besoin d'un bandeau,
Qu'il faut une ombre au plus joli tableau;
Mais j'ai failli ne pas vous reconnaître!

Lorsque l'on est tout ce que chacun aime,
A des atours que peut-on emprunter?
A vos attraits croyez-vous ajouter?
Voulez-vous plaire encor plus que vous-même?

N'êtes-vous pas ce qu'on voudrait paraître?
Se pare-t-on quand on embellit tout?
Heureux modèle et d'esprit et de goût,
Ah! soyez vous : que pouvez-vous mieux être?

LA LUTTE.

Lui à Elle.

Air :

Lise, cent fois, est tour à tour
  Ou sensible ou légère;
Cent fois elle échappe, en un jour,
  A l'espoir de lui plaire!
Elle provoque un tendre aveu
  Pour s'y montrer rebelle;
L'Amour, qui pour nous est un Dieu,
  N'est qu'un enfant pour elle!

Ah! Lise, se fait-on un jeu
  Du feu qu'Amour allume?

Ne jouez pas avec ce feu :
Son atteinte consume!
Mais vous ignorez le tourment
Que sa flamme recèle.......
Le feu prend-il au diamant
D'où jaillit l'étincelle?

Elle à Lui.

Air :

C'est de mon cœur dire, avec art,
Qu'il est fait de roche,
Et que vous, moderne Bayard,
En craignez l'approche!
Votre ancêtre eût-il de ce cœur
Craint d'être si proche?
Le sien, de lui-même vainqueur,
Se montrait partout sans frayeur :
Comme lui, pour être *sans peur*
Soyez *sans reproche!*

Lui à Elle.

Air : *J'ai vu Lise hier au soir.*

Mais oui, j'en conviens, j'ai peur!
Avec l'air modeste,

Lise vous traverse un cœur.....
    Mais d'un pas si leste,
Sans s'arrêter un instant,
Sans s'y fixer un moment,
Sans regarder seulement
    Si l'amour y reste !

Au printemps l'azur des cieux
    Promet l'abondance;
Le même azur dans ses yeux
    Permet l'espérance.
Que leur regard est touchant!
Que leur regard est parlant !
Mais il en dit, trop souvent,
    Plus qu'elle n'en pense!

Lui à Elle.

Même air.

Hé quoi! pas même un refus!
    Pourquoi ce silence?
Entre nos cœurs n'est-il plus
    De correspondance?
Ce lien était si doux!
Le rompre, ah! c'est, près de vous,

Renouveler entre nous
Le mal de l'absence !

Air : *Vous m'ordonnez de la brûler.*

Eh bien oui, de votre pouvoir
Je subis la puissance !
Vous séduisez comme l'espoir
Dont votre cœur s'offense....
Pardonnez si j'ai résisté ;
Je me soumets, j'implore :
Mais rendez-moi ma liberté
S'il en est temps encore !

DÉNOUEMENT.

Lui à Elle.

Air : *de Joconde.*

Lise, quel chemin fait l'Amour
Sous vos lois qu'il redoute !
Hélas ! je crains qu'au premier jour
Vous le laissiez en route !
Sur vos pas il veut s'engager,
Sous vos lois il veut vivre ;

Mais votre char est si léger,
Qu'il ne peut plus le suivre!

Pourtant un Preux doit-il, ainsi,
Se montrer si timide?
Ah! plutôt, par un coup hardi
Que mon sort se décide!
Oui, risquons le tout pour le tout;
Plus de lâches épîtres!
Et, puisqu'elle me pousse à bout,
Osons casser les vitres!

Air :

M'aimes-tu?...... Ne m'aimez-vous pas?.....
Est-ce donc encore un mystère?
Dois-je vous fuir?.... Suivre tes pas?....
T'ai-je plu?.... N'aimez-vous qu'à plaire?....
En ton regard espère-t-on?
Votre voix sévère effarouche......
Que dois-je croire, ange ou démon,
De tes yeux, ou de votre bouche?

Elle à Lui.

Air : *Le cœur de ma Nanette.*

Vous me croyez volage,
Et vous plaignez toujours

Que mon cœur, en voyage,
Ne fait aucuns séjours?
Eh mais oui-da!
Je vais tâcher de vous expliquer ça :

Le feu qu'Amour allume,
Longtemps ne peut brûler :
Il dessèche, il consume,
Pour après s'envoler!
Eh mais oui-da!
Je me souviens qu'on m'a toujours dit ça!

L'apparence est trompeuse;
Et souvent du plaisir
L'amorce dangereuse
Nous cache un repentir.
Eh mais oui-da!
Je voudrais bien ne pas éprouver ça!

Vous cherchez l'espérance
Dans l'azur de mes yeux;
D'amitié, de constance,
C'est le présage heureux;
Eh mais oui-da!
Regardez-bien, vous n'y verrez que ça!

BOILEAU ET BOURSAULT,

COMÉDIE EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

BOILEAU.

BOURSAULT, receveur à Montluçon.

ROGER, jeune homme élevé par Boursault, et son secrétaire.

CÉCILE, jeune fille élevée aussi par Boursault, et lui servant de femme de charge.

MIGNOT, cuisinier de Boursault.

ROLLET, huissier à Montluçon.

ANTOINE, jardinier de Boileau, et qu'il a emmené avec lui à Bourbonne pour lui servir de domestique.

La scène est à Montluçon, dans la maison de Boursault; le théâtre représente une bibliothèque.

BOILEAU ET BOURSAULT.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROGER seul, lisant.

Que d'esprit! que d'âme dans ce morceau! Ah! je veux l'apprendre, m'en pénétrer! Mais quelle perfection désespérante! Qu'on est heureux d'avoir du génie! Du génie! Je ne m'en sens que près de Cécile..... Ah! comme tous les amoureux.

Air :

Quand tant de cœurs ont du génie,
Pourquoi, sans l'atteindre jamais,
Tant d'esprits usent-ils leur vie
A courir vainement après?

Le génie, ah! cela le prouve,
Écho d'un cœur dans tous les cœurs,
C'est dans le cœur seul qu'il se trouve,
N'allons point le chercher ailleurs!

(Il reprend sa lecture, puis jette le livre avec impatience.)

Jamais je n'en ferai autant!... Ce n'est qu'à Paris qu'on écrit ainsi! Il faudrait me rapprocher des grands maîtres..... Mais aller à Paris... avec qui?... avec quoi?... Comment y vivre?.. Et puis quitter Montluçon! M. Boursault! dont je suis le secrétaire, dont j'ai la confiance; et me séparer de Cécile! ma bonne Cécile!... Diable d'imagination! J'ai tout ce qu'il me faut pour être heureux ici; j'aime la personne chargée de la maison où nous avons été élevés ensemble, et il faut que je me tourmente encore!... Paris! Paris inspire-t-il plus que Montluçon? Je sais bien que ces comptes, que cette place de receveur des finances qu'occupe ici M. Boursault, que tout cela n'est guère poétique; mais pourquoi désespérer, ici plus qu'ailleurs, d'approcher un jour de l'auteur d'*Andromaque?* M. Boursault ne m'a-t-il pas dit que je promettais?

Air :

Aux Muses ne pourrait-on plaire
A Montluçon comme à Paris?
De monsieur Boursault l'œil sévère
A goûté mes premiers écrits.
Suis-je trop vain, quand j'imagine
Que mes vers un jour... Eh qui sait?...
On a dit aussi de Racine :
« C'est un jeune homme qui promet! »

(Après avoir repris et quitté son livre.)

Décidément, c'est inimitable! Pas un vers qui ne puisse être le sujet d'un tableau, qui ne soit un tableau lui-même! Et moi, malheureux! je m'échauffe, je m'enflamme, je me consume à ce foyer de tous les feux du génie, sans pouvoir faire jaillir de mon esprit la moindre étincelle! Ah! c'est que l'admiration n'est point l'inspiration; c'est qu'on n'est point artiste pour être amateur; c'est qu'il ne suffit pas, pour créer de pareils vers, d'en savoir apprécier tout le mérite!

SCÈNE II.

ROGER, CÉCILE, entrant sans être aperçue.

CÉCILE.

Ils ont du moins celui de vous faire oublier Cécile, si l'on peut appeler cela un mérite.

ROGER.

Cécile! tu viens toujours me surprendre.

CÉCILE.

Si tu pensais toujours à moi, je ne te surprendrais jamais.

ROGER.

Ah! par exemple, voilà bien le reproche le plus injuste....

CÉCILE.

Je te trouve toujours un livre à la main, et je parie que je ne te donne jamais la moindre distraction!

ROGER.

Que veux-tu? la lecture me met hors de moi; c'est une passion.

Air :

Ah! si l'objet de ton amour
D'un laurier peut un jour se ceindre!

A l'Hélicon si quelque jour
Apollon me permet d'atteindre!

CÉCILE.

C'est donc bien beau cet Hélicon?

ROGER.

C'est le but où tend mon courage!

CÉCILE.

Est-ce bien loin de Montluçon?
Ah! je veux être du voyage.

ROGER.

(Même air.)

Non, l'on n'y va jamais à deux.

CÉCILE.

Comment! pas même avec sa femme!

ROGER.

C'est un voyage sérieux :
Vous m'en distrairiez trop, Madame!
D'Apollon le double sommet
N'est point le seul; et je me doute
Qu'un autre existe, dont l'attrait
Pourrait bien m'égarer en route!

CÉCILE.

Air :

Fi! monsieur.

(Elle veut sortir.)

ROGER, *la retenant.*

Pardonne, Cécile!

CÉCILE.

Le bon goût! le charmant propos!
Que l'étude vous est utile!
Le bel effet de vos travaux!
Si de vos auteurs, qu'on encense,
Ces jolis compliments sont pris,
Vantez leur arbre de science,
Il porte vraiment de beaux fruits!

ROGER.

(Même air.)

Admirer toujours sans le dire,
Est moins facile que tu crois.

CÉCILE.

C'est moi, monsieur, qui vous admire!
Que d'esprit! mais, je le conçois,
Je sais, quoique l'on s'en défende,
Que moins on aime, mieux on dit;
Un cœur bien plein, je le demande
Laisse-t-il place à tant d'esprit?

ROGER.

Mais vraiment, c'est comme un caprice!
Sur l'esprit quelle est ton erreur?
Ne faut-il pas qu'il se nourrisse?

CÉCILE.

Oui, mais pas aux dépens du cœur.

ROGER.

L'un à l'autre est toujours utile;
Je les trouve d'accord pour toi :
Mon cœur me dit d'aimer Cécile,
Et mon esprit me dit pourquoi.

CÉCILE.

A la bonne heure! Ce n'est pas neuf, mais du moins c'est convenable.

ROGER.

Ne me reproche donc plus un goût aussi innocent. Vois notre bon maître, M. Boursault; son esprit a-t-il gâté son cœur? Sais-tu ce qu'il a été faire encore aujourd'hui? car chacun de ses pas est marqué par une bonne action.

CÉCILE.

Sûrement je le sais. Il a été aux eaux de Bourbonne, près d'ici, pour y chercher un malade, un M. Boileau.

ROGER.

Oui; mais tu ne sais pas que ce M. Boileau est son ennemi; qu'il a fait défendre à Paris la représentation de sa *Satire des satires;* qu'il a

fait des épigrammes mordantes contre M. Boursault!

CÉCILE.

Des épigrammes contre M. Boursault! Ce ne peuvent être que des calomnies!.... Mais le voici lui-même, voici notre bon maître.

SCÈNE III.

ROGER, CÉCILE, BOURSAULT, entrant précipitamment un paquet de livres à la main.

BOURSAULT.

Bonjour, mes enfants, bonjour. Allons, vite, aidez-moi à arranger cette bibliothèque; elle servira de salon à M. Boileau. Il m'attend dans le jardin, dépêchons-nous.

CÉCILE.

Travailler pour un homme qui a dit du mal de vous!

BOURSAULT.

Il n'a pas eu tout à fait tort.

ROGER.

Il est impossible que ce ne soit pas un méchant homme.

BOURSAULT.

Il n'est que malin.

CÉCILE.

Il vous a déchiré, dit-on; il vous hait!

BOURSAULT.

Bon, bon, ce sont des disputes d'esprit où le cœur n'a point de part. Mais, sur toutes choses, gardez-vous de prononcer mon nom devant lui! Il ne m'a jamais vu, il ne me connaît que de nom, il ne sait pas qu'il est chez l'auteur qui l'a critiqué, dont il croit être haï et qu'il n'aime pas.

ROGER.

Eh pourquoi! Je suis sûr que s'il vous connaissait, il changerait aussitôt de sentiment.

BOURSAULT.

C'est justement pour cela.

CÉCILE.

Comment! pour vous faire mieux connaître vous voulez lui cacher votre nom?

BOURSAULT.

Ce n'est pas la première fois que le nom aurait aveuglé sur la chose.

CÉCILE.

Mais c'est faire aux autres du bien malgré eux, cela !

BOURSAULT.

Hé, hé, pour faire le bien, il n'y a souvent pas d'autre moyen à prendre. Au reste, sachez que M. Boileau est l'un des grands hommes de lettres de notre siècle! Oui vraiment, et reconnu pour le législateur du Parnasse par notre grand Roi Louis XIV, comme au treizième siècle et par saint Louis même, Estienne Boileau, le premier des ancêtres connu du grand poëte, avait été promu, pour son intègre sévérité, Premier Prévôt de Paris, où il rétablit l'équité, l'ordre et l'obéissance aux lois! En sorte qu'il a été dans la destinée glorieuse de cette véritablement noble et illustre famille, de produire, en quatre siècles, deux magistrats renommés, deux grands justiciers, l'un des mœurs de notre capitale, et l'autre de notre littérature!

ROGER.

M. Boileau! un grand homme de lettres! et qui est de Paris! Quoi! vraiment?

CÉCILE.

(A part.) Allons ! voilà sa folie qui lui reprend !.. (A M. Boursault.) Mais, Monsieur, puisqu'il est votre ennemi, pourquoi donc l'attirer chez vous ? S'il était venu vous demander asile, passe encore ; mais aller le chercher vous-même !

BOURSAULT.

Que voulez-vous, mes amis, il était malheureux.

CÉCILE.

Eh bien, il n'avait que ce qu'il méritait !

BOURSAULT.

Comment, Cécile ?...

CÉCILE.

Sans doute : on dit qu'il fait des satires, même contre vous ! S'il dit des méchancetés, c'est qu'il est méchant d'abord : chaque arbre porte son fruit !

ROGER.

Mais puisqu'on te dit que c'est un grand homme de lettres, et qu'il est malheureux.

BOURSAULT.

Oui, malade, sans argent, sans amis, loin, bien loin de chez lui !... Mais il m'attend !... La

chambre est bien... Voyons les portraits... Ah! ôtez d'abord celui de Chapelain; il ne l'aime pas.

ROGER.

Cependant....

BOURSAULT.

Et ce Quinault, bon Dieu!

ROGER.

Voilà un Monsieur bien difficile!

BOURSAULT.

Il ne faut pas disputer des goûts... Y a-t-il encore quelque chose ici qui puisse lui déplaire?... Eh parbleu! mes œuvres. Vite ôtons-les d'ici!

ROGER.

Comment, Monsieur! vos œuvres? Il n'aimerait pas vos œuvres : *Ésope à la Ville! Ésope à la Cour! Le Mercure galant!* Il est donc plus difficile à contenter que toute la France?

BOURSAULT.

Il en a le droit. Il aura sans doute vu des défauts dont elle ne s'était pas aperçue. Tout le monde n'a point les yeux de Boileau.

ROGER.

Monsieur, on ne me persuadera jamais que cet homme-là ait du goût!

BOURSAULT.

Du goût!

Air :

Il en ressuscita le Dieu!
Lui construisit un temple,
Régla son culte, et, plein de feu,
Prêcha par son exemple!

ROGER.

De ce temple, où chacun vous voit,
Vous exclure est si maladroit!

BOURSAULT.

Eh, mon cher, n'a-t-il pas le droit
D'en user de la sorte?
Chez soi, l'on peut
A qui l'on veut
Faire fermer sa porte!

CÉCILE.

Et vous lui ouvrez la vôtre!

BOURSAULT.

Sans doute, et toute grande encore! Ne l'oubliez pas! Eh! tenez, ouvrez ce paquet; ce sont ses œuvres : mettons-les à la place des miennes.

ROGER.

Ses œuvres! Voilà ses œuvres! Des œuvres célèbres! Et vous ne les aviez point encore!

BOURSAULT.

C'était une faiblesse. Je viens de les acheter.

ROGER.

Ah! Monsieur, ah, mon cher maître; quand monsieur Boileau saura cette belle action, comme il se repentira! comme il vous aimera!

CÉCILE.

Oh! oui, oui; et s'il vous aime, nous l'aimerons!

BOURSAULT.

Je vois que vous me comprenez. C'est bien. Motus surtout, quant à mon nom, au bonhomme qui l'accompagne : c'est son jardinier, son serviteur, il s'appelle Antoine. Allons, tout est prêt. Point d'indiscrétion!... Ah! dites à mon cuisinier de nous faire faire bonne chère.

CÉCILE.

Le voici, voici monsieur Mignot.

ROGER.

Qu'a-t-il donc? Ce n'est plus le même homme!

CÉCILE.

Il n'en est pas mieux pour cela.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, MIGNOT, regardant Cécile de travers.

MIGNOT.

Oui! riez! riez!

BOURSAULT.

Qu'y a-t-il donc, maître Mignot?

MIGNOT.

Ce qu'il y a! ce qu'il y a! morbleu! Vous ne le savez peut-être pas?

BOURSAULT.

Modérez-vous, monsieur Mignot!

MIGNOT.

Me modérer! Non monsieur! Vous ne me connaissez donc pas? Croyez-vous que Mignot, le ci-devant pâtissier, puisse vivre sous le même toit que Boileau le satirique?

BOURSAULT.

Eh! depuis quand les pâtissiers et les poëtes ne peuvent-ils plus vivre ensemble? Il y a parfois trop peu de rapprochements entre eux, je l'ai su par expérience, mais.... 24

MIGNOT.

C'est justement pour cela. Puisque ces messieurs sont le plus souvent étrangers au luxe et aux délicatesses de notre art, de quoi se mêlent-ils de venir nous censurer? Votre monsieur Boileau! Ai-je été, moi, critiquer ses œuvres? Pourquoi s'est-il avisé d'aller diffamer les miennes?

BOURSAULT.

Vos œuvres?

MIGNOT.

Eh oui! N'étais-je pas établi à Paris pâtissier renommé, quand il est venu me discréditer partout avec ses maudits vers?

BOURSAULT.

Vous les avez retenus?

MIGNOT.

« *Car Mignot, c'est tout dire, et dans le monde entier....* » Le misérable!

ROGER.

Je ne vois rien jusque-là.... Mais achevez donc!

MIGNOT.

A quoi bon? La plus infâme calomnie!...

BOURSAULT.

Mais ne m'a-t-il pas aussi critiqué, moi?

MIGNOT.

Raison de plus, mordieu! C'était pour cela, vraiment, que je me croyais en sûreté chez vous; nous étions là deux contre un!

BOURSAULT.

Et qui ne le valions pas!

MIGNOT.

Oh! moi, je ne suis pas si bon, et je vous déclare que je ne ferai jamais un dîner pour un homme comme celui-là!

BOURSAULT.

Cependant, maître Mignot....

MIGNOT.

Non, monsieur, je ne le pourrais pas, je le sens!

BOURSAULT.

Il faudra pourtant bien....

MIGNOT.

Air : *De la brune à la blonde.*

Monsieur, cela ne peut être;
Tenez, mon courroux est tel,
Que, vrai, je ne serai maître

SCÈNE V.

ROGER, CÉCILE, ANTOINE.

ANTOINE, une valise à la main, et regardant sortir Mignot furieux.

Tiens! qu'a-t-il donc, celui-là?

Air :

V'là la valise de Boileau!
Où faut-y qu'alle soit mise?

ROGER.

Ce n'est pas un lourd fardeau,
Car d'un auteur c'est la valise.

ANTOINE.

Dam', la valise d'un auteur
N'est pas comm' cell' d'un receveur,
N'est pas comm' cell' d'un receveur!

Même air (en se frappant le front) :

Mais c'est ben la, mes amis,
Qu'est sa meilleure valise!
C'est là qu'il a des habits
Pour ceux qui n'en ont pas d' mise!
Avec ceux qu'il tire d'là d'dans,
Comme il vous habille les gens!

Comme il vous habille les gens!
L'autre jour, près d'son bureau,
Je m' disais, voyant ses plumes,
Comment s'fait-y qu'd'un si p'tit tuyau
Y sorte de si gros volumes?
C'est pourtant c'qui l'fait vivre, mais
D'manière à c'qui n'mourra jamais!

ROGER.

Ah oui! votre monsieur Boileau......

CÉCILE.

(A Roger.) Chut, étourdi!.... (A Antoine.) Vous aimez donc bien votre maître?

ANTOINE.

Comme y m'aime, d'abord! Et j'dis que c'n'est pas peu dire, car y m'a fait mouler, moi! Oui, j'suis moulé, imprimé tout de mon long dans son livre!

ROGER.

Par quoi donc est-il tant connu?

ANTOINE.

Vous ne savez pas! Dame, j'ons fait l'*Art poétique;* j'ons construit le *Lutrin!*......

CÉCILE.

Est-ce que vous y êtes pour quelque chose?

ANTOINE.

Ah! j'peux dire qu'ça m'a donné diablement d'ouvrage!

ROGER.

Comment donc?

ANTOINE.

Oui, quand y faisait ses cadences, y n'regardait plus à ses pieds d'abord; et j'avais beau ratisser les allées, y passait dans mes carottes, il écrasait mes salades! Et moi, qui n'étais pas toujours là pour l'remettre dans l'bon chemin, quand j'arrivais après, j'croyais qu'c' était queuque bête qui s'était lâchée! Mais mordi! j'vis ben, à la fin, qu'c'était pas une bête qu'avait fait l'dégât!

CÉCILE.

Mais n'a-t-il pas la réputation d'être un peu...?

ANTOINE.

Pour c'qui est d'ça, c'est vrai! Il est mauvaise langue un tantinet, mais l'cœur paye pour elle!

ROGER.

Il a fait des satires?

ANTOINE.

Quoi! vous n'les connaissez pas? (Il tire le volume de la valise.) T'nez, mon ami, je vous prête le livre. Pre-

nez bien garde! Y a la peinture d'sa figure au commencement, et monsieur Racine dit : qu'y a celle d'son esprit à toutes les pages du livre.

CÉCILE.

Allons, encore un livre!

ROGER.

Monsieur, je ne voudrais pas.... je n'oserais pas....

ANTOINE, *se rengorgeant.*

Prenez! prenez! Y n's'en apercevra pas, ni vot' maître, ni moi non plus; quand on est avec monsieur Boileau, on n'a pas besoin de livres!

ROGER, *l'acceptant et l'emportant précipitamment.*

Merci! oh merci! Je vais le lire à l'instant même!

SCÈNE VI.

ANTOINE, CÉCILE.

CÉCILE.

Roger! Roger! Eh bien, le voilà parti! Pourquoi lui avez-vous donné le livre, aussi?

ANTOINE.

Je n'savais pas qu'vous vouliez qu'y restât avec vous, moi!

CÉCILE.

Je ne dis pas cela non plus.

ANTOINE.

Non, mais vous êtes fâchée qu'y s'en aille, ça r'vient au même; n'y a pas d'mal à ça, mon enfant. J'vas l'rappeler tout d'même. Eh! dites donc là-bas, m'sieur! m'sieur... Chose! Ah ben oui!

Air : *Des cinq voyelles.*

Y court vraiment pu vite qu'un chevreuil;
Y grimpe comme un écureuil,
Faut en faire son deuil.
Mam'selle, n'faut rien lui dire,
Puisqu'il aime tant à lire,
Laissez-lui l'recueil.
Quoi! vous riez, vous m'offrez ce fauteuil?
Vrai! de ce doux accueil,
Je sis tout plein d'orgueil,
Et sans ma femme, qu'est d'Auteuil,
Vous m'donneriez dans l'œil!

CÉCILE.

Mais qu'y a-t-il donc dans ce livre?

ANTOINE.

Ah! y n'dit pas d'bien des dames, d'abord; y n'est pas galant, et pour cause.

CÉCILE.

N'est-ce point lui que j'aperçois?

ANTOINE.

Comme vous dites, c'est lui-même! C'est pourtant un grand homme que vous voyez là! (Ils se rangent, et, après l'entrée de Boileau et Boursault, ils se retirent.)

SCÈNE VII.

BOILEAU ET BOURSAULT.

BOURSAULT.

Entrez donc, ceci est le salon où je reçois.

BOILEAU.

Dans une bibliothèque? Vous rassemblez ici les vivants et les morts!

BOURSAULT.

Oh! je n'y admets que des vivants!

BOILEAU.

Comment l'entendez-vous? Et sur ces rayons....

BOURSAULT.

Eh mais, puisqu'en nous c'est l'esprit seul qui vit en réalité, les plus vivants ici ne sont-ils pas ceux qui par leurs œuvres s'y survivent? Vous-même y êtes d'avance, et en cet heureux moment doublement vivant, Dieu merci!

BOILEAU.

Ah, monsieur!... Mais pourquoi n'avoir pas fait de cette bibliothèque votre cabinet?

BOURSAULT.

Ce sera le vôtre. Quant à moi, je m'en serais bien gardé.

Air : *Mon père était pot.*

Les muses sur un financier
N'ont point un grand empire;
Mais moi qui, malgré mon métier,
Quelquefois m'en inspire,
Mon esprit serait
Ici trop distrait
Dans leurs doctes familles;
Eh! qui peut compter,
Nombrer, supputer
Au milieu de neuf filles?

BOILEAU, regardant la bibliothèque.

Je crois apercevoir l'un de mes amis sur ce premier rayon.

BOURSAULT.

Vous n'avez ici que des amis, beaucoup d'inférieurs, peu d'égaux, et point de maîtres!

BOILEAU.

Vous me gâtez.... Mais oui... c'est Molière!... belle édition!... Pauvre Molière! voir siffler *le Misanthrope!* Il y a de quoi le devenir soi-même!

STANCES DE BOILEAU.

En vain mille jaloux esprits,
Molière, osent, avec mépris,
Censurer ton plus bel ouvrage!
Ta charmante naïveté
S'en va pour jamais, d'âge en âge,
Divertir la postérité!

Laisse gronder ces envieux!
Ils ont beau crier en tous lieux
Qu'en vain tu charmes le vulgaire,
Que tes vers n'ont rien de plaisant;
Si tu savais un peu moins plaire
Tu ne leur déplairais pas tant!

BOURSAULT.

C'est vrai; mais tout s'achète, la renommée surtout; et vous-même....

BOILEAU.

Oh! moi, c'est différent; un auteur satirique doit s'attendre à ce qu'on retourne son arme contre lui-même.

BOURSAULT.

Pourtant la censure est indispensable. Les Romains en avaient fait une magistrature. Sans la critique, sans les leçons qu'elle donne, sait-on jusqu'où pourrait s'égarer le talent; et sans la crainte qu'elle inspire, ce que deviendraient les mœurs? Partout, et pour tout, il faut un contrôle.

BOILEAU.

Et des contrôleurs! Mais c'est là que gît la difficulté. Mission dangereuse, et souvent bien ingrate, pour ne parler que des lettres et des mœurs; car on lit pour se distraire, rarement pour s'instruire; et la satire ne fait qu'ajouter la haine aux vices de ceux qu'elle attaque, en se faisant des ennemis sans rien corriger!

BOURSAULT.

Des ennemis, qu'à leurs dépens vous forcez à rire.......

BOILEAU.

Oui, mais en riant ils me montrent les dents.

BOURSAULT.

Eh! que vous importe?

BOILEAU.

Hé, hé, c'est selon. Sans compter que, parmi ces mécontents, il m'arrive parfois de me rencontrer moi-même.

BOURSAULT.

Comment! vous repentiriez-vous de quelques jugements trop sévères?

BOILEAU.

Mais oui.... J'avoue que quelquefois.... ce métier de médire....

BOURSAULT.

Bon! Qui est-ce qui ne médit pas en littérature! Qu'est-ce, je vous prie, qu'un auteur comique, un fabuliste, un historien même, sinon des auteurs satiriques? Voyez Tacite, le plus renommé de tous, et pourquoi? si ce n'est parce qu'il est le plus mordant.

BOILEAU.

C'est me donner bien des complices!

BOURSAULT.

Air :

Il est difficile d'écrire
Sans être plus ou moins mordant;
L'éloge est même une satire!...

BOILEAU.

Ah! le paradoxe est charmant;
Oir la trouver sans complaisance
Dans Cinna!

BOURSAULT.

Mais oui, dans ce sens
Que l'éloge de la clémence
Est la satire des tyrans!
Partout la satire se loge,
Car ainsi tout a son envers:
Si vous retournez un éloge,
La satire est à son revers.
Un jour vous chantâtes la gloire
Du grand Roi, mais, à votre insu,
Votre éloge de sa victoire
Fut la satire du vaincu!

BOILEAU, *souriant.*

Mais vous aggravez ma position! Comment! j'aurais fait des satires même sans le vouloir! Ah! que vous calmeriez bien mieux ma conscience si vous pouviez, à mes yeux, tout au contraire, transformer en éloges mes satires!

BOURSAULT.

Hé, pourquoi pas? Je veux qu'ici surtout, votre conscience repose en paix.

Air :

Un tel remords est importun ;
Mais songez, pour calmer le vôtre,
Que blâmer le vice dans l'un,
C'est louer la vertu dans l'autre!
Laissez donc là ce noir souci
Lorsque votre cœur s'interroge,
Puisque chaque satire, ainsi,
Se compense par un éloge!

BOILEAU.

Ce que vous me prouvez le mieux, c'est que vous avez réponse à tout. Mais que dirait Pascal s'il vous entendait? Ne craindriez-vous pas de lui donner le sujet d'une nouvelle *Provinciale?*

BOURSAULT.

Sur le Jésuitisme? Au contraire, je lui prouverais qu'il n'y a pas de plus grand ennemi que vous de la satire!

BOILEAU.

Ah! par exemple!

BOURSAULT.

Air :

Vous en conviendrez, c'est un fait,
Vos leçons, que chacun admire,

Si chaque auteur en profitait,
Où trouverait-on à médire?
Vous en ôteriez tout sujet;
Et voilà pourquoi je puis dire
Que nul, plus que vous, en effet,
N'est ennemi de la satire!

BOILEAU.

Ah! Monsieur, que n'êtes-vous le curé de Montluçon, au lieu d'en être le receveur? Je ne prendrais pas d'autre directeur de ma conscience que vous! Il me serait impossible d'en trouver un plus rassurant! Peut-être même me tranquilliseriez-vous sur une autre crainte dont je suis souvent tourmenté, et que renouvelle en moi la vue de tant d'œuvres de génie qui occupent ce premier rayon. Horace! Virgile! Homère! O mes maîtres! La postérité n'a point trompé votre attente! voilà vos œuvres! Mais vous-mêmes, qu'est-il resté de vous en ce monde pour jouir de tant de renommée? (Il tombe dans une profonde rêverie.)

BOURSAULT.

Quant à ceci, vous comprenez qu'un receveur des tailles étant sans prétention sur la

postérité, c'est une question hors de sa compétence; mais nul autre que vous, qui avez tant de rapports avec ces grands hommes, ne pourrait en décider.

BOILEAU.

Air, ou plutôt stances à dire sans les chanter :

Noble instinct d'une âme immortelle!
Amour d'une gloire à venir,
Espoir de nous survivre en elle,
Ne seriez-vous qu'un vain désir?
Nous trompez-vous? et quand notre âme
A la grande âme va s'unir,
De sa gloire oubliant la flamme
En perd-elle le souvenir?

Gloire! en ce lieu ta voix sonore
Ne peut-elle nous parvenir?
Ne pouvons-nous l'entendre encore
D'un monde à l'autre retentir!
Hé quoi! du Temple de Mémoire
Homère en mourant aurait fui!
Et des trois mille ans de sa gloire
Son âme n'aurait point joui!

Non, non; quelque lieu qu'il habite,
Nos transports le disent assez,

Ceux qu'en nous son chef-d'œuvre excite
Sont des liens qu'il a laissés;
Contre cette œuvre en vain réclame
Des Ombres l'avide Nocher,
Il y reste trop de son âme
Pour qu'on ait pu l'en arracher!

Que dis-je! ce feu qui l'anime,
Ces pensers, ces divins accents,
Voilà ton âme, être sublime!
C'est elle-même! je la sens!
Ah! quand dans ton œuvre on l'admire,
Quand trois mille ans en sont émus,
Présente aux transports qu'elle inspire,
Elle en jouit, n'en doutons plus!

BOURSAULT.

D'accord, c'est mon avis aussi; et c'est aussi parce que je ne sépare pas l'auteur de son œuvre, que j'ai voulu, comme vous le voyez, vous placer là, près de vos illustres amis Molière, Racine et La Fontaine!

BOILEAU.

Je vous en remercie; mais pourquoi ce vide après moi?

BOURSAULT.

C'est qu'après vous ce vide était difficile à remplir.

BOILEAU.

Mais non..... il me semble même, à en juger par cette étiquette, que votre choix était fait : c'était, Bou.....Bour..... attendez, oui Boursault, je crois.

BOURSAULT.

(A part.) Étourdi! Comment diable ai-je oublié?... (Haut.) Oui, je me le rappelle,... telle devait être en effet la place que je destinais à ses œuvres, mais depuis que j'ai mis là les vôtres, je ne les en ai plus jugées dignes.

BOILEAU.

C'est trop de sévérité.

BOURSAULT.

Vous trouvez!... Que penseriez-vous de cette acquisition? Ce serait de l'argent mal employé, n'est-ce pas?

BOILEAU.

Ah! il faut bien avoir de tout. D'ailleurs, *Ésope à la Ville*, *Ésope à la Cour*, ont leur mérite; ce Grec-là ne désavouerait pas le Français qui lui a servi d'interprète!

BOURSAULT.

Vous êtes vraiment de cet avis? Quelle heureuse surprise!

BOILEAU.

Pourquoi donc?

BOURSAULT.

C'est que.... c'était aussi le mien.... et, je ne croyais pas que le vôtre....

BOILEAU.

Air : *De la piété filiale.*

Ce premier des bossus du temps
A tout l'esprit de la famille.

BOURSAULT.

Et sa pièce du *Mercure galant?*

BOILEAU.

Ce Dieu voleur, qui par son goût y brille,
N'y vole pas ses traits neufs et piquants.

BOURSAULT.

Mais cette *Satire des satires*, qu'il fit contre vous, et dont vous fîtes défendre la représentation, c'est détestable, n'est-ce pas!

BOILEAU.

Pas tant, monsieur, car, à tout prendre,
Je conviendrai que j'en eus peur;
Et si Cotin en eût été l'auteur
Je ne l'aurais pas fait défendre !

BOURSAULT.

Ah ! monsieur, si Boursault pouvait vous entendre !

BOILEAU.

J'aurais peut-être la mauvaise honte de me taire. Mais il habite, dit-on, cette ville ou ses environs, et comment trouvez-vous Thomas Corneille qui m'a chargé d'une lettre pour lui?

BOURSAULT.

Mais.... dans la disposition actuelle de votre esprit, il me semble qu'il ne pouvait mieux choisir.

BOILEAU, tirant la lettre de son portefeuille.

Ma foi non, car nous devons être fort mal ensemble, et je serais très-fâché de le rencontrer. Je n'ai jamais vu sa figure, mais je me doute de la mine qu'elle me ferait. Voici cette lettre, je l'ai prise sans la regarder.

BOURSAULT, la prenant.

Ah! bien! Elle ne porte que son nom, sans autre adresse; elle n'est pas même cachetée!

BOILEAU.

Oui; il veut engager Boursault à se présenter à l'Académie Française. Boursault s'y refuse parce que, dit-il, il ne sait ni le latin ni le grec.

BOURSAULT.

Eh mais!... il me semble que la raison est bien suffisante.

BOILEAU.

Voici pourtant à peu près ce que Corneille lui répond, à ce qu'il m'a dit du moins:

Air : Du vaudeville de *la Soirée orageuse*.

Apollon n'est pas moins Français
Qu'il n'est Grec ou Latin, je pense!
Mon cher Boursault, par vos succès
Vous avez enrichi la France;
Pour n'être pas Grec à Paris,
Pourquoi faut-il donc qu'on déplaise?
Les Muses sont de tous pays,
Et l'Académie est Française!

BOURSAULT.

Je ne suis point de cet avis! Le latin surtout est de première nécessité.

BOILEAU.

Sans aucun doute, la langue mère! Cependant je suis forcé de convenir qu'en français Boursault a quelques titres.

BOURSAULT.

Bien faibles!

BOILEAU.

Vous ne l'aimez pas, je vois.

BOURSAULT.

Je suis juste. J'avais un faible pour ses ouvrages, mais vos critiques ont redressé mon jugement. Vous ne le présenteriez pas à cette Académie, vous?

BOILEAU.

Non! mais ses ouvrages le présenteraient!

BOURSAULT.

Lesquels?

BOILEAU.

Air : *Des paniers.*

Ésope à la Ville, à la Cour,
Doit plaire, et je parie

Que s'il ne pouvait en ce jour
Vaincre sa modestie,
Le *Mercure* est assez galant
Pour aider *Ésope*, à l'instant,
A se présenter décemment
A cette *Académie*.

BOURSAULT.

Je crois qu'ils seraient mal reçus. Mais que comptez-vous faire de cette lettre?

BOILEAU.

Vous touchez l'endroit sensible : c'est ce qui m'embarrasse.

BOURSAULT.

Pourquoi donc? Rien de plus simple.

BOILEAU.

Air : *D'arlequin afficheur.*

Mais non, j'ai promis de porter
A Boursault la maudite lettre.

BOURSAULT.

Donnez-la-moi pour éviter
Vous-même de la lui remettre.

BOILEAU.

A l'avoir de moi vous jugez
Qu'il ne met pas un prix extrême.

BOURSAULT.

D'ailleurs, puisque vous m'en chargez,
Cela revient au même.

BOILEAU.

Air : *Philis demande son portrait.*

Eh, pourquoi non? Qu'importe enfin
De qui Boursault la tienne?

BOURSAULT.

C'est comme si de votre main
Elle allait dans la sienne.

BOILEAU.

Songez-y, je mets à cela
De la délicatesse.

BOURSAULT.

Donnez-la, vous pouvez déjà
La croire à son adresse.

BOILEAU.

Vous me rendez là un vrai service.

BOURSAULT.

Je vous quitte; il va la lire dans l'instant. Vous êtes dans votre cabinet, votre chambre est à côté; n'oubliez pas, je vous prie, que vous êtes ici chez vous. (Il sort.)

BOILEAU.

Vous me comblez.

SCÈNE VIII.

BOILEAU, seul.

Je n'en reviens pas! Me venir chercher à Bourbonne; me recevoir ici avec tant d'obligeance sans me connaître!... J'étais fort embarrassé : sans argent, sans amis, sans santé! car ces eaux de Bourbonne ne m'ont fait aucun bien... Allons! mon voyage n'aura pas été du moins entièrement inutile : j'aurai fait connaissance avec un galant homme, qui paraît joindre à un cœur franc et droit un esprit aimable et solide, et, ma foi! on ne peut faire trop de chemin pour rencontrer un homme comme celui-là. Mais comment s'appelle-t-il?... Notre connaissance s'est faite si promptement, il m'a comblé de tant de politesses, qu'il m'a été impossible de le lui demander : « Le receveur de Montluçon » m'a-t-il dit en m'abordant; voilà tout ce que j'en ai pu savoir..... Il faut charger Antoine de cette question embarrassante... Bon! le voici.

SCÈNE IX.

BOILEAU, ANTOINE, entrant d'un air effaré.

ANTOINE.

Ah, Monsieur!

BOILEAU.

Qu'est-ce?

ANTOINE.

N'dînez pas ici!

BOILEAU.

Pourquoi donc?

ANTOINE.

Là bas! à la cuisine...!

BOILEAU.

Eh bien?

ANTOINE.

Le cuisinier...!

BOILEAU.

Le cuisinier à la cuisine. Qu'y a-t-il d'extraordinaire à cela?

ANTOINE.

Monsieur Mignot! le pâtissier de la satire!

BOILEAU.

Eh! qu'ont de commun Mignot de la satire avec le dîner, la cuisine et le cuisinier?

ANTOINE.

C'est que c'est lui-même! oui, Monsieur!

BOILEAU.

Qui?

ANTOINE.

Palsangué! le cuisinier!

BOILEAU.

Le cuisinier, dis-tu......

ANTOINE.

Eh oui! Mignot! Monsieur Mignot! J'l'ai reconnu!

BOILEAU.

Bon!... vraiment!... quelle singularité!... Eh bien, qu'importe après tout?

ANTOINE.

Comment, qu'importe! Il faut l'voir, car il sait qu'il travaille pour vous! Ses yeux ressemblent aux charbons d'ses fourneaux! Il va, vient, brise tout ce qui tombe sous sa main.

BOILEAU.

Laisse-le faire, pourvu que le dîner soit passable.

ANTOINE.

Monsieur, il a les deux vers sur le cœur, et j'tremble!

BOILEAU.

Et de quoi?

ANTOINE.

Monsieur! si c't'homme-là sait queuq'herbe qui tue les poëtes comme le persil tue les perroquets, il la mettra dans une sauce d'abord... y n'y manquera pas!

BOILEAU.

Allons donc!.... sois tranquille. Nous sommes ici chez un galant homme qui saura commander au dépit du seigneur Mignot.

ANTOINE.

C'est égal, Monsieur, n'restez pas longtemps ici!

BOILEAU.

Eh, le puis-je? Tu sais bien que je suis sans argent; que j'ai même quelques dettes dans cette ville, et que j'attends une lettre de change qu'on doit m'adresser ici *poste restante*..... Hé! j'y pense : va voir à la poste si elle n'est point arrivée.

ANTOINE.

J'y cours... Mais, Monsieur, vous voici dans votre cabinet; vous avez là papier, plumes, encre, et à vot' place j'sais ben c'que j'ferais.

BOILEAU.

Quoi donc?

ANTOINE, se grattant l'oreille.

Oui... un de ces petits... là... Comment appelez-vous ça... c'qui finit comme ça... (Il fait un geste complimenteur et un sourire en voyant rire Boileau.) Vous comprenez.... oui.... pour M. Mignot, afin de l'apaiser avant que l'dîner n'soit prêt.

BOILEAU.

Ah! la bonne idée! Un madrigal à monsieur Mignot? Quelle folie!

ANTOINE.

Monsieur, vous n' savez pas combien la colère d'un cuisinier est dangereuse!

BOILEAU.

Bon! bon! Mais va donc vite à la poste.

ANTOINE.

Air : *Il était une fillette.*

Pourtant comme y faut qu'on mange,
A vot' place j'ferais la paix.

BOILEAU.

La rencontre est fort étrange,
Et surtout comique; mais
Va donc chercher, ici près,
Ma lettre de change.

ANTOINE.

Qu'est dans un'lettre, n'est-ce pas?

BOILEAU, en sortant et allant dans sa chambre.

Eh bien, oui.

ANTOINE, seul.

J'y cours de ce pas;
Dans un'lettre, c'est drôle, çà;
Au moins l'argent par c'moyen-là
Vient en poste comme il s'en va,
Ah! vient en poste comme il s'en va!

SCÈNE X.

ANTOINE, MIGNOT, ROLLET.

ANTOINE, voulant sortir, rencontre Mignot et recule.

Ah, mon Dieu!

MIGNOT, entre-bâillant d'abord la porte, puis l'ouvrant tout à fait.

Entrez, entrez sans crainte, mon cher Rollet. J'ai cru qu'il serait là à distiller son venin; je

voulais vous le faire entrevoir afin de vous prouver que c'était bien réellement notre homme, mais il n'y a ici que son imbécile d'Antoine.

ANTOINE, essayant une seconde fois de sortir, et rencontrant Rollet.

Ah, Ciel! que vois-je? Monsieur Rollet aussi! Dans queu bois sommes-nous?

ROLLET.

Il faudrait nous débarrasser de ce manant-là.

MIGNOT.

Je m'en charge, vous allez voir. (Il prend un air furibond en s'avançant sur Antoine.)

ANTOINE.

Avec son grand couteau celui-là... et l'autre avec sa rapière! (Il recule d'abord devant l'un, puis devant l'autre.) Ils ont queuque chien de projet..... S'ils en voulaient à mon pauvre maître!... Oh! je reste ici.... (La peur le prenant, il s'échappe entre ses deux adversaires.) Allons faire notre commission.

SCÈNE XI.

MIGNOT, ROLLET.

ROLLET.

Ah! ah! que dites-vous du courage du valet?

MIGNOT.

Que nous n'aurons pas aussi bon marché du maître.

ROLLET, indiquant le couteau de cuisine avec le geste d'en frapper.

Bah! est-ce qu'il entrerait dans vos projets de....

MIGNOT.

Dieu me préserve d'une pareille idée! Mais, écoutez-moi : je suis pressé, le dîner m'attend, et......

ROLLET.

Comment! quoi! vous auriez le courage de faire un dîner pour cet homme-là!

MIGNOT.

Oh! il ne s'en vantera pas, allez!.... Le plus détestable.......

ROLLET.

Je m'en rapporte bien à vous pour cela. Mais entrons en matière. Pourquoi m'avez-vous fait venir ici?

MIGNOT.

Pour aviser aux moyens de seconder la justice céleste, qui amène notre ennemi juste dans le lieu où, par l'effet de ses calomnies,

déchus de nos anciennes positions sociales, nous sommes, de restaurateur et de procureur, descendus aux métiers, moi de cuisinier, et vous d'huissier!

ROLLET.

Cela n'est que trop vrai! Sans compter M. Boursault, qui, d'auteur satirisé, comme nous, par ce misérable, est devenu receveur, ce qui est moins malheureux.

MIGNOT.

Aussi ne faut-il pas compter sur lui.

ROLLET.

Diable! que faire donc alors? J'entends bien comme cuisinier vos moyens de vengeance; ça va tout seul; mais moi, comme huissier! Ah! si j'étais encore procureur!... Ici, où il est inconnu, sans amis, un bon procès en calomnie! Je ferais, sous le poids de mon éloquence, ployer les balances de la justice de Montluçon! J'invoquerais les mânes indignés de tous les procureurs mes dignes ancêtres! Ah! mon ami, il me semble y être encore!.... « Messieurs! il ne « s'agit point ici de l'une de ces affaires privées « ou individuelles qui n'intéressent que la for-

« tune ou la vie d'un être isolé, sans importance dans l'ordre social; il s'agit d'arrêter « dans son insolente carrière un ennemi du « genre humain tout entier, qui l'attaque dans « ses deux institutions les plus respectables, « celles des Procureurs et des Pâtissiers! Je... » Mais un huissier! que diable voulez-vous que je fasse?

MIGNOT.

Allons, cherchez, du courage! Rappelez-vous qu'il a dit de vous :

« J'appelle un chat un chat, et Rollet un.....

ROLLET, lui coupant la parole.

Mon cher.....

Air : *C'est ce qui me console.*

Ce mot, je gage, sans dessein
S'est trouvé là sur son chemin.

MIGNOT.

Vous le trouvez comique?

ROLLET.

Le vers est un peu libre, mais
C'est ce qu'on appelle, en français,
Licence poétique.

MIGNOT.

Oui, oui, un embarras de rime, une cheville, n'est-ce pas? Et si je vous disais, moi, que ce Boileau a des dettes ici; qu'il ne peut les payer; qu'il ne s'agirait que de mettre le feu dans la tête de ses créanciers!.... Eh! tenez, de leur faire croire, par exemple, que leur débiteur n'est point ce fameux Boileau.... et qu'il se pourrait faire que ce prétendu grand homme, s'éclipsant tout à coup......

ROLLET.

Des dettes, morbleu! des significations! des saisies! Me voilà dans mon élément! je renais, je respire.... Et les créanciers sont?......

MIGNOT.

Que sais-je, moi?... le libraire... le médecin... l'apothicaire! Pardi, un homme malade! Vous verrez bien; mais chut! j'entends quelqu'un.

ROLLET.

Des dettes, enfin! Mon cher Mignot, quelle heureuse idée! J'y vais, j'y cours, j'y vole! Des dettes! un nom supposé! Au revoir, comptez sur moi; vous aurez bientôt de mes nouvelles.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, ROGER.

ROGER.

Heureusement, je n'ai point rencontré Cécile!.... (Apercevant Mignot.) Mais que faites-vous donc là?

MIGNOT.

Je montrais la bibliothèque à Monsieur.

ROGER.

A l'heure qu'il est! Et pendant ce temps-là, le dîner....

MIGNOT.

Mon Dieu! Monsieur, j'y vais.... on y va.... (En sortant.) Je porte ce petit drôle-là sur mes épaules!

SCÈNE XIII.

ROGER, seul.

J'espérais trouver ici ce monsieur. Mais un si grand poëte! Comment oser le consulter?... Comme il a le mariage en aversion! de combien de malheurs il le voit suivi!... Et moi

qui devais ce matin demander à M. Boursault la main de Cécile!... Sa main!... me marier!... Ce diable de livre m'a bouleversé l'esprit!... M. Boileau s'est bien trompé sur M. Boursault, par inimitié sans doute; il n'aime peut-être pas les femmes non plus.... C'est si bien dit pourtant!

> Crois-tu que d'une fille humble, aimable, char-
> [mante,

Ah! comme c'est bien là Cécile!....

> L'hymen n'ait jamais fait de femme extravagante,

Non, non! Cécile ne changera jamais à ce point-là; elle m'aime tant! Achevons.....

> Qui m'aimant le matin souvent me hait le soir?

Ce diable de livre a toujours réponse à toutes les objections!... C'est qu'en effet le mariage!... Ce grand homme en a tant vu!..... s'enchaîner ainsi par un seul mot!... et pour toute la vie!....

SCÈNE XIV.

ROGER, CÉCILE.

CÉCILE, entrant sans être vue de Roger, et lui arrachant le livre des mains.

Air :

Pardon, monsieur le philosophe!

ROGER.

Toi!... me causer cette frayeur!

CÉCILE.

Comme il est poli, le reproche!
Suis-je donc faite à faire peur?

ROGER.

Beaucoup trop, et, pour ne rien feindre,
Ma raison doit s'en alarmer;
Qui, plus que toi, pourrais-je craindre,
Si la peur me prenait d'aimer?

CÉCILE.

Même air.

Peur d'aimer! cela peut-il être?
Quoi! cela te prendrait le jour
Où nous devions à notre maître
Faire l'aveu de notre amour!

ROGER.

Pourquoi non? puisqu'il faut s'attendre
Que l'hymen suivrait cet aveu,
Et qu'un parti si grand à prendre
Mérite qu'on y songe un peu!

CÉCILE.

Qu'entends-je!... Comment un peu! mais beaucoup même! A votre aise, Monsieur! Et si un jour de réflexion ne vous suffit pas, prenez un mois! un an! votre vie entière! c'est moi qui vous le conseille.

ROGER.

Mon Dieu! Cécile, que tu es prompte! Tu viens me surprendre, et pour quelques paroles qui m'échappent.... sans réflexion, te voilà déjà toute fâchée!

CÉCILE.

Qui m'échappent! La belle excuse! comme si ce n'était pas surtout les paroles qui échappent qui sortent du cœur.

ROGER.

Dis plutôt de la tête.

CÉCILE.

Ce qui ne vaudrait guère mieux. Mais puis-

que ces paroles, dites-vous, vous sont échappées, pourquoi ne pas courir après? Pourquoi ne pas me dire que vous êtes venu ici pour demander à M. Boursault.... comme c'était convenu...? Mais, achevez donc! vous savez bien quoi!.......

ROGER.

Ta main.... oui sans doute... c'est bien à quoi je pensais, (à part) et trop peut-être. C'est que..... vois-tu..... il me semble..... je crois... je pense qu'aujourd'hui le moment ne serait pas favorable.

CÉCILE.

Ah! vous croyez?

ROGER.

Mais oui; M. Boursault est très-occupé.... l'arrivée de monsieur Boileau.... ce mystère qu'il lui fait de son nom..... l'importance qu'il y attache!... Venir, au milieu de tout cela, lui parler de mariage... l'instant ne me paraît pas convenable.

CÉCILE.

D'accord, Monsieur. Il n'y a d'ailleurs, vous l'avez dit, rien qui presse.

ROGER.

Je ne dis pas cela; mais je crois que dans quelques jours.......

CÉCILE.

Quelques jours!.... Oui sans doute, nous avons bien le temps! A moins que le chagrin d'un retard qui paraît tant affliger Monsieur.....

ROGER.

Monsieur! Monsieur! Quelle aigreur! Ai-je rien dit qui mérite cette colère?... (A part.) Monsieur Boileau aurait-il donc raison?

CÉCILE.

Quoi? que dites-vous là? M. Boileau, dites-vous?..... Et qu'importe ici votre M. Boileau?... Mais en effet, c'est depuis que ce méchant homme est arrivé que vous n'êtes plus reconnaissable.

ROGER.

Méchant... méchant!... Parler ainsi de l'un de nos plus grands poëtes!

CÉCILE.

Air:

Ce monsieur-là sur votre esprit
Semble avoir pris un grand empire!

Contre les femmes, m'a-t-on dit,
Il fit jadis une satire.
J'ignore à quel soin importun
Votre folle tête se livre ;
Mais je parierais cent contre un
Que la cause en est dans ce livre.

ROGER, essayant de reprendre le livre sans y réussir.

Rends-le-moi !... (A part.) Voilà justement ce que je craignais.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, BOILEAU, entre-bâillant la porte, et paraissant sans être aperçu.

BOILEAU.

On parle de moi, je crois !

CÉCILE, ayant ouvert le livre.

Oui ! *Œuvres de Boileau !*....... J'y suis : une satire contre les femmes, contre le mariage ! Vous l'avez lue, le signet y est ! Et le nom de Boileau, votre passion pour les vers, la réputation du livre !... que sais-je, moi ?... tous les mensonges qui s'y trouvent sans doute contre nous vous auront tourné la tête. Croire ce livre

et douter de Cécile! C'est affreux! Osez nier que cela soit!

ROGER.

Douter, non; mais puisque tu le crois... oui... je conviens... Que veux-tu?... Le mariage!... Je ne croyais pas qu'il fallait y songer si sérieusement.

CÉCILE.

Ce n'était donc pas sérieusement que vous m'aimiez?

BOILEAU.

C'est ma diable de satire! Heureusement que je me trouve là.

CÉCILE.

Voyons donc ces belles raisons... Bien! la page est froissée, ce doit être ici :

L'hymen n'ait jamais fait de femme extravagante,
Qui m'aimant le matin souvent me hait le soir?

Quoi! c'est là! Et vous me croyez capable..? Adieu, Monsieur!... Mais non, je ne veux pas seulement vous dire adieu!

ROGER.

Cécile! ma Cécile! Me quitter ainsi!... Mais c'est justifier M. Boileau!

CÉCILE.

Ah! oui vraiment, c'est moi, n'est-ce pas qui ai changé du matin au soir? Est-ce que j'ai jamais aimé un homme capable de me mépriser?

Air :

Un fidèle, un tendre Roger,
Voilà celui que j'aime;
Mais quand il a pu tant changer,
Puisqu'il n'est plus le même,
De ce nouveau Roger si fier
Si j'aimais le langage,
Avec mon bon Roger d'hier
Je me croirais volage!

ROGER, retenant Cécile qui veut le quitter.

Ah! Cécile, que je suis malheureux! Reste, reste, de grâce!

BOILEAU.

Il est temps : si je ne raccommode pas ces gens-là, me voilà brouillé avec l'amour plus que jamais.

ROGER, un genou en terre.

Pardonne-moi!

CÉCILE.

Quoi?.... Que voulez-vous? Eh bien... parce que

c'est la première fois que je vois un homme à mes pieds, voilà que l'étonnement me fait rester malgré moi!

ROGER, voyant Boileau qui s'avance.

Ciel! Monsieur Boileau!

CÉCILE.

Ah! Roger, vous m'avez perdue!

BOILEAU, empêchant Roger de se relever, et retenant Cécile qui veut s enfuir.

Au contraire, il vous retrouve. Restez donc là, Monsieur! Vous y êtes bien. Et vous aussi, Cécile, vous y êtes tous les deux à votre place; et moi, ne suis-je pas aussi à la mienne? C'est moi qui vous ai séparés, et me voici encore entre vous deux; mais, cette fois, c'est pour vous réunir! Allons, laissez-moi donc rapprocher ces deux mains... Quoi! de la résistance! et de la main la plus faible!..... Ah! enfin, voilà qui est fait!

CÉCILE.

Mais, Monsieur, c'est que vous ignorez qu'élevés tous deux ici chez Monsieur Bou... chez Monsieur le receveur, dont nous sommes, lui le secrétaire, moi la femme de charge, il devait aujourd'hui même lui demander....

BOILEAU.

Oui, oui, j'ai tout entendu : cette jolie main, n'est-ce pas? Et, depuis qu'il a lu une certaine satire, Monsieur a fait des réflexions....

ROGER, relevé.

Dont je me repens.

BOILEAU.

Air : *Malgré la bataille.*

Cécile, pardonne!
Malgré tes appas,
Si l'amour s'étonne
D'un aussi grand pas,
Comme il n'y voit goutte
Quoiqu'il soit un Dieu,
Il fait bien, en route
D'hésiter un peu.

ROGER.

Non, non, ma Cécile, je n'hésite plus! Mais, Monsieur,

Air : De *la Piété filiale.*

Pourquoi fites-vous imprimer
Qu'aucune femme n'est fidèle?

BOILEAU.

Moi, point. J'ai dit, et je me le rappelle,
Qu'il en est trois que je pourrais citer:
Or, Monsieur, un amant sincère,
S'il en est un comme cela,
Croit que toujours de ces trois femmes-là
Celle qu'il aime est la première!

CÉCILE.

Là, tu vois!

BOILEAU.

Mais enfin, que lui reprochez-vous donc?

ROGER.

Moi! lui reprocher quelque chose!

BOILEAU.

Oui, voyons.

Air :

Est-elle impatiente, enfin?

ROGER.

Oh oui... de revoir ceux qu'elle aime.

BOILEAU.

Et sévère?

ROGER.

Trop, j'en conviens,
Mais c'est toujours pour elle-même.

BOILEAU.

Et légère?

ROGER.

En dansant surtout.

BOILEAU, à Cécile.

Voyez quels défauts sont les vôtres!
(A Roger.)
Aime-t-elle à parler beaucoup?

ROGER.

Quand elle dit du bien des autres.

BOILEAU.

Ah! quant à ceci, vous n'en diriez peut-être pas autant de moi.

CÉCILE.

Cher Roger!

ROGER.

Ma Cécile!

BOILEAU.

Allons, je vois qu'au lieu d'avoir encore à demander votre grâce, je ne dois plus songer ici qu'à obtenir la mienne. Dites-moi donc, mes chers enfants, ce qu'il y aurait de mieux à faire pour cela?

ROGER.

Ah! Monsieur, puisque vous êtes si bon! puis-

que vous avez tant d'esprit! si vous vouliez achever votre ouvrage! Monsieur Bou... Monsieur le receveur a tant de considération pour vous! il désire tant vous plaire! il ne vous refuserait rien; et si vous daigniez vous charger de....

BOILEAU.

J'entends. Mais croyez-vous qu'il y consente?

ROGER.

Oh oui, sans doute, rien ne s'y oppose, si ce n'est l'embarras.... la timidité....

CÉCILE.

Dame! c'est si difficile à demander.... soi-même.

BOILEAU.

Quoi! faire de moi un messager d'amour... de mariage!... Quelle idée! Mais allons, je vois bien que pour expier ma diable de satire, il faut me résoudre à cette inconséquence. Eh bien oui, mes enfants, j'y consens, mais à une condition, n'ayez pas peur, une seule : c'est que vous allez me dire le nom de votre maître, car je ne sais en vérité comment il se fait que je l'ignore encore.

ROGER.

Le nom de monsieur Bour.....

CÉCILE, l'interrompant.

De monsieur le receveur... de notre bon maître... Ah! justement, le voici lui-même!

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, BOURSAULT.

BOURSAULT.

Roger! Cécile!

BOILEAU.

Allons, encore une occasion manquée!

BOURSAULT, parlant du côté de la porte.

Par ici... bon... Roger! Cécile! aidez-nous, ouvrez les deux battants.

(A Boileau.) C'est le dîner. La salle à manger est loin d'ici, vous êtes malade, cela vous sera plus commode.

BOILEAU.

Que d'obligeance!

BOURSAULT, la table chargée du dîner étant en place.

Une chaise à monsieur. Et cette servante.... mettez des assiettes.... Voilà qui est bien.... Maintenant, laissez-nous. (Tous sortent.) On dîne mieux seuls, n'est-ce pas? On est plus libres. Ces

oreilles, ces yeux fixés sur vous, cela gêne! Commençons par le madère, cela ouvre l'appétit.

BOILEAU.

J'accepte, en dépit de l'ordonnance. Vous avez une manière si franche et si aimable, que vous donnez envie de tout ce que vous offrez. A propos, et la lettre pour monsieur Boursault?

BOURSAULT.

Il l'a lue. Je vous remettrai sa réponse à Thomas Corneille dont il m'a prié de vous charger.

BOILEAU.

C'est bien de l'honneur! Vous le connaissez donc beaucoup ce monsieur Boursault.

BOURSAULT, ayant servi la soupe.

Parfois plus que je ne le voudrais. Nous nous rencontrons souvent dans le même endroit.... Voilà une soupe qui a bonne mine.

BOILEAU.

Quelle tournure a-t-il?

BOURSAULT.

Une tournure.... dans le genre de la mienne.... Mais vous ne mangez pas.

BOILEAU.

C'est que.... je ne me sens pas en appétit.

BOURSAULT, dès la première cuillerée, la cuillère lui tombant des mains.

Ah, mon Dieu! Non non, ce n'est point l'appétit qui vous manque; c'est cette soupe! Qu'a-t-il laissé tomber là dedans? c'est une véritable salière!

BOILEAU.

Je suis forcé de convenir que l'on y a mis de la prodigalité. (A part.) Antoine avait raison, sur ma foi!

BOURSAULT.

(A part.) Ce maudit Mignot! serait-il possible? le traître!... (A Boileau.) Laissez cela; un accident sans doute.... quelque méprise. Passons à ce ragoût.... Nous nous vengerons sur lui.. Eh bien, qu'en dites-vous?... Quoi donc?.. qu'est-ce encore?... (Il s'en sert et y goûte lui-même.) Ah! juste ciel! j'ai dans la bouche tout le poivre des Indes et toute la moutarde de Montluçon!

BOILEAU.

Je vois ce que c'est : Antoine m'a dit que, par un singulier hasard, il se trouvait que M. Mignot de ma satire était devenu votre cuisinier; il aura su qu'il me traitait, et, en ennemi généreux, il n'aura voulu rien épargner.

BOURSAULT, *allant vers la porte qu'il entr'ouvre.*

Vous plaisantez, mais j'ai le feu dans la bouche! Holà! faites monter M. Mignot sur-le-champ!

BOILEAU.

Ah! ne le grondez pas, c'est si naturel.

BOURSAULT, *ôtant à Boileau son assiette.*

Non, n'essayez plus, c'est impossible! Il sera curieux de voir ce que pourra répondre ce misérable!... Je suis vraiment confus.

BOILEAU.

Pourquoi donc? Il y aura toujours trop à manger pour un malade. Et puis, comme vous me promettez, n'est-ce pas, de bien prendre la chose, les explications du seigneur Mignot vont nous réjouir. En vérité, je ne donnerais pas l'aventure pour le meilleur dîner possible.

SCÈNE XVII.

BOILEAU, BOURSAULT, MIGNOT.

MIGNOT, *le bonnet de travers.*

Monsieur me demande?

BOURSAULT.

Ah! vous voilà donc, Monsieur! Vous faites de jolies choses!

MIGNOT.

Monsieur n'est pas content du dîner?

BOURSAULT.

Il est détestable!

MIGNOT.

Il y a des goûts si difficiles à contenter.

BOURSAULT.

Maraud! voyez, goûtez cette soupe! quelle amertume! Vous mériteriez que je vous la fasse manger tout entière, avec ma provision de sel que vous avez vidée dedans, sans aucun doute!

MIGNOT, *regardant de travers Boileau.*

Dame! Monsieur a la réputation d'aimer tant le sel.

BOURSAULT.

Insolent!

BOILEAU.

Allons, je prends sa défense. Il n'a pas tout à fait tort; chacun l'emploie à sa manière.

MIGNOT.

Oui, oui, Monsieur; et surtout chacun son métier.

BOILEAU.

C'est un plat du vôtre, je le reconnais.

MIGNOT.

Monsieur est si connaisseur!

BOURSAULT.

Comment! vous osez!...

BOILEAU.

(A Boursault.) Ah! vous m'avez promis de ne pas vous fâcher. (A Mignot.) J'entends bien. C'est ici l'intention qui fait le mérite. Pourtant, d'une soupière faire une salière! N'eut-il pas mieux valu que chaque chose restât à sa place?

BOURSAULT.

Et chaque personne aussi, entendez-vous, drôle! Mais que direz-vous de ce ragoût, de ce poivre, de toute cette muscade que vous y avez fourrés.

MIGNOT.

Ah! pour la muscade, chacun sait que monsieur a dit qu'il en fallait mettre partout!

BOILEAU.

C'est juste, mon cher hôte; ne vous fâchez pas, c'est ma faute : il y avait double entente dans ce que j'ai écrit là-dessus.

MIGNOT.

Moi, Monsieur, je l'ai compris ainsi.

BOURSAULT.

Pendard! Et cette moutarde qui m'a emporté la bouche?

MIGNOT.

Est-ce qu'elle serait montée au nez de Monsieur?

BOILEAU.

Au contraire, vous voyez bien que je ne fais qu'en rire. (A Boursault.) Faites donc comme moi, mon cher hôte. (A Mignot.) Qu'elle m'ait un peu pris à la gorge, j'en conviendrai.

MIGNOT.

Cela me rappellera au souvenir de Monsieur.

BOURSAULT.

Ah, c'en est trop! Laissez; laissez.... Non, tout cela est par trop inconvenant! Sortez d'ici, misérable! Dès ce moment vous n'êtes plus à mon....

BOILEAU.

Oh! pour cela, non, je m'y oppose. Ce serait un mauvais procédé envers moi, et vous n'en êtes pas capable.

BOURSAULT.

Mais comment voulez-vous que chez moi je souffre....?

BOILEAU.

Quoi! prendre cela au sérieux? s'en fâcher? l'ébruiter? Songez-y donc! Et si cela parvenait aux oreilles de Boursault, un auteur dramatique! Quel sujet de comédie! Soyez-en sûr, nous serions bientôt mis tous les trois en scène; il n'y manquerait pas! Donnons-nous donc le beau rôle, et prenons cela gaiement.

BOURSAULT, *se rasseyant.*

Dans cette considération, et puisque vous le voulez absolument.....

BOILEAU.

D'ailleurs, tenez, voici un troisième plat dont la mine appétissante va nous faire reprendre à tous notre assiette.

BOURSAULT.

Soit... *(A Mignot.)* Donnez-en une à Monsieur... M'entendez-vous?

MIGNOT, *à part, en la donnant brutalement.*

Va! va! si tu l'achèves, celui-là! si le cœur ne te manque pas, tu m'en diras des nouvelles!

BOILEAU, *riant en se renversant sur sa chaise.*

J'en étais sûr ! voilà la paix faite ! Dans ses deux premières œuvres, M. Mignot avait cédé à un premier mouvement bien naturel ; mais, évidemment ici l'âpreté de sa colère s'est radoucie complétement ! il n'y a pas même mis de transition...

BOURSAULT.

Parbleu ! je le crois bien ! Quelle fadeur ! quelle insipidité ! cela porte au cœur ! Et vous voulez que....

MIGNOT.

Je me suis rappelé que Monsieur était malade et qu'un régime anodin....

BOURSAULT.

Encore ! Vous tairez-vous, insolent ?

BOILEAU.

Mais calmez-vous donc, prenez donc la chose du bon côté. Quant à moi, je n'y vois qu'un procédé délicat du seigneur Mignot : il a voulu m'épargner un repentir, et me justifier à mes propres yeux dans ce que j'avais peut-être avancé trop légèrement.

BOURSAULT, *jetant sa serviette et se levant ainsi que Boileau.*

Fort bien ; mais il n'y a pas moyen d'achever

ce dîner-là ! il y faut renoncer ! Que d'excuses !.... Je suis désespéré.....

BOILEAU.

Il n'y a pas de quoi : un mauvais dîner et un poëte, c'est sujet à se rencontrer.

BOURSAULT.

Jamais chez un receveur ! Quant à vous, Monsieur, si dans l'instant même et demain...

MIGNOT.

Demain ! Votre Monsieur Boileau dîne encore ici demain ! La nuit sous le même toît ! un établissement ! Je n'y tiens plus ! j'y renonce ! Je donne ma démission, Monsieur !

BOURSAULT.

Je l'accepte, Monsieur.

BOILEAU.

Voilà ce que je voulais éviter.

BOURSAULT.

Qu'importe ? vous n'y perdrez rien, ni moi non plus, une heure de retard seulement. Cécile, vite un poulet et quelques légumes ! Mais je vais faire arranger cela moi-même. (Il sort.)

MIGNOT.

Pour vous, Monsieur !... nous verrons !... ne

croyez pas!... Je... je... j'étouffe de colère! Allons trouver Rollet. Ah! le voici lui-même.

SCÈNE XVIII.

BOILEAU, MIGNOT, ANTOINE, ROLLET.

ANTOINE, barrant la porte à Rollet.

Vous n'entrerez, mordi, pas!

ROLLET, repoussant Antoine.

Arrière! J'entrerai, morbleu! Arrêter un fonctionnaire public dans l'exercice de sa charge! Téméraire! Bonjour, Messieurs. Quel est celui de vous, je vous prie, qui se fait passer ici pour Boileau le satirique?

BOILEAU.

Eh mais!... oui vraiment! L'identité est flagrante!... Ne serait-ce point vous aussi que la justice qualifiait du nom de Rollet le procureur?

ROLLET.

Il ne s'agit pas de procureur ici, Monsieur!

BOILEAU.

En effet :

Air : *Mes bons amis.*

Un fer, au lieu d'une plume, je croi !
Hé ! du sort quel est ce caprice ?
Quel est ce fer qui me glace d'effroi?

ROLLET.

C'est le glaive de la justice !
Huissier en ce jour,
Craignez, à votre tour,
Que la vengeance en mon cœur ne s'allume!

BOILEAU.

Je vous crains moins ainsi, mon cher,
Car il est des mains où le fer
Est moins dangereux que la plume !

ROLLET.

La plume ! Qui me l'a arrachée des mains, si ce n'est vous?

BOILEAU.

Mais point du tout.

Même air :

Son vol hardi n'a pu se soutenir !

ROLLET.

C'est vous qui me l'avez ravie !

BOILEAU.

Ce n'était pas pourtant pour m'en servir;
On vous la rendra, je parie.
Mais j'espère qu'alors,
Si j'en crois ces dehors,
De la justice, au moins je le présume,
Ayant eu le glaive à souhait,
Vous aurez pu, mon cher Rollet,
En tailler enfin votre plume!

ROLLET.

C'est bon, c'est bon! En attendant il pourra vous tailler de la besogne! Et voici d'abord une signification, en bonne et due forme, que j'ai le plaisir de vous apporter.

BOILEAU.

Une signification! Eh, voyons donc la prose de Monsieur Rollet.

ROLLET.

Monsieur pourra la mettre en vers, s'il lui convient; j'espère bien lui en donner le temps.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, BOURSAULT.

BOURSAULT.

Qu'est-ce donc? qu'y a-t-il? et que venez vous faire ici, Monsieur l'huissier?

BOILEAU, ayant lu la signification.

Comment donc!... Ah! voici qui est un peu fort : on a fait croire à mes créanciers qu'il se pouvait que je ne fusse pas Boileau, l'auteur quelque peu connu, et l'inquiétude les a gagnés. Voyez l'astuce!... quelle intrigue! D'où diable cela peut-il venir? Il y a là comme un plan de comédie!... Est-ce que Boursault en serait l'auteur?...

BOURSAULT.

Ah, fi donc! Mais vous avez une affreuse opinion de lui!

BOILEAU.

Tenez, mon cher, quand l'amour-propre est blessé, il n'y a point de côtés sur lesquels il ne se retourne pour se soulager.

BOURSAULT.

Mais ce serait une action indigne!

BOILEAU.

Bon! un auteur comique? Ce ne serait là qu'une intrigue de plus, et celle-ci ne serait pas si mal imaginée.

BOURSAULT.

Il n'en est pas capable, j'en réponds. Ah! vous êtes trop prévenu contre lui!

BOILEAU.

Pourtant, à en juger par les apparences... A moins qu'il ne soit vrai que le mal qu'on a fait rende plus injuste que le mal qu'on a reçu.

BOURSAULT.

C'est ce que je n'aurais pas osé vous dire moi-même.

BOILEAU.

Vous avez eu raison. Ce serait prendre tout ceci trop au sérieux. Si je crois y voir Boursault, c'est comme auteur comique seulement, mais non dramatique, en ce sens que le dénoûment d'une telle intrigue ne pourrait, en aucun cas, aller jusqu'au drame. Pourtant, toute ridicule que puisse être cette signification, c'en est une, il y faut répondre... Mais où donc est Antoine? J'avais cru tout à l'heure l'apercevoir.

ROLLET.

Eh bien! Monsieur a-t-il fait ses réflexions critiques sur la pièce que je lui ai remise, *parlant à sa personne?*

BOILEAU.

Ah! voilà enfin Antoine! Arrive donc vite! Et ma lettre? (A Boursault.) Une lettre de change que j'attends, et qui va répondre suffisamment au sieur Rollet.

ANTOINE.

Vot' lettre! Ah ben oui! Il n'y avait à cette poste pas pu d'lettre que d'ssus ma main.

BOILEAU.

Le diable s'en mêle, en vérité! Quel contre-temps!

ROLLET.

Bon! voilà qui va bien! Au revoir, Monsieur.

Air : *Des cruelles.*

Je vais bientôt vous revenir
En bonne compagnie!
Pour la justice quel plaisir
De faire une saisie!

BOILEAU.

Saisir a pour vous trop d'appas!
Pour la justice n'ayez pas,

Mon cher, ce zèle extrême;
Car je craindrais fort qu'entre nous,
Vous ne soyez tenté de vous,
Tenté de vous,
De vous saisir vous-même!

ROLLET, sortant avec Mignot.

Bien! bien! Nous allons voir.

SCÈNE XX.

BOILEAU, BOURSAULT, et, quelques instants après, ROGER ET CÉCILE.

BOURSAULT.

Je vais le consigner à ma porte : le misérable vous rendrait malade!

BOILEAU.

Oh! que non. Quelque chicaneur que soit le sieur Rollet, quel parti voulez-vous qu'il tire d'une dette d'une centaine de louis, que le premier courrier va me mettre à même d'acquitter?

BOURSAULT.

Sans doute! Et sans compter qu'en tous cas, si vous permettiez que le nom d'ami de Mon-

sieur Boileau honorât le receveur de Montluçon.....

BOILEAU.

Eh! quel autre nom donner à tant de prévenance, à tant d'obligeance, à tant d'amitié?... Mais d'où peut donc venir le retard de cette lettre de change? Il semble, en vérité, qu'un mauvais sort.....

BOURSAULT.

Comment! vous avez un receveur pour ami, et vous vous plaindriez de la fortune?

BOILEAU.

La fortune! Elle me joue là un joli tour : elle me place entre Mignot, Rollet et Boursault, et me laisse sans armes pour me défendre contre leurs attaques! Ne me parlez plus d'elle, je ne lui pardonnerai jamais! Mais laissons là cette contrariété. En dépit du sieur Rollet et consorts, on me laissera bien le temps de.... (Ici, Roger et Cécile venant d'entrer inaperçus, Roger, poussé par Cécile, tire par derrière la basque de l'habit de Boileau.).... Quoi!... qu'est-ce encore? Ah! c'est juste! J'oubliais.... Mais comment m'y prendre?... Tenez, mon cher hôte, tout brouillé que je sois en ce moment avec la fortune, per-

mettez-moi de vous parler de deux divinités plus intéressantes et moins intéressées que celle-là, et d'en être l'interprète auprès de vous, tout mortel que vous êtes.

BOURSAULT.

Quelles qu'elles puissent être, elles ne pouvaient mieux choisir. Mais qu'entendez-vous par là? vous piquez ma curiosité.

BOILEAU, *déclamant.*

Interprète des Dieux, comment m'expliquerai-je?

Air :

L'Hymen est frère de l'Amour;
S'ils sont brouillés, c'est que, sans cesse,
L'Hymen, cadet de plus d'un jour,
A l'Amour prend son droit d'aînesse;
L'Hymen est venu le dernier,
Partout à sa place il doit vivre;
L'Amour doit passer le premier
Et l'Hymen doit le suivre!

BOURSAULT.

Soit; mais où voulez-vous en venir?

BOILEAU.

Enfin, vous approuvez cet ordre de marche, n'est-ce pas?

BOURSAULT.

Air : *Des fleurettes.*

Cette union, je pense,
Doublerait leurs appas,
Mais ce prodige en France
Ne se rencontre pas.
Ce n'est qu'à la comédie
Que je les vois, sans broncher,
Se suivre, se joindre et marcher
De compagnie!

BOILEAU.

Mais enfin, si, là, chez vous, sous vos yeux mêmes, ces frères ennemis ne demandaient pas mieux que de se réunir, vous y opposeriez-vous?

BOURSAULT.

Dieu m'en garde! Mais où avez-vous donc vu tout cela?

Air : *De la croisée.*

Certes, c'est un charmant portrait,
C'est une riante chimère.

BOILEAU.

Chimère n'est pas tout à fait
Le mot qui sied en cette affaire :
Cette peinture du bonheur
Peut exister, je vous le jure,
En un mot, ce portrait, Monsieur,
Est fait d'après nature !

(Il démasque et montre Roger et Cécile à Boursault.)

BOURSAULT.

D'après nature !... Hé quoi !... réellement !... (Apercevant Cécile et Roger.) Mais en effet... c'est un tableau d'histoire ! En voilà, sans doute, les personnages. Serait-ce donc mademoiselle qui représenterait ici l'Hymen ?

BOILEAU.

Voyez dans ces jolis yeux.

BOURSAULT.

Elle les baisse.

CÉCILE

Monsieur...

BOURSAULT.

C'est égal, je comprends. Quant à Monsieur, il est évident qu'il représente ici l'Amour. Eh bien, voyez ce que c'est que l'âge : j'étais là,

près de l'Amour, sans m'en douter, depuis.... depuis combien de temps, Monsieur?

ROGER.

Mais, Monsieur...

BOURSAULT.

Comment! vous l'ignorez?

ROGER.

Grâce à vos bontés, élevé par vous près d'elle et avec elle, je n'en sais pas plus le commencement que jamais je n'en connaîtrai la fin.

BOURSAULT.

Pas mal répondu!... (On entend au dehors le bruit d'une querelle.) Mais, bon Dieu! quel est ce vacarme? (Il cite, en le déclamant, ce vers de Boileau.)

« Qui frappe l'air, bon Dieu, de ces lugubres cris? »

CÉCILE.

Ah Ciel! voilà que tout va être dérangé! Quel dommage! cela commençait si bien!...

BOILEAU.

Et finira de même. Soyez donc tranquille. Vous voyez bien que c'est une affaire faite; je vous en réponds.

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS, ANTOINE, accourant tout essoufflé ; ROLLET le suit, puis MIGNOT et DEUX RECORS.

BOURSAULT.

Qu'avez-vous donc? Qu'est-ce donc que tout cela?

ANTOINE.

Air : *A déjeuner ça rapporte.*

Avec Rollet, mon cher maître,
La justice va paraître!

BOILEAU.

Comment dis-tu cela?
Eh! mon ami, si Rollet est là,
La justice n'y peut être! (*Bis.*)

BOURSAULT, à part.

Voyons-le venir. Le coquin va me donner peut-être un moyen de plus de réconciliation avec M. Boileau.

ANTOINE.

Air : *Ah! monseigneur!*

Eh! tenez, voilà les recors!
On vient prendre queuqu'un au corps!

BOILEAU.

Eh bien ! me trompais-je tantôt ?
Ne voyez-vous pas le complot ?
Des recors, Rollet et Mignot ;
Il n'y manque plus que Boursault !

BOURSAULT.

Et peut-être n'y manque-t-il pas : qui sait s'il n'est pas là quelque part, sans qu'on s'en doute ?

BOILEAU.

Ah ! enfin, vous voyez, mes soupçons commencent à vous gagner vous-même !

ROLLET.

Rangez-vous là, vous autres.

BOURSAULT.

Comment ! (A Rollet.) Chez moi ! vous osez.... (A part.) Laissons-le faire. Le drôle me sert merveilleusement sans s'en douter.

ROLLET, à Boileau.

Air : *Tarare ponpon.*

Quand on a le bonheur
De tenir en sa ville
Un esprit si fertile,
De le perdre on a peur !

BOURSAULT.

Laissez, laissez, mon brave Antoine. Quant à vous, seigneur Rollet, pas de bruit, je vous prie; la Justice veut que tout se passe paisiblement.

ROLLET.

Oui, oui, c'est-à-dire que j'emmène Monsieur, sans résistance, dans le logement qui lui convient.

BOURSAULT.

Pas encore. Ayez la bonté de rester d'abord à la place qui vous convient à vous-même, c'est-à-dire à la porte. (Il l'y renvoie; il prend Boileau par la main et l'entraine sur l'avant-scène.) Maintenant, Monsieur Boileau permettra-t-il au receveur de Montluçon de lui rappeler qu'il vient de l'autoriser à l'appeler son ami?

BOILEAU.

Comment donc! je m'en fais honneur... Mais voyez-vous la perfide vengeance qui me poursuit? Ne reconnaissez-vous pas dans cette intrigue la haine de Boursault? Il me fera mettre en prison.

BOURSAULT.

En prison! vous, Monsieur Boileau! un ami! l'ami d'un receveur! Cet ami sortirait de chez ce receveur pour aller en prison! et pour dettes encore! Est-ce que cela serait possible?

BOILEAU.

Cependant, que faire?

BOURSAULT.

Parbleu! dans l'occasion, compter sur la bourse d'un ami, et ne point avoir tant de dédain pour la caisse d'un receveur que de la croire incapable d'une avance de quelques louis hypothéqués sur *l'Art poétique*, sur *le Lutrin*, sur l'amitié de l'un des hommes les plus illustres du plus illustre siècle de la France!

BOILEAU.

Monsieur! Monsieur! c'est trop!....... Non, je ne puis accepter!.... ce serait être trop à charge, abuser de votre amitié, de tant d'obligeance!

BOURSAULT.

Si vous résistez à l'amitié, je n'y puis que faire, j'en serai affligé; mais vous céderez à l'amour-propre. Or, Monsieur, je me tiendrais pour mortifié à tout jamais si le célèbre Boileau sortait de chez moi pour aller en...... je ne puis même prononcer ce mot; et quand l'amour-propre parle, un auteur doit se soumettre.

ROLLET.

Bon! les voilà, je crois, qui se fâchent!

BOILEAU.

On ne peut être plus aimable; pourtant.....

BOURSAULT.

D'ailleurs, c'est un devoir que je remplis, puisque c'est moi qui, en vous amenant ici, vous ai, sans le vouloir, attiré dans ce guet-apens.

BOILEAU.

Allons, je vois bien qu'il n'y a pas moyen de vous refuser; et puis le cas est devenu si pressant, que c'est me rendre un véritable service.

BOURSAULT.

Mais qu'écrivez-vous donc là?

BOILEAU.

Je vous fais un reçu.

BOURSAULT.

Vous vous moquez! (A part.) Peste! il faudrait lui décliner mon nom!

BOILEAU.

Ah! vous n'êtes pas raisonnable; songez-y donc : un malade...

BOURSAULT.

Mais, vous ne l'êtes plus, Dieu merci!

Souffrez qu'à vous, mon tour venu,
Je me prête de même!

BOILEAU.

Allons, mon cher hôte, point de subtilités ingénieuses. Décidément, je n'accepterai rien sans cela... (Écrivant.) *Je reconnais devoir à*... Pardi, vous jouez là un vilain tour au sieur Boursault!

BOURSAULT.

Vous croyez.... Il est certain que cela va l'embarrasser beaucoup.

BOILEAU.

Il ne vous le pardonnera pas. Cela va vous brouiller peut-être avec lui.

BOURSAULT.

Je ne le crains pas. Nous n'avons jamais été longtemps mal ensemble.

BOILEAU, reprenant la plume.

Je reconnais devoir à Monsieur...

BOURSAULT, à part.

Nous y voilà!

BOILEAU.

Pardon! mille pardons! L'avouerai-je! cette journée a été si agitée! Mais depuis que je suis ici... que j'ai eu le bonheur de vous rencontrer...

quelque soin que je me sois donné, je ne sais comment il s'est fait que les occasions d'apprendre votre nom ont semblé me fuir.

BOURSAULT.

Eh bien donc... mettez, *le receveur de Montluçon;* cela suffira.

BOILEAU.

Non certes! Je ne resterai pas un moment de plus dans une ignorance dont l'inconvenance s'accroît d'autant plus que s'augmente ma gratitude.

BOURSAULT.

Si mon nom était connu comme le vôtre, il ne serait pas permis de l'ignorer, mais... (A part.) Je ne sais plus, ma foi, que lui dire!

BOILEAU.

Encore! Mais quelle obstination bizarre! Allons donc, pourquoi cette singulière hésitation? Ne me laissez pas plus longtemps ignorer le nom du plus aimable, du meilleur, du plus véritable et plus rare ami qu'il soit possible de rencontrer!

BOURSAULT.

Votre ami! ah! vous ne pouviez mieux m'en-

courager! Votre ami, c'est vous-même qui le dites! et vous l'écririez? vous écririez : « *Je re-* « *connais devoir à mon ami le receveur de Mont-* « *luçon... monsieur...*

BOILEAU, écrivant.

Eh oui, oui sans doute, achevez donc!

BOURSAULT.

Vous avez écrit *mon ami?*

BOILEAU.

C'est une chose faite et de grand cœur!... (Haut.)....... « *à mon aimable et meilleur ami,* « *monsieur...*

BOURSAULT.

Monsieur... monsieur... C'est que ce nom... l'orthographe...

BOILEAU.

Mon Dieu! dictez-le lettre à lettre, s'il est si difficile à écrire!

BOURSAULT.

C'est surtout à prononcer! Mais enfin voilà, puisque vous l'exigez : *B... o... u... r.*

BOILEAU.

B. o. u. r. — *Bour...* Cela va tout seul! Achevez!

BOURSAULT.

s. a. u. l. t.

BOILEAU, se levant, la plume lui tombant des mains.

l. t. Bour... sault. Boursault! Boursault! Monsieur Boursault! Il se pourrait! Est-ce une plaisanterie? Mais non. Ah! voilà donc pourquoi...

BOURSAULT, lui prenant la main.

Eh, oui! Mais votre ami! remarquez-le bien : vous l'avez écrit vous-même, de votre propre main! Il n'y a plus à y revenir!

BOILEAU, se jetant dans ses bras.

Ah, oui! oui! vous dites bien! mon ami, mon cher, mon noble, mon généreux ami! Ah! quelle vengeance! Et m'avoir laissé penser, m'avoir laissé dire tant de mal de vous à vous-même, quand au contraire..... Combien j'ai été injuste! que je suis coupable! Me pardonnez-vous?

BOURSAULT.

Un ami qui ne pardonnerait pas!

MIGNOT.

Là! que vous avais-je dit? Les voyez-vous dans les bras l'un de l'autre?

ROLLET, accourant.

Comment! comment donc! Il l'embrasse!

quelle indignité! Quoi! vous! vous, Monsieur Boursault! Oui, oui, riez! Tout cela est fort sentimental; mais ce n'est point vous, c'est moi qui ai prise de corps sur ce monsieur, et d'une autre manière, Dieu merci! Vous allez voir! Allons, qu'on se range, et qu'on me laisse appréhender ce monsieur Boileau, que vous avez la faiblesse d'embrasser si tendrement, quand vous ne devriez le serrer dans vos bras que pour l'étouffer!

BOILEAU.

Ah! seigneur Rollet! C'est de Néron cela! Quoi! vous volez aussi Racine!

ROLLET.

C'est bien! c'est bien! Vos méchantes railleries sont ici hors de saison. Allons, çà, qu'on me suive! Sortons sur-le-champ!

BOURSAULT, pendant que Boileau feuillette un volume de ses œuvres une plume à la main.

C'est-à-dire, mons Rollet, sortez vous-même! Les dettes de monsieur Boileau vont être soldées; je m'en charge; il ne vous reste plus qu'à vous retirer sans bruit, s'il vous plaît.

ROLLET.

Quoi! vous! vous, Monsieur! Ah! quelle lâ-

cheté! Quand vous auriez dû plutôt... Mais il n'y a donc plus d'honneur en ce monde?

BOURSAULT.

Je vous conseille de n'y point rester. (A Boileau.) Mais que faites-vous donc là?

BOILEAU.

Air :

Ce que je fais? De ma satire
Je raye à l'instant votre nom!
Que ne puis-je aussi te détruire
D'un trait, maudite édition!

BOURSAULT.

Mon ami, pourquoi la maudire?

BOILEAU.

Ah! oui, vous avez bien raison!
Il faut qu'elle reste, pour dire
L'injure et son noble pardon!

(Il se remet à écrire.)

ROLLET, furieux.

De plus fort en plus fort! Le croirait-on? Boursault le satirisé, prendre la défense des méchants vers de Boileau le satirique!

BOURSAULT.

Oh! des méchants vers! si vous disiez des vers méchants, passe encore.

ROLLET, *hors de lui.*

Air : *Chansonniers, mes confrères.*

Quoi! lâche auteur comique,
Des vers
Pervers
De cet homme inique
Tu souffres la critique,
Qui n'eut jamais pour sel
Que du fiel,
Et sur tout
Pour tout goût
Que dégoût!

MIGNOT.

Hé quoi! notre bon droit?

ROLLET.

Quoi! mon plus bel exploit?

TOUS DEUX.

Réduit à l'impuissance
Par ton
Pardon,
Quand, sous l'influence
D'une triple vengeance,
De son Styx, de plein saut,
Comme un sot,
Ton Boileau
Boirait l'eau!

BOURSAULT.

(*Reprise.*)

Quoi ! Boileau dans tes fers,
Du fleuve des enfers
Aurait bu l'onde amère !
Cruel
Mortel,
Calme ta colère !
Deviens moins sanguinaire ;
Et comme ici, Rollet,
Ton rôle est
Sans objet,
Disparais
Et replois
Tes exploits
Sans emplois !

ROLLET.

Même air :

Vainement tu nous railles,
Auteur
Sans cœur,
Receveur de tailles !
Vous n'êtes pas de tailles
A nous chasser tous deux,
A vous deux,

De ces lieux...
Sans adieux!

(Ils lui tournent le dos.)

MIGNOT, revenant.

Du corps des cuisiniers,

ROLLET.

Du corps des huissiers,

TOUS DEUX.

Malgré votre alliance
Sans foi,
Ni loi,
Craignez la vengeance!

BOURSAULT.

Ah! c'est trop d'indulgence!
Sortez, Rollet, maître Mignot!
Chassez tôt,
Battez chaud, sans repos,
Ces marauds!

ROGER ET ANTOINE, les jetant à la porte.

Chassons tôt,
Battons chaud, sans repos,
Ces marauds!

BOURSAULT.

Enfin, nous en voilà débarrassés!..... (A Boileau.) Mais quoi! toujours écrire?

BOILEAU, *se levant, une feuille de papier à la main.*

Cette fois, je l'espère, vous n'aurez pas à vous en plaindre; c'est une lettre à notre ami Thomas Corneille. La voilà. Elle commence par le récit de votre bonne et belle action; j'en épargne la lecture à votre modestie. Mais vous allez voir comment ensuite je rectifie l'injustice d'un ancien jugement en préludant à votre biographie.

Il lit à Boursault la lettre qu'il vient d'écrire à Thomas Corneille. (*On pourrait n'en lire à la représentation que les derniers vers.*)

... Seize cent trente-huit, date de sa naissance,
M'a fait son aîné de deux ans.
C'est en dépit, tous deux, de nos parents
Qu'avec le dieu des vers nous fîmes connaissance.
Mais moi, fils de Paris, quand déjà mon enfance
Y puisait du bon goût les hauts enseignements,
Lui, fils d'un Bourguignon, dont toute la science
Fut de manger, joyeux, le bien de ses enfants,
N'hérite à quatorze ans que de son ignorance.

C'est à cet âge enfin, qu'amené dans Paris,
Il n'apporte en nos murs, pour toute connaissance,
Que le patois de son pays!
Si bien que de Boursault l'inculte intelligence,
Qui doit un jour charmer Paris de ses succès,

Aborde, sans savoir même parler français,
La capitale de la France!
De ce point de départ qu'on juge la distance
Au point où, parmi nous, le voici parvenu!
Car, j'en conviens, j'ai manqué d'indulgence,
Et par plus d'un succès il restera connu :
Dans ses *Mots à la mode,* un peu trop verts d'allure,
Son vers a le tour net; verve et style en sont francs;
Les qualités, de lui; les défauts, de son temps!
Une franche gaieté règne dans son *Mercure.*
Son *Ésope* est charmant de naïveté pure,
De fine bonhomie; il plait à tous les yeux.

Ce sont moins des pièces, peut-être,
Que des scènes qu'enchaine un art ingénieux;
Mais où la vertu brille, où, toujours odieux,
Qu'il le ridiculise ou prenne au sérieux,
Le vice est mainte fois frappé de main de maitre!

De sa *Reine Marie* on a trop peu vanté
Le plan, plus d'un vers même; et la postérité,
Oubliant cet effort au-dessus de sa lyre,
Verra plus d'un auteur fureter, sans le dire,
Dans cette injuste obscurité,
Se parer de ces traits dont j'eus tort de médire,
Et qu'il en aura dérobés!

Là, comme ailleurs, au reste, à mes yeux comme aux
S'il est trop inégal et trop peu corrigé, [vôtres,
Il a l'invention, l'originalité,
Mérite qui manque à tant d'autres!

Quelquefois il a plus : quand son cœur parle aux nôtres,
Il a le ferme accent de nos grands écrivains!
De nobles sentiments empreints,
Ses *Études des Souverains*
Et cet *Ésope à la Cour, en Province*,
Montrent tant de vertus, de bon sens, d'équité,
Et de haute moralité,
Qu'on voit assez pourquoi, lorsqu'il fallut au Prince
Un précepteur, Boursault, sans s'en être douté,
Pour un si noble emploi fut alors présenté;
Et quand de l'accepter son Roi le sollicite,
Son refus, aussi bien que ces œuvres qu'on cite,
Prouve qu'il l'avait mérité!

Mais en lui, je dois dire, en toute vérité,
Que je vois un autre mérite :
Je vois sa verve, inculte à son départ,
S'élancer, s'égarer, marcher à l'aventure;
Longtemps sa nature est sans art;
Mais de son siècle, enfin, ne restant plus à part,
Dans ses nouveaux essais on reconnaît, plus tard,
Que l'art, sans l'énerver, corrige la nature!

D'où je conclus, *ex abrupto*,
Par un rapprochement qui pourra vous paraître
Un peu hardi, qu'enfin, digne d'écho,
Son talent marchant *crescendo*,
On peut dire de lui comme du Roi son maître,
Vires acquirit eundo!

ROGER.

Ah! que c'est bien dit!

Air :

C'est monsieur Boursault trait pour trait!

BOURSAULT.

Mon ami, que de gratitude!

BOILEAU.

A votre éloge en ce portrait,
Si quelque critique prélude,
Quel ami ne pardonnerait
A la force de l'habitude?

BOURSAULT.

Finale.

J'accepte la critique, elle est juste; et, d'avance,
Prévenant sa sévérité,
J'en ai reconnu l'équité,
En me jugeant trop peu lettré,
Pour m'asseoir, à votre côté,
Au Sénat littéraire où vous fûtes porté
Par l'admiration de la France!

AU PUBLIC.

Mais que l'éloge aussi, malgré son indulgence,
Puisse à son tour être accepté
Par le public d'une cité,
Dont l'esprit, en tous lieux cité,
Dispense l'immortalité;
Et dont le goût célèbre a, de tous temps, été
L'une des gloires de la France!

ODE A LA GLOIRE.

PLACÉE DANS LA COMÉDIE DE *BOILEAU ET BOURSAULT*.

Noble instinct d'une âme immortelle !
Amour d'une gloire à venir,
Espoir de nous survivre en elle,
Ne seriez-vous qu'un vain désir?
Nous trompez-vous? et quand notre âme
A la grande âme va s'unir,
De sa gloire oubliant la flamme,
En perd-elle le souvenir?

Gloire! en ce lieu ta voix sonore
Ne peut-elle nous parvenir?
Ne pouvons-nous l'entendre encore
D'un monde à l'autre retentir?
Hé quoi! du Temple de Mémoire,
Homère en mourant aurait fui!

Et des trois mille ans de sa gloire,
Son âme n'aurait point joui!

Non! quelque monde qu'il habite,
Cette gloire au nôtre l'unit;
Nos transports, que son œuvre excite,
Y montrent vivant son esprit!
Contre cette œuvre en vain réclame
Des Ombres l'avide Nocher,
Il y reste trop de son âme
Pour qu'il ait pu l'en arracher.

Que dis-je? ce feu qui l'anime,
Ces pensers, ces divins accents,
Voilà ton âme, être sublime!
C'est elle-même! je la sens!
Ah! quand dans ton œuvre on l'admire,
Quand trois mille ans en sont émus,
Présente aux transports qu'elle inspire,
Elle en jouit, n'en doutons plus!

(Janvier 1870.)

A CICÉRON.

OTIUM CUM DIGNITATE. (Marcus Tullius Cicero.)

Oui, Marcus, des vieux ans le repos respecté
Jamais d'un trop grand prix ne peut être acheté.
Mais quelle ambition, de sa gloire repue,
Croit jamais du repos que l'heure soit venue?
Vois combien peu d'auteurs, d'orateurs, de héros,
Acceptent les loisirs de ce noble repos,
Et de leurs noms, inscrits au Temple de Mémoire,
Se contentent, chez eux, de ruminer la gloire!
Eh! qui sait mieux que toi, que dès qu'on a goûté
Au breuvage enchanteur de la célébrité,
On veut puiser sans cesse à sa source enivrante?
L'âge ne tarit pas cette soif, il l'augmente;
Et jaloux, au présent, de lui-même au passé,
Jusqu'à son dernier jour veut s'être surpassé!
Vains élans! au-dessous de lui-même il retombe,
Et n'aura de repos que celui de la tombe.

Cependant, ô Marcus! un vieillard, ton égal (1),
Échappe, de nos jours, à ce destin fatal;
Sa foi l'a préservé des vanités du doute;
L'Évangile est sa loi, la seule qu'il redoute;
C'est l'homme du devoir, partout l'homme de bien,
Qu'il soit premier ministre ou simple citoyen.
Nul autre, autant que lui, c'est sa gloire première,
Dans la nuit du passé n'a porté la lumière;
Mais, plus qu'historien, à l'Histoire à venir
Bientôt il sut dicter un plus grand souvenir :
Elle dira comment sa puissante éloquence
Longtemps de nos partis contint la violence;
Comment de nos Clodius, de nos Catilina,
L'audace devant lui fléchit et recula.
S'il n'eut point d'un Verrès à flétrir l'avarice,
Mieux que toi, son exemple a combattu ce vice :
Quand, huit ans au Pouvoir s'étant pu maintenir,
Pauvre on l'y vit entrer, pauvre on l'en vit sortir,
Mais riche d'une gloire au-dessus de la tienne,
Gloire que rend à Dieu l'austère Foi Chrétienne
Que tu ne connus pas, et dont le ferme appui
Lui donne ce repos que l'on respecte en lui!

(1) M. Guizot.

DISCOURS EN VERS.

DISCOURS EN VERS.

CROIRE ET SAVOIR.

Tout être qui naît, meurt; nous le savons trop bien!
Mais son commencement, nul de nous n'en sait rien!
Le premier grain de blé qui parut sur la terre,
Comme le premier homme, est pour nous un mystère!
Tout principe se cache au sein de l'Éternel;
Son germe est hors du temps, où tout devient mortel;
Et captif dans ce temps, quoi que l'homme imagine,
Il ignore de tout la première origine!

En sait-il mieux la fin? Non ; mais l'homme comprend
Que lui, dernier venu, s'il est au premier rang,
C'est qu'un progrès moral est la loi de ce monde;
Et que, de plus en plus de la matière immonde
Si l'âme en lui s'épure, il se pourrait qu'enfin
Il entrevît un jour, son principe et sa fin!

Mais quoi! sans successeur comme il est sans ancêtres,
L'homme est-il au sommet de l'échelle des êtres?
Nul autre être à venir n'aura-t-il, pour appui,
Quelque échelon de plus entre le Ciel et lui?
Le sien, qu'il croit si haut, en est si loin encore!
Voit-il de là le Vrai, dont l'instinct le dévore?.....

Mais, hélas! en dépit de quelle obscurité!...
S'en plaint-il?..... On lui dit que sur la vérité
Dieu veut, du doute en lui, maintenir l'équilibre;
Que s'il en savait plus, il en serait moins libre;
Et lorsque, dans le doute à la fin accepté,
Son esprit, las d'erreurs, s'arrête rebuté,
On l'en accuse! On veut que surtout il redoute,
Comme une impiété, sa fatigue et ce doute!

Oui, s'il l'étend sur Dieu! si, rebelle à ses lois,
Dans l'instinct qui nous parle il méconnaît sa voix:
L'instinct d'un Dieu vivant, l'instinct d'une autre vie,
Et celui de l'amour des siens, de la Patrie,
Du Bien, du Beau, du Vrai; d'un bonheur dont le cours
Naît de l'accord heureux de ces divers amours,
Lorsqu'en nous la raison en règle l'harmonie.
Cette foi, du chrétien est la philosophie......

Mais croire, est-ce être sûr? Et le plus ferme espoir
Peut-il se dire, enfin, que croire c'est savoir?

Mystère de la mort, quand sur ton noir abîme,
D'un monde à l'autre, en nous, plane un instinct sublime,
Cet instinct nous dit-il ce que sont devenus
Compagne, amis, parents, avant nous disparus?
Hélas! non : il n'ajoute à l'espoir qu'il fait naître
Qu'un *peut-être* de plus à tant d'autres *peut-être!*

Ainsi Dieu l'a voulu! Mais ce sublime instinct,
Dans le fond de notre âme en est-il moins empreint?
Quel fait est moins douteux? Quelle terrestre étude
De son savoir acquis a plus de certitude?
Contre ce grand espoir qu'on se révolte ou non,
Il est l'homme! et sans lui l'homme perdrait son nom!
C'est à lui seul qu'il doit ses divines croyances!
Ne lui comparons pas nos terrestres sciences!
Ah! de l'astre du jour l'éclat matériel
Vaut-il cette lueur qui vient d'un autre Ciel?

DES GRANDS INSTINCTS MORAUX

DE L'HOMME.

Instinct d'une autre vie! instinct universel
De l'immortalité dans ce monde mortel,
O révélation! à ta voix qu'il écoute
L'homme croit, en dépit de son esprit qui doute.
Pauvre esprit! qui se croit un si libre penseur,
Quand cet instinct, en lui, règne en dominateur;
Quand de l'homme à la brute il fait la différence;
Quand le genre humain doit à sa toute-puissance
Ses sciences, ses arts, ses progrès tant vantés,
Comme base et lien de ses sociétés.
Point de religion sans cet instinct sublime;
Point de lois ni de mœurs, de vertus ni de crime,
Ni de but à la vie. O Révélation,
Dans ce monde imparfait, de la perfection!
Sans le rayon divin de ton céleste empire,

De tous les animaux l'homme serait le pire.
Que seraient, à ses yeux, et ce monde et le sort
De tant d'êtres créés pour se donner la mort,
Quand d'une horrible faim l'invention cruelle
Les force à se livrer une guerre éternelle;
En sorte qu'ici-bas, tous, hommes, animaux,
Sont à la fois, entre eux, victimes et bourreaux?
Ce serait un enfer où régnerait le crime;
Spectacle monstrueux, où la raison s'abîme;
L'homme, en y contemplant cet empire du mal,
Se croirait sous le joug d'un génie infernal,
Et son âme, vouée à la matière immonde,
Sans pitié, sans remords, désolerait ce monde!
Mais cet homme, en dépit d'une création
Où le mal vient ainsi confondre sa raison,
Même au milieu des maux dont il est la victime,
A d'un Dieu juste et bon le sentiment intime!
Il sent, en traversant ce monde matériel,
Que son âme appartient à tout un autre ciel;
Et plus de cet instinct il comprend la promesse,
Plus s'épure son cœur, plus son esprit progresse,
Et plus ce même instinct l'avertit qu'ici-bas
Il ne doit point juger ce qu'il ne comprend pas.
Homme! c'est à ce prix que ton intelligence
Peut sur ce globe entier étendre ta puissance;

Et Dieu de ce pouvoir mesure les degrés
A ceux du sens moral de tes sociétés.
Ainsi, des nations qui peuplent cette terre,
La plus soumise à Dieu, la puissante Angleterre,
Constante à respecter, à rechercher l'appui
Des grands instincts moraux qu'elle a reçus de lui,
En est la plus prospère, et quoi qu'elle envahisse,
La plus colonisante et civilisatrice!

SCIENCE ET CROYANCE.

C'est au Ciel, c'est à Dieu que remonte notre âme ;
Le corps nous fait descendre au rang des animaux,
Et plus bas, sa charpente au rang des minéraux ;
De nos cheveux enfin, qu'un autre ordre réclame,
Le tube enraciné croît sans plaisirs ni maux,
Vieillit, pâlit et meurt comme les végétaux.
L'homme, ainsi fait, offre la triple image
De ce triple ordre observé par le sage ;
De chacun d'eux on y voit l'attribut,
Et, tous les trois y portant leur tribut,
De l'univers les peuples et le maître
Semblent s'unir pour composer notre être !

Mais d'où vient-il ? où va-t-il ? dans quel but
Est-il créé ? Sort-il du noir abîme ?
Est-ce plutôt du Ciel que tu descends,
Être à la fois abject et si sublime,

Dieu par ton âme, et brute par tes sens?
Ce double monde, où s'agite ton être,
Par quel instinct faut-il pour le connaître
Que notre esprit s'épuise en divers sens?
L'un, s'élevant vers sa noble origine,
Dédaigne en nous tout ce qu'il sent mortel,
N'y voit que l'âme et sa source divine,
La dépouillant de tout lien charnel.
L'autre, au contraire, acceptant notre chaîne,
A sa prison borne l'esprit humain;
De sa science il en fait le domaine,
Fier possesseur d'un jour sans lendemain.

Mais des efforts de l'homme en ces deux mondes,
Combien, hélas! diffère le succès!
Monde moral! lorsqu'en vain tu le sondes,
Combien de pas dans l'autre ont été faits!
Quand chaque jour un habile génie
A la matière arrache ses secrets,
De l'homme à Dieu recherchant l'harmonie,
Depuis Platon, pauvre Philosophie,
Quel nouveau pas a marqué tes progrès?
Aucun, hélas! Que son plus docte apôtre
Dise pourquoi, sur ce globe enchaîné,

Tout ce qui vit à mort est condamné!
Pourquoi surtout, se dévorant l'un l'autre
Pour subsister, végétaux, animaux,
Sont, tous entre eux, victimes ou bourreaux!
Qu'il dise aussi pourquoi de tant de maux
L'homme, à la fois, est martyr et complice!
Quel crime en nous expie un tel supplice?
D'où vient enfin qu'un inflexible sort
Est si prodigue et de vie et de mort,
Et de douleurs? Vous l'ignorez, mes maîtres;
Et là-dessus, moderne comme ancien,
Savant du jour, philosophe païen,
De l'inventeur de l'échelle des êtres,
Au fier Stoïque, au mol Épicurien,
On a tout dit, sans nous expliquer rien.

Monde vivant, monde incompréhensible!
En le créant, Dieu ne l'aurait-il pu
Créer parfait plutôt que perfectible?
Hélas! pourquoi ne l'a-t-il pas voulu?
Mais respectons ce qu'il a résolu :
Telle est sa loi! croyons-la salutaire;
Juger le Ciel c'est folie à la Terre!

Quant à sonder ce terrible mystère,
En rechercher et la cause et la fin,
Pour se ployer au châtiment divin,
Faible Raison, que vaine est ta lumière!
Et comme au doute elle conduit, hélas!...
Instincts d'en haut, guidez-nous ici-bas;
A ma raison ma raison vous préfère!
Divins instincts, révélation première
Du Beau, du Bien, d'un séjour éternel,
De l'immortel dans notre corps mortel,
Vous m'apprenez que ce monde éphémère
N'est qu'une épreuve, un séjour de combat,
Où de nos sens notre âme triomphante
Se dégageant, divin aérostat,
Remonte au Ciel, libre, pure et vivante!
Qu'il soit ici seul guide de nos pas,
Ce noble instinct d'une patrie absente!
En le suivant, dans ta marche ascendante
Monde moral, tu ne t'arrêtes pas!

Vois ses progrès depuis qu'une foi pure
Vint éclairer ce monde des esprits
Sur l'âme et Dieu, jusque-là mal compris!
Il est donc faux, science de la nature,

Qu'ici toi seule ait pu, d'une main sûre,
De l'univers pénétrer les secrets.
De Pline à nous j'admire le progrès;
Mais s'il est grand, si le pas est immense,
Un moindre pas marque-t-il la distance
Des mœurs du jour aux mœurs du temps ancien,
Du Ciel du Christ à l'Olympe païen?
Monde moral, monde de la matière,
Un jour nouveau tous les deux vous éclaire!
Savants du ciel et savants de la terre,
Marchez d'accord, cessez de vains débats;
Des lois d'en haut, comme des lois d'en bas,
D'un pas égal vous sondez le mystère.
Et cependant, pourquoi ce froid dédain
De l'une à l'autre, ô Science! ô Croyance!
Et du savant ce sourire hautain?
« Croire, est-ce donc savoir? dit-il; dans ma science
« Tout doit être prouvé par un calcul certain;
« La croyance, au rebours, n'admet pas l'examen.
« Que peut sa foi morale à ma physique étude
« D'où le croire est banni, qui veut la certitude,
« Qui d'une foi sans preuve a droit de se passer,
« Et qui n'y pense point ne sachant qu'en penser? »

Ainsi l'esprit humain au divin se compare;
Ainsi l'esprit savant du croyant se sépare,
Ose le méconnaître, et, sujet révolté,
Il ne voit point que de sa longue enfance
S'il est sorti, si de cet univers
Tant de secrets, chaque jour découverts,
Ont sur ce globe étendu sa puissance,
Ce n'est qu'après qu'à l'humaine science
L'Esprit divin s'est enfin ajouté!

Monde païen, autrefois tant vanté,
Combien de temps sans ce guide suprême
S'est égaré, de système en système,
De tes docteurs le savoir contesté!
A peine alors quelques rares adeptes,
A la lueur de ta vaine raison,
Suivaient de loin ses impuissants préceptes,
Et de l'erreur combattaient le poison;
Quand tout à coup Dieu parle, Dieu lui-même!
Il se révèle! il frappe d'anathème
Ton Ciel, d'erreurs et d'orgueil infecté,
Chasse tes dieux, et par la Charité,
Le chaste amour, la sainte Égalité,
Affranchissant notre âme prisonnière,

Il la relève à sa source première,
Et là grandit jusqu'à l'éternité!
A sa voix sainte, à son autorité,
Partout enfin règne la vérité!
Sur le plus humble il répand sa lumière,
Et du palais rapproche la chaumière!
Là désormais, le plus simple chrétien,
L'âme élevée à Dieu par la prière,
En sait bien plus, dans son humble carrière,
Que n'en savait cette raison si fière
Du plus subtil, du plus docte païen!

C'est alors que de tous, jusqu'au moindre manœuvre,
Dieu mieux connu, l'on vit, à ce divin foyer,
Les lois de l'univers se mieux étudier,
Et, de même qu'à l'œuvre on connaît l'ouvrier,
L'ouvrier, mieux connu, fit mieux connaître l'œuvre!
Or, lorsque ses secrets, des païens ignorés,
Par les chrétiens surtout sont enfin explorés,
Laborieux savant, courbé sur la matière,
Lève les yeux; que ta science altière
Tombe à genoux, et ne crois plus encor
Qu'à tes travaux demeurant étrangère,
Du saint flambeau la divine lumière

N'a point de tes succès aidé l'heureux essor!

Mais non, à ces pensers où mon esprit s'emporte,
Tu crois répondre assez en disant : « Que m'importe?
« Je laisse au philosophe à s'égarer si loin;
« Ce n'est l'âme ni Dieu que ma tâche comporte;
« Et sans m'embarrasser d'un inutile soin,
« D'une hypothèse enfin dont je n'ai pas besoin,
« A l'étude des corps mon labeur se rapporte,
« J'en recherche les lois, la tâche est assez forte;
« Et cette étude seule absorbe ma raison! »

Mais la Raison, c'est l'âme! Et qu'est-ce que la vie,
Sinon le temps où l'âme est au corps asservie?
Et sans le prisonnier qu'importe la prison?
Va, l'histoire des faits n'est digne de mémoire
Que si de l'âme humaine elle est aussi l'histoire :
C'est elle que j'admire en toi, savant du jour,
Quand tes doctes leçons m'expliquent ce séjour.
Et tu l'en bannirais? Quoi! ton heureux génie
Des lois de l'univers me dirait l'harmonie,
Sans m'élever de l'œuvre à son divin auteur!
Et je ne verrais là qu'un terrestre labeur!
Et je pourrais penser, qu'en ta docte carrière,

C'est la matière en toi qui juge la matière !
Qu'il n'est, ton noble esprit, dans ce travail puissant,
D'un instinct curieux qu'un aveugle instrument !
Que cet instinct, qui porte à vouloir tout connaître,
Est sans but si ce n'est celui d'un vil mieux-être,
Ou d'enfler notre orgueil, et que c'est sans dessein
Qu'avant d'être savant Dieu t'a voulu chrétien !
Car tu l'es par nos mœurs en dépit de toi-même.
Non, non; et sans prétendre ériger un système,
Quand, dans l'ordre physique et dans l'ordre moral,
Dieu veut que notre esprit marche d'un pas égal,
J'admire cet accord et son but, et je tremble
A te voir séparer ce qu'il a mis ensemble !

Mais qu'ai-je osé? Que sais-je? O sainte vérité!
Que ton progrès est lent, qu'il est cher acheté!
Quel temps faudra-t-il donc sur notre terre immonde,
A ton double flambeau, pour éclairer ce monde?
Dans le milliard d'humains dont il est habité,
Un quart seul est chrétien, il marche à ta clarté,
Fort des secrets du Ciel, de ceux de la nature,
Et le reste, plongé dans une nuit obscure,
Faible et nombreux troupeau dans l'erreur entêté,
Semble attendre ton joug, savante Chrétienté!

Voilà ta mission ! Le Ciel te la désigne,
Chrétien ; pour l'accomplir, il faut t'en montrer digne !
De ton double progrès reconnais donc la loi :
Quand de l'œuvre de Dieu tu sondes le mystère,
Ne l'en sépare plus ; l'invoquant au contraire,
Dans sa morale sainte affermissant ta foi,
Soumets-toi la matière ; à ton Dieu soumets-toi !
Est-ce donc pour servir à des passions folles,
Qu'après t'avoir appris ses divines paroles,
Il met de l'univers les forces dans ta main ?
Non ; de ton avenir comprends mieux le destin !
Ce qu'il veut, c'est qu'enfin le *Savoir*, la *Croyance*
Forment en toi, chrétien, une sainte alliance,
Et de leur double flamme éclairant l'univers,
Qu'il soit conquis, par elle, à ce Dieu que tu sers !

Accepte donc, savant, cette alliance sainte !
Quand ton orgueil s'isole et sépare, sans crainte,
Tes terrestres progrès de ce progrès moral,
Tu rends l'homme puissant, mais puissant pour le mal ;
Tes arts de ses excès deviennent les complices ;
Tu prends sa foudre au ciel pour en armer nos vices !
Est-ce donc là ton but ? Non, certes ; mais pourquoi,
Quand la foule te suit, t'admire et croit en toi,

Offrir à ses regards un dangereux modèle,
Et tourner contre Dieu ton ascendant sur elle?
Ainsi les dons du Ciel servent à le trahir!
Mais tout progrès en vient, tout lui doit revenir!
N'entends-tu pas sa voix dire à ta conscience :
« Point de progrès sans mœurs, point de mœurs sans croyance! »
Ah! du siècle dernier crains la rude leçon;
Pour guide il ne voulut que sa seule raison,
Et toi, de son erreur renouvelant l'exemple,
Tu douterais du Dieu dont tu décris le temple!
Dans ce monde incompris, s'il échappe à tes yeux,
Penses-tu que sans lui tout s'y comprendrait mieux?
Son œuvre est l'univers, ses lois sont ta science,
C'est lui qui t'en donna la noble intelligence;
Eh! quelle œuvre en ce monde existe sans auteur?
Quel code, quelles lois sans un législateur?
Non, tu n'en doutes pas! mais quel théiste, ô sage!
Peut croire à Dieu sans croire à son divin message,
A son Messie, au Christ, à l'inspiration
Qui d'en haut lui dicta sa grande mission?
Vois quel but! quels moyens! Dans cette histoire sainte,
Partout du doigt de Dieu l'on reconnaît l'empreinte!
En douter? Mais du Ciel tout homme, à tel degré,
Par son instinct moral n'est-il pas inspiré?

Cette inspiration nous fait ce que nous sommes,
Un seul degré de plus et voilà nos grands hommes!
Quoi! le monde matière a ses hommes divins,
Et le monde moral n'aurait pas eu les siens?
L'un d'eux, seul, a suffi pour transformer ce monde,
Et Dieu serait pour rien dans cette œuvre féconde?
Va, plus on est savant et plus historien,
Et plus, malgré soi-même, il faut être chrétien!

Mais, ma raison, dis-tu, ce Dieu qui me la donne
M'en défend-il l'emploi? Non, sans doute : raisonne!!!
Dans un si grand progrès reconnais donc sa main!
Crois-tu qu'à cet or pur quelque alliage humain
Soit mêlé? Dis au moins, en te signant la tête :
« Il n'est de Dieu que Dieu! Le Christ est son prophète!
« A sa morale sainte, à ses divines lois
« Dans sa voix, ô mon Dieu! je reconnais ta voix.
« C'est ton Messie! En lui j'adore ta parole!
« Sa croix, de ma croyance est le divin symbole!
« C'est par elle à ta gloire enfin qu'il est rendu,
« Et qu'il remonte au Ciel dont il est descendu! »

Mais d'un chrétien ce cri peut-il se faire entendre?
Je me tais, et je laisse au Dogme à se défendre!

LA FRANCE

DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

(1865).

POUVOIR ET LIBERTÉ.
RAISON ET INTÉRÊT.
HONNEUR ET INDÉPENDANCE.

Vois-tu ces animaux que guide l'odorat?
Ce sens en l'un d'entre eux est-il plus délicat,
Tous, d'un commun accord, le placent à leur tête;
Tous courent sur ses pas, s'arrêtent s'il s'arrête!
Mais vienne la curée, il est mis à l'écart,
Et le dernier venu lui dispute sa part!

Meute d'hommes, c'est toi! Tant que le péril dure,
Ta foule au plus habile obéit sans murmure :
Il parle, ordonne, et tous s'empressent sous ses lois;
Mais le péril passé, l'on méconnaît sa voix;

Son autorité gêne, on lui devient hostile;
Et s'il n'est le plus fort, malheur au plus habile!
On le choisit pour chef, mais pour gouverner, non!
Ses sujets l'ont fait Roi pour régner en son nom.
Pauvre Roi! C'est alors qu'orateurs, journalistes,
S'arrachent ton pouvoir, et que, si tu résistes,
Comme un despote affreux, dénoncé, déchiré,
Tu vois, au nom d'un peuple à dessein égaré,
Transformer au forum et dans chaque gazette,
Ta Cour en cour d'assises et ton Trône en sellette;
La Presse, la Tribune, dire : L'État, c'est moi!
Et que de tes sujets, le plus sujet c'est toi!
Oh! qu'on est libre alors! O système admirable
Où décidant de tout, et de rien responsable,
Chacun, matin et soir, publiant, déclamant
Tous peuvent gouverner, hors le Gouvernement!
Lequel enfin, lassé d'une engeance aussi fière,
S'échappe un beau matin de cette pétaudière!

Mais quand le plus habile est aussi le plus fort,
Oh! comme alors, saisis d'un tout autre transport,
Ces Tribuns, qui de tous semblaient servir la cause,
Accourent sous le joug que le vainqueur impose!
C'est qu'il tient ce Pouvoir que ces fiers libéraux,

Pour se le partager, déchiraient en lambeaux.
La proie est dans sa main; c'est la même curée
Que se dispute en lui cette meute altérée.
Et s'il en est encor dont l'appétit hautain
Prétende, au nom de tous, ressaisir le festin
Qu'un seul vient d'arracher à leur orgueil avide,
De leurs cris impuissants, se perdant dans le vide,
Chacun se rit; chacun, contre leur vain effort,
Pressé d'un zèle ardent, excite le plus fort :

« Sire, brisez leur joug! Au prix qu'on vous la donne,
« Quel être dégradé voudrait de leur Couronne?
« Où sont leurs trois Pouvoirs s'équilibrant entre eux?
« Sur ce sol plébéien nous n'en voyons que deux,
« Le Trône et la Tribune ; et la chose publique
« Ne peut être à la fois Empire et République!
« Qu'ont-ils fait? Affamés, ou de bruit ou d'emplois,
« Leurs journaux, leur faconde ont tout perdu deux fois!
« Leur Chambre est de scandale une impudente école ;
« Leur Tribune, un comptoir où se vend leur parole ;
« Leur Presse, une officine, et du plus noir poison
« Dont on puisse d'un peuple égarer la raison ;
« Leurs Comices, des corps qu'afin de mieux corrompre,
« En mille fractions ils ont le soin de rompre !

« Frappez donc ces Tribuns, muselez ces journaux,
« Depuis un demi-siècle auteurs de tant de maux!
« Oui, Sire, il faut un maître à notre populace;
« Aux Bourgeois, un appui dont ils prisent l'audace;
« Vous êtes cet appui! Que vous demandent-ils?
« De défendre leurs biens, leurs lois, leurs droits civils,
« Contre ces autres droits qu'on nomme politiques,
« Dont les ont dégoûtés tant d'abus anarchiques! »
Ils ont dit, et leur chef, sur un discours pareil,
A de ces Conseillers composé son Conseil.
Dès lors, aux cris, aux coups, au désordre, à l'injure,
Succède enfin la paix, fruit de la dictature!
On ne voit plus l'émeute agiter son flambeau,
Ni chaque jour s'user un Cabinet nouveau.
Que de hauts faits alors! Sous ce chef qu'on renomme,
L'Empire tout entier marche comme un seul homme!
Plus d'obstacles : chacun au bon ordre soumis,
A son métier retourne, à sa place est remis.
Qu'ils sont beaux les débuts des Pouvoirs qui surgissent!
Les biens, que sans espoir on rêvait, s'accomplissent;
Tout renaît; et bientôt, d'un élan glorieux,
Nos Aigles ont repris leur vol audacieux,
L'histoire son burin; et déjà l'on remarque
Qu'en France tout grand siècle est né d'un grand monarque!

On vante en celui-ci son grave et doux accès,
Et son habileté que prouve le succès.

Le succès! des flatteurs, hélas! le plus perfide;
Que l'orgueil suit toujours; qui, de sa voix d'Armide,
Lui dit : « Que ce bonheur, à son peuple apporté,
« Jamais d'un trop grand prix ne peut être acheté!
« Qu'à son génie on doit la fortune publique,
« Qu'elle est à lui; que d'elle étant la source unique,
« Il peut, pour ses plaisirs, y puiser largement,
« Et des siens en gorger l'avide dévouement!
« Qu'en ses projets il doit dédaigner tous murmures;
« Que pour les accomplir, s'il faut des mains impures,
« Son choix n'hésite point; qu'il sait par son début,
« Que tout moyen est bon dès qu'on atteint le but;
« Que lui seul en est juge, étant seul responsable,
« Et qu'à ses volontés tout obstacle est coupable!
« Qu'oserait-on blâmer? Qu'ont voulu ses sujets?
« Le repos sous ses lois, le bon ordre, la paix;
« N'en jouissent-ils pas? La paix, c'est le silence;
« Le repos, son pouvoir; l'ordre, l'obéissance!

Ainsi parle l'orgueil. Qui le contredirait,
Près d'un chef élevé sur un si haut sommet?

Issu d'un coup d'État, tout, sous sa dictature,
Est sa création; chacun, sa créature!
Quelle tête tiendrait sur ce faîte isolé?
Là, de tous les regards il se voit contemplé;
S'il marche, tout se meut; languit-il, tout s'arrête;
Tout l'Empire est souffrant s'il a mal à la tête!
Un geste, un mot de lui, ses moindres mouvements,
Pour l'univers entier sont des événements;
Ils portent nos destins, ils ont mille interprètes,
Ils sont enregistrés dans toutes les gazettes!
Ah! de tant de puissance à toute heure enivré,
Peuples, quel homme enfin ne serait égaré?
Vous-mêmes, à ce sort si différent du vôtre,
Vous ne le croyez plus un mortel comme un autre!
Mais qu'entends-je? Déjà le prestige est usé!
Peuple, de ton espoir, qui t'a désabusé?
D'où vient que, de ton sein le chassant comme un rêve,
Une sourde rumeur de toutes parts s'élève?
« Quel luxe! que d'impôts! quel règne dissolu!
« Est-ce donc pour cela que nous l'avons élu?
« S'il nous rend le repos, quelle reconnaissance
« Lui doit-on, quand lui-même ainsi s'en récompense?
« Quoi! spoliateur même! Il porte un si grand nom!
« Comment n'a-t-il pas craint d'en gâter le renom?

« Et quels choix ! quels entours ! quelle insulte plus forte !
« Qu'on soit perdu de mœurs ou d'honneur, il n'importe,
« On est de tout emploi le plus digne à ses yeux
« Dès qu'à ses volontés on obéit le mieux !
« De là plus de recours contre de tels complices,
« Et nos droits violés jusque dans nos comices !
« De là ces vils trafics avec des favoris
« Qu'on laisse nous piller comme en pays conquis,
« Puis, que l'on voit, marqués du fouet de la satire,
« Devant le monde entier représenter l'Empire !
« Hé quoi! d'un si grand nom perdre ainsi le pouvoir !
« En gâter l'ascendant, notre dernier espoir!
« Ah ! que son cœur soit bon, sa force calme et douce ;
« Qu'il n'ait rien d'un tyran, rien en lui qui repousse ;
« Qu'on ait vu ses rivaux contre lui s'acharner,
« Et lui, dans ce péril, vaincre et leur pardonner ;
« Que même à son pays il ait rendu sa gloire,
« Quelque cher qu'ait été le prix de la victoire ;
« Qu'enfin, sa Dictature ait même eu quelque attrait,
« Nous le reconnaissons ; mais qui supporterait,
« De tant d'impurs agents, de tant de créatures,
« L'insupportable poids de mille Dictatures?
« *L'Empire, c'est la paix !* mais la paix sans mépris,
« Mais non le calme plat d'un repos à tout prix?

« Mais non que cette paix dépende d'un caprice!
« Mais moins encor, qu'au gré d'une erreur ou d'un vice,
« Un seul homme ait le droit de se sacrifier
« Le destin de chacun ou de l'État entier!
« Un grand peuple ne peut accepter un tel rôle,
« Et nous ne voulons plus d'un pouvoir sans contrôle! »

Cri d'un trop juste orgueil un instant abattu!
Mais Peuple, ce contrôle, où le trouveras-tu?
Sera-ce dans ton sein, où l'égalité règne;
Où la démocratie a planté son enseigne;
Où rangs, classes, croyance, elle a tout renversé?
Et, pour niveler tout, a tout pulvérisé?
Et que veut-elle enfin, lasse de tout détruire,
Qu'avec cette poussière on puisse reconstruire?
Quel obstacle au Pouvoir en pourrait-on former?
On te craint plus que lui, qu'on n'ose désarmer,
Pauvre Société, qu'a réduite en poussière
La folle égalité, dont on te voit si fière!
Foule d'individus sans ordre, sans lien,
Poussière dangereuse, où ne se fonde rien!
Elle repose, au moins, la poudre de la tombe!
Mais la tienne, à tous vents, comme une immense trombe,
S'élève, tourbillonne, et, dans son cours fatal,

Ne réprime ou punit que par un plus grand mal!

Despotisme, Anarchie, être ainsi vos victimes!
Quoi! n'avoir plus de choix qu'entre ces deux abîmes!
Tomber de l'un dans l'autre; et depuis tant de jours,
Ce cercle vicieux, le parcourir toujours!

Entre un Pouvoir sans frein et le gouffre anarchique,
Peuple, n'est-il donc point de sage République?
Trône, entre l'anarchie et l'absolu pouvoir,
N'est-il point de milieux où l'on puisse t'asseoir?

Hélas! depuis le jour où, frappé d'anathème,
Autorité de Roi, de père, de Dieu même,
Tout périt, que d'efforts, Peuple décapité,
Pour refaire une élite à ta Société!
Quand à ce corps tronqué tu veux rendre une tête,
La tempête détruit ce qu'a fait la tempête,
Et rien ne lui survit, rien, depuis soixante ans,
Que daignent consacrer et le Ciel et le temps!

Raison, voilà ton règne! Ah! quoi qu'elle imagine,
Seule jamais sa voix sur l'homme ne domine!
Que font ses vains discours, ses fragiles arrêts,

Aux vents des passions, au choc des intérêts?...

Les Intérêts!... Quel nom viens-je de faire entendre?...
Que leur pouvoir est grand!... Mais pourquoi s'en défendre?
Quand l'homme est si blasé, si sceptique aujourd'hui,
Est-il une autre prise à la Raison sur lui?...
Ces intérêts, qu'ils soient de ce monde ou de l'autre,
N'est-ce donc point par eux que le Sage ou l'Apôtre
Ont obtenu de nous tant d'efforts généreux?
Raison, tu n'as sur nous de prise que par eux!
Lorsque même en ton nom ces intérêts raisonnent,
Ta force n'est, hélas! que celle qu'ils te donnent!
Sans eux, vers quels progrès nous ferais-tu marcher?
C'est par eux, de nos jours, qu'on t'a vu triompher.

Quand du Peuple, jadis, tu soulevas la masse,
Tu voulus qu'au banquet le plus grand nombre eût place;
Que le mérite seul y réglât le destin;
Que la loi régnât seule; et que chacun enfin,
Ayant part au labeur, eût part à la récolte.
Tel fut jadis le but de ta grande Révolte!
Si d'autres passions ont alors prévalu
Il n'importe, ce but fut avant tout voulu.
Il fut atteint! Depuis, qui ne convient qu'en somme,

On vit la dignité se relever dans l'homme,
Ses droits mieux reconnus, et même dans chacun
Le sens commun, si rare, être un peu plus commun?
Mais alors au banquet une foule innombrable
Accourait, se pressait. Il manquait une table
Où tant de conviés eussent place aisément,
Et de tant d'appétits se trouvât l'aliment.
Le crédit l'apporta; son attrait, qu'on critique,
Fit de l'or de chacun la fortune publique.
Dès lors mille intérêts, jusque-là désunis,
Dans un même intérêt marchèrent réunis!
Noble ou non, c'est un fait : qu'une puissante amorce
Donne à cet intérêt et le nombre et la force;
Qu'il s'impose au Pouvoir; qu'à ses calculs divers
L'ordre et la liberté sont également chers;
Qu'il est le mieux compris de toute intelligence;
Que chaque jour s'accroît sa nouvelle puissance;
Qu'enfin il est le seul qui n'obéisse pas
Au despotisme aveugle, ou d'en haut ou d'en bas!

Eh bien, puisque c'est là que la force réside,
Abaisse-toi, Raison, à le prendre pour guide!
Fais de cet intérêt ton plus solide appui;
La force qui te manque, accepte-la de lui!

Qu'il soit ce contre-poids, dont le contrôle libre
Entre des droits rivaux conserve l'équilibre;
Et l'intérêt d'un seul, d'où naissent tant d'abus,
Sur l'intérêt de tous ne l'emportera plus!

L'intérêt!.... l'intérêt!.... Triste *positivisme!*
N'est-il un frein plus noble à mettre au despotisme?
Quoi! les mâles vertus, les instincts généreux
Ne suffisent-ils point contre ce joug honteux?
Hélas! non. Autour d'eux, quand tout s'abaisse et tremble,
Leurs voix manquent d'échos, et de force, et d'ensemble!
Mais c'est alors contre eux que le maître irrité,
Par de nouveaux excès insultant leur fierté,
Révolte contre lui les peuples qu'il opprime,
Et que de leur courroux sa colère est victime!...
Combat de passions! déplorable succès,
Où l'excès n'est vaincu que par un autre excès;
Où la force triomphe, où le patriotisme
N'abat que le Despote, et non le Despotisme!

Instincts libres et fiers des hautes régions,
Où ne s'élèvent point nos tristes passions,
Parlez! Qu'à votre voix leur lutte s'ennoblisse!
Mais ne prétendez pas en régler le caprice.

Seul, à leur folle ardeur un autre frein est bon :
Laissez ce soin terrestre à la froide Raison;
Et puisque l'intérêt mieux que vous la seconde,
Sous le nom de Crédit qu'elle règne en ce monde!
Qu'elle y soit ce qu'elle est, l'intérêt bien compris!
Que pour y dominer nos *folles du logis*,
Reclassant un grand peuple, elle en forme l'élite
En large olygarchie ouverte à tout mérite!

De nos divers états le lien fut brisé;
En corporations qu'il soit recomposé;
Que chacune ait ses chefs; qu'en tête de chacune
Le mérite les place, aidé de la fortune;
Hommes de lettres, d'arts, hommes de tous métiers,
Sous vos drapeaux divers dès lors associés,
Qu'en vos chefs reconnus votre choix vous rassemble!
Là, doit être la Force et la Raison ensemble;
Et que chaque intérêt, ainsi représenté,
Recompose une tête à la Société!
Quelle autre, désormais, pourrait mieux la conduire?
Au Pouvoir, quel qu'il soit, quelle autre pourrait dire :
« Régnez, mais au nom seul des intérêts de tous;
« Respectez-les en moi qui les surveille en vous!
« Régnez par eux, pour eux, voilà votre seul rôle;

« Et vous ne pourrez plus en briser le contrôle! »
Dieu le veuille! et de plus, qu'à ta mobilité,
Folle Démocratie, un frein soit apporté!
Que l'intérêt commun soit ce frein, s'il peut l'être,
Et que sur tous enfin il règne seul en maître!

L'intérêt s'ennoblit quand il est collectif!
Qui plaindrait le Pouvoir d'en être alors captif?
Un Peuple, trop connu par son humeur hautaine,
Ne l'a-t-il pas assis sur un ballot de laine?
Ce trône, où l'intérêt règne et compte les vœux,
Rend-il ces vœux moins fiers, moins purs, moins généreux?
Et pourquoi? C'est qu'en nous quand la prudence veille,
Ce que l'honneur prescrit, l'intérêt le conseille;
Bien compris par ce peuple, il éclaire ses yeux,
Il y maintient la foi, le respect des aïeux.
Voilà comment chez lui cet intérêt domine,
L'intérêt collectif, devant qui tout s'incline!
C'est l'intérêt privé, l'intérêt de chacun,
Concourant, s'immolant à l'intérêt commun!
Et vous prétendriez l'accuser d'égoïsme?
Cet égoïsme-là, c'est le patriotisme!
Il donne le pouvoir à qui l'a mieux compris;
La gloire de ses chefs se mesure à ce prix.

Cette gloire est la vraie, elle est la gloire utile!
Et ne la croyez pas, avant tout, mercantile!
Non, non, des grands États l'intérêt le plus grand
Est dans leur dignité, dans l'orgueil de leur rang,
Dans le respect qu'entre eux l'un à l'autre ils s'imposent,
Dans le nombre des bras, des cœurs dont ils disposent;
Et si quelque revers vient à courber leur front,
Dans l'ardeur d'en venger, d'en effacer l'affront!

Un affront! O douleur! ô mon pays! ô France!
Où vas-tu prodiguer ton sang et ta vaillance,
Quand, dans ton propre sein, ton Empire, outragé,
Depuis dix lustres pleins n'est point encor vengé;
Quand à tes oppresseurs tu n'oses, prisonnière,
Du Rhin et de l'Escaut ressaisir la barrière;
Quand tes vainqueurs d'un jour se vantent qu'à jamais
Ton peuple, qui vingt ans les a vus ses sujets,
Subira, mutilé sur ce lit de Procuste,
L'insupportable affront de leur arrêt injuste?

Ah! quand s'écriera-t-il, ton Génie indigné :
« De quel droit à ce joug m'avez-vous condamné?
« Eh! que m'importe à moi votre inique système?
« Je n'accepte de lois que celles de Dieu même!

« C'est lui qui sur ce globe a tracé de sa main
« Cet Empire des Francs que l'ôn mutile en vain!
« Les bornes qui d'en haut lui furent destinées
« Sont les deux Mers, le Rhin, l'Alpe et les Pyrénées!
« L'entendez-vous? Le Rhin! ce Rhin qu'en vos fureurs
« Tous vos Barons et Ducs, huit Rois, deux Empereurs,
« M'ont ravi par la ruse, et non par la victoire!
« Si je ployai, ce fut sous le poids de ma gloire!
« Elle s'emporta trop au delà de ce Rhin,
« Dont vous, à votre tour, méconnaissez le frein!
« Mais l'Empire opprimé, dont je suis le Génie,
« Arrachera sa rive à votre Germanie!
« Il naquit sur ces bords que vous lui contestez;
« C'est son propre berceau que vous lui disputez,
« Le berceau de Clovis, celui de Charlemagne!
« Eh! qu'étiez-vous alors, vous et votre Allemagne,
« Quand il était déjà l'héritier des Césars?
« Vous étiez des païens, dans vos forêts épars,
« De sauvages tribus; et c'est à notre France
« Que vous devez vos arts, vos lois, votre croyance!
« Elle vous a vengés du féroce Attila!
« Du cimeterre arabe elle vous préserva!
« Et vous, à la faveur de ses guerres civiles,
« Vous avez envahi ses forts, ses champs, ses villes!

« Que vous doit-elle, à vous qui lui devez vos Rois,
« Ces rois qui m'ont trahi, dont l'insolente voix
« Vient à leur joug honteux de joindre la menace?
« Qu'ont-ils dit?... La Comté!... la Lorraine!... l'Alsace!
« Ah! plus de vains discours! A d'indignes liens
« Ils ajoutent l'insulte! AUX ARMES, CITOYENS!
« Jadis tout vous manqua jusqu'au fer, quand leurs haines
« S'unirent contre vous pour vous charger de chaînes,
« Vous piller, vous grever de tributs odieux!
« Et quand ce fer, quand l'or renaissent en ces lieux,
« Quand le sang des héros bouillonne dans vos veines,
« Vous les prodigueriez en entreprises vaines,
« Ou, captifs sous le joug d'une servile paix,
« En discordes sans fin, dont les honteux excès
« Font, depuis cinquante ans, pour des libertés folles,
« D'un siècle d'action un siècle de paroles!
« Ah! plutôt, du Danube au Czar livrant le bord,
« Marchez au Rhin; c'est là qu'il faut courir d'abord!
« Qu'un million de bras chassent de son enceinte
« Ce Roi qu'excite moins son orgueil que sa crainte!
« Jusque-là, quelle triste et vaine fiction!
« Vous, Empire?... Empereur?... Vous, grande nation?...
« La France est mutilée, et vous osez vous dire
« La grande nation! l'Empereur! un Empire!...

« Ces titres, qu'effaça le plus grand des revers,
« Que sont-ils sans le Rhin, sans l'Escaut, sans Anvers ?
« Tant que vous n'aurez point reconquis ces rivages,
« Et lavé dans leurs flots de si sanglants outrages,
« N'usurpez pas des noms dont la pompe trahit
« Le joug humiliant que la France subit !
« Brisez-le donc, ce joug ! Méritez qu'on vous nomme
« La *Grande Nation*, comme au temps du *Grand Homme !*

1866

« Non ! le deuil n'est point dans leurs cœurs,
« Quand tes clefs, malheureuse France,
« Dans Anvers, Cologne et Mayence
« Sont aux mains de tes oppresseurs !
« Non ! sous la menace hautaine
« D'orgueilleux, d'insolents geòliers,
« Tout ce peuple de prisonniers
« Ne songe qu'à dorer sa chaîne !

« Dans ses discordes, que voit-on ?
« Des chefs, sous lesquels il s'enrôle,
« Se disputant le triste rôle

« De régner dans une prison.
« Ta liberté, sous leur bannière,
« Peuple, s'épuise en vains essais;
« Il n'est de libre aucun Français
« Tant que la France est prisonnière!

« N'es-tu pas issu de ces Francs,
« Enfants du Rhin et de la gloire?
« De ces Francs, dont jadis l'histoire
« A dit en de si fiers accents :
« La terre et toutes ses puissances
« Tremblent sous leurs pas valeureux ;
« Et le ciel croulerait sur eux,
« Qu'ils le soutiendraient sur leurs lances! »

« Reprends donc leur mâle fierté
« Laisse là tes discordes vaines!...
« Quand tes frontières sont des chaînes,
« Que parles-tu de liberté?
« Ah! d'un demi-siècle d'outrages
« Songe, avant tout, à te venger;
« Le joug honteux de l'Étranger,
« C'est le pire des esclavages! »

1867

O noble France! ainsi ton génie irrité
T'excitait, s'indignant de ta captivité!

Et toi, sage Albion, quand, de l'Inde à Byzance,
L'astre géant du Nord menace ta puissance;
Lorsque des longs parcours l'obstacle surmonté
Va doubler le péril; quand il s'est augmenté
D'un allié hautain, qui, grandi dans l'orbite
De cet astre géant, s'en fait le satellite,
Que fais-tu donc? Crois-tu que sur ce continent,
Contre de tels rivaux, ton superbe Trident
Te suffise; et que là, sans rien qui le seconde,
Il soit encor pour toi le sceptre de ce monde?
Ne vois-tu pas qu'il manque à son autorité
D'un Empire voisin le glaive redouté;
Mais qu'il faut, pour qu'entr'eux l'union soit entière,
Laisser à celui-ci ressaisir sa frontière?
Qu'alors, l'un comme l'autre à son faîte arrivé,
De ce double sommet sur l'Europe élevé,
La domptant, on verrait ton trident et ce glaive

D'un long siècle de paix réaliser le rêve?
Qu'importeraient d'un Czar les hostiles fureurs,
Lorsqu'entre vous et lui, huit Rois, deux Empereurs
Ne trouveraient qu'en vous bienveillance, justice,
Et de leurs intérêts la force protectrice?
Hâtez-vous donc; formez ce faisceau glorieux!
Au centre de l'Europe en vous plaçant tous deux,
Dieu voulut qu'en nos jours l'art de s'entre-détruire,
A son comble arrivé, vous serve à reconstruire!
Arrachez-le d'abord à son emploi brutal;
Retournez-en l'abus contre l'esprit du mal;
Qu'il tombe, et, comme lui, tout esprit de conquête!
Si de l'Europe en vous on reconnaît la tête;
Des sciences, des arts, de tout progrès nouveau,
Si le Ciel en vos mains a placé le flambeau,
C'est pour qu'entre vous deux une sainte alliance
En redouble l'éclat, les bienfaits, la puissance;
Pour que l'astre géant pâlisse à sa clarté;
Que du faible partout le droit soit respecté;
Qu'enfin cesse entre vous toute lutte inféconde,
Et que votre union donne la paix au monde!

La Paix! Pour la donner, l'as-tu? Comment alors,

Sans l'avoir au dedans, l'imposer au dehors?
Donner ce qu'on n'a point soi-même, est-ce possible?
Tant que de tes partis l'esprit incorrigible,
Sans pitié, sans remords, déchirera ton sein,
Pauvre France! renonce à ce noble dessein.
Qui peut compter sur toi, quand chez toi rien ne dure?
Hier, démagogie! Aujourd'hui, dictature!
Sait-on ce que demain tu pourrais devenir?
Quels voisins pour alliés nous voudraient donc choisir,
Et de les gouverner confier le système
A qui ne sait comment se gouverner lui-même?
Honteux abaissement! France, quand donc enfin
A tes divisions sauras-tu mettre fin?
Sois, à ton gré, Royaume, Empire ou République,
Choisis! mais, ton choix fait, qu'une loi despotique
D'un silence de mort frappe tous ces partis,
Qui sont de ta grandeur les plus grands ennemis!
C'est ainsi qu'Albion apprit à leur licence
Qu'au choix de son pays on doit l'obéissance.
Imite-la : qu'enfin ton pouvoir respecté
Courbe ces ennemis sous ton autorité,
Ou les force à changer et leur perfide rôle
Et leur guerre coupable en un sage contrôle!

Pour vous, fermes esprits, dont les convictions
Survivent aux revers, au choc des passions,
Vous aussi, nobles cœurs, dont le généreux zèle
A des chefs malheureux garde un culte fidèle,
Imitez le plus grand de nos grands orateurs (1) :
Déchirez votre rôle, et restez spectateurs
Si vous n'êtes guerriers, car alors votre vie,
Guerriers, n'est plus à vous; elle est à la Patrie!

A LA FRANCE.

(Décembre 1869.)

Des temps de Marengo vétéran solitaire,
J'élève encor vers toi ma voix nonagénaire :
Que ses derniers accents soient dignes de ton nom,
France de Charlemagne et de Napoléon!

Pauvre France, est-ce toi que Paris représente,
D'un pays mutilé capitale arrogante,

(1) M. Guizot.

Qu'on agrandit sans cesse, et qu'on orne à tout prix,
Quand sous un joug honteux, opprimé, le pays
Reste faible, incomplet, tel que ce nain difforme
Qui sur un corps chétif porte une tête énorme?
Quand donc, ressaisissant et le Rhin et l'Escaut,
France, lui rendras-tu le cadre qu'il lui faut?
Quand t'apercevras-tu qu'un tel faîte t'écrase,
Et qu'il faut au sommet proportionner la base;
Qu'il ne faut plus, surtout, offrir à tout venant,
Comme en soixante-sept, le spectacle affligeant
D'un captif invitant le geôlier qui l'enchaîne
A venir admirer comme il porte sa chaîne,
Se pare de ses fers et dore sa prison?

France de Charlemagne et de Napoléon,
De quel progrès, de quoi peux-tu donc être fière,
Quand tu n'as point du Rhin reconquis la frontière?
A quel signe, sans lui, te reconnaîtrait-on,
France de Charlemagne et de Napoléon?
C'est lui qui protégeait, dans sa puissante course,
De tes fleuves divers et le cours et la source;
Seul entre tous, son cours, tracé du sud au nord,
Te marque tes confins, comme un arrêt du sort.
Avec lui rentreraient au pouvoir de tes Princes

Huit millions de sujets, cent villes, vingt provinces;
Et tes chefs, Rois, Tribuns, Empereur, tour à tour,
L'abandonnent aux mains de tes vainqueurs d'un jour!
Quoi! malgré tant de sang, après tant d'holocaustes,
C'est encor Lille et Metz qui sont tes avant-postes!
Quoi! d'un Prussien, d'un Belge acceptant les mépris,
Tes fiers représentants ne songent, dans Paris,
Qu'à pérorer sans fin sur l'art de te conduire,
Sans craindre d'imiter les Grecs du Bas-Empire;
Quand, ô honte! le tien n'a plus même aujourd'hui
La frontière qu'il eut au temps des Dubarry!
Pour la défendre, ainsi morcelée, incertaine,
Un million de soldats te suffirait à peine;
Tandis que, reportée au Rhin et dans ses forts,
Qui l'oserait braver? Respectée au dehors,
Ta gloire suffirait, ta gloire qui se souille
D'un Bismark, d'un Cobourg, assis sur ta dépouille,
Et dont le joug hautain dément jusqu'à ton nom,
France de Charlemagne et de Napoléon!

Au Rhin donc! c'est le cri de ton indépendance;
Tout est là : ton honneur, ta gloire, ta puissance;
Et ton repos aussi. La paix au prix du Rhin,
C'est une fausse paix les armes à la main,

La honte au cœur, repos ruineux et précaire;
Ce n'est point là la paix, si ce n'est point la guerre.
Au Rhin donc! et qu'enfin, d'un premier bond franchi,
Déjà son bord français en soit presque affranchi;
Ses forts, pris à revers; la lutte décisive,
Avec tous ses fléaux, portée à l'autre rive.
L'offensive est française! Après ce premier pas,
Qu'elle vive du sol, marche, et n'hésite pas.
« Hâtons-nous! s'écriait le géant des conquêtes :
« Les jambes, mes enfants, épargneront les têtes! »
Que l'ennemi partout soit ainsi prévenu :
Celui qu'on déconcerte est à demi vaincu.
Ose donc, et surtout que la bataille prête
De ton rival troublé menace la retraite.
Dans la nécessité de vaincre ou de périr,
S'il résiste aux assauts que tu lui fais subir,
Qu'un corps choisi soit prêt; que son artillerie
Foudroie un point donné de la ligne ennemie;
Qu'il la crève, s'y jette, en rompe enfin l'accord,
Et qu'ainsi du combat il décide le sort.
Mais que ton chef ici ne borne point sa gloire :
Vaincre est peu, s'il ne sait user de la victoire.
Les nuits, les jours suivants, point de repos, soldats,
Sans en avoir atteint les derniers résultats!
Poursuivez ces vaincus. Changez, coûte que coûte,

Et leur retraite en fuite, et leur fuite en déroute.
Réserves, accourez! Ce n'est que dans Berlin
Que vous ressaisirez le bord français du Rhin.
C'est là que de Landau, de Cologne et Mayence
Sont les clefs.... ou plutôt les tiennes, pauvre France!
Qu'attends-tu donc? Crains-tu, dans ce choc inégal,
De rencontrer bientôt un plus puissant rival;
Et même, contre toi, qu'une triple alliance
Et sur terre et sur mer n'épuise ta vaillance?
Non : si d'un double effort il ne faut point douter,
Ce triple et trop grand choc n'est point à redouter.
Quand des États-Unis la grande République
Dispute l'Océan au Trident britannique;
Quand l'empire des Czars, sans cesse grandissant,
Vers l'Inde, chaque jour, marche à pas de géant,
Et qu'il a pour Byzance, objet de son caprice,
Comme pour la Pologne, un Prussien pour complice;
Lorsqu'à ce prix, enfin, à ce roi parvenu
Il promet un secours rapidement venu,
Ne crains plus aujourd'hui que l'Angleterre hésite
Entre l'Aigle française et l'Aigle moscovite;
A moins que, spectatrice, elle borne ses vœux
A les voir à l'envi se déchirer tous deux.
Eh bien! satisfais-la, brave encor cet obstacle;
D'un second Austerlitz donne-lui le spectacle.

Ton grand homme n'est plus ! Mais ta cause, aujourd'hui,
D'un empire puissant n'a-t-elle pas l'appui ?
Et, grâce à Sadowa, n'est-elle pas plus riche
Des huit cent mille bras de la guerrière Autriche ?
  Bien plus : dans ce conflit contre ton oppresseur,
Le nombre seul des bras est-il en ta faveur ?
Vois ceux que contre toi son vain orgueil rassemble :
Plus il les fait nombreux, et moins ils ont d'ensemble.
Polonais et Danois, Hessois, Hanovriens,
Et des Libres Cités les mâles citoyens,
La moitié des sujets qu'il arme pour sa cause,
En détestent le joug, et celui qui l'impose.
Croirais-tu donc qu'au sud, leurs alliés, dans leur cœur,
Seraient plus dévoués à cet usurpateur ?
Voudraient-ils que du Mein la trop faible barrière,
Que l'Elbe, des trafics leur rapide courrière,
Que le Danube enfin, ce fleuve sans rival,
Au cours deux fois royal, deux fois impérial,
Avilis, dégradés, devinssent tributaires
D'une chétive Sprée, inconnue à leurs pères ?
  Non, non ! Crois bien plutôt, que, dans leur cœur loyal,
Tous, au sud comme au nord, n'attendent qu'un signal ;
Qu'ils savent qu'à la fois, c'est de Paris et Vienne
Qu'il faut, pour leur salut, que ce signal leur vienne ;
Et qu'on y choisira le moment opportun

Pour écraser ensemble un ennemi commun.
Ils le craignent autant qu'ils te craignaient naguère.
Mais, commence pourtant par un prompt coup de guerre !
Va : quand d'un grand succès son début est marqué,
Les alliés au vainqueur ont-ils jamais manqué?

Ah! quand ils entendront leur ancien Chef leur dire :
« Amis, accourez tous au salut de l'Empire!
« Le signal est donné; ce Français, ce vainqueur,
« N'est plus un conquérant : c'est un libérateur,
« Votre allié le plus sûr! marchons sans défiance;
« C'est encor, c'est toujours notre Sainte Alliance,
« Mais contre un ennemi né dans son propre sein!
« Retournons contre lui son perfide dessein.
« Tous les moyens sont bons à sa noire entreprise :
« Il viole tous les droits, par force, par surprise;
« Voisins, amis, alliés, monarque ou citoyen,
« Tout, sous son joug de fer, doit devenir prussien;
« Et, croyant nous tromper par un vain stratagème,
« Il veut, au nom de tous, seul être tout lui-même.

« Eh bien! montrons-lui tous combien il s'est mépris
« En osant nous traiter avec un tel mépris!
« Répondons au signal que nous donne la France;
« Qu'il soit enfin venu le jour de la vengeance!
« Arrachons à ce Roi le prix de tant de maux,
« Ce manteau royal fait de pièces, de morceaux

« Dérobés, extorqués par ruse ou violence :
« Mettons à nu ce traître a la Sainte Alliance!
« Que la Poméranie, où naquit son Bismark,
« Soit, avec le Holstein, donnée au Danemark;
« Au loyal Roi saxon, Wittemberg, les Lusaces,
« La Silésie encore, avec ses fortes places;
« Au Roi hanovrien, Magdebourg pour garant,
« Avec la Westphalie en dédommagement.
« Que la Hesse à nos bras doive sa délivrance,
« Et les Libres Cités, leur vieille indépendance.
« Qu'enfin le noble Rhin soit respecté de tous;
« Qu'il serve de barrière entre la France et nous;
« Ou plutôt, qu'allemande et française, son onde
« Soit de notre union une image féconde!
« Pour vous, Rois du Danube, au delà de ses bords
« Le vaincu payera le prix de vos efforts;
« Et quant aux miens, amis, pour eux je ne demande
« Qu'à retrouver en vous ma Patrie allemande! »
France, à ce cri d'honneur, ce généreux appel,
Doutes-tu que l'élan ne soit universel?
Qu'en tous ces braves cœurs l'écho n'en retentisse,
Et que ce juste arrêt bientôt ne s'accomplisse?
— Oui, dis-tu.... tout concourt, mais grand est le péril,
Et grand il veut un Chef. Ce Chef surgira-t-il?...
Il faut que du bon sens brille en lui le génie;

Que son coup d'œil soit prompt; sa prudence, hardie;
Qu'habile, ardent, actif, il soit, dans ses essais,
Digne de commander à des soldats français;
Qu'ils aient foi dans ce chef; que cette confiance
Double en lui le pouvoir, comme en eux la vaillance :
Un tel Chef, l'aurons-nous?... Vainement évoqué,
L'homme à l'occasion a si souvent manqué!
—Certe, il peut lui manquer, et trop souvent, sans doute :
Comment, pour la saisir, se trouver sur sa route,
Quand il faut qu'aujourd'hui tout marche à la vapeur?
Le sort, qui, de nos jours, marchait avec lenteur,
Laissa, pendant quatre ans d'une guerre incertaine,
Méconnu dans tes rangs ton plus grand capitaine.
Mais, maintenant qu'un chef sur les champs de combats
N'arrive qu'entouré d'un peuple de soldats
Qui dévore en trois mois la fortune publique,
Il faut, sans nul retard, que son destin s'explique;
Et, dès les premiers jours, on exige de lui
Les trois mots de César : *Veni, vidi, vici.*

Bien plus, au choix d'un chef, qui lui-même s'ignore,
Combien d'autres hasards vont s'ajouter encore!
Ce nouvel armement, ces rapides chemins,
Veulent un art nouveau pour de nouveaux moyens;
Puis, ces bras par millions, quand déjà, pour cent mille,
Le commandement même échappe au plus habile;

Leur partage obligé sous divers chefs de corps,
Doublant la chance entre eux des fatals désaccords!...
Mais qu'importe, après tout? La part de ta rivale
A ces hasards de plus n'est-elle pas égale?
Son ministre, son Roi, valent-ils, en un mot,
Le seul héros qu'elle eut?... Sois donc prête; et bientôt,
Sur leur sol usurpé, tu verras ce que pèse
Ce nouveau Richelieu, sous un autre Louis Treize!

(Juillet 1870.)

Enfin ton oppresseur a comblé la mesure :
Jusqu'au plus fol orgueil il a poussé l'injure;
J'entends partout le cri de l'indignation!
France, tu redeviens la grande nation!...
Mais dois-je à cette ardeur joindre mon cri de guerre?
Hélas! non; tout me dit qu'il faut encor me taire :
Comment pour l'offensive, après un long sommeil,
Tout peut-il être prêt, France, dès ton réveil (1)?...
Mon Dieu, protégez-la contre une cause impie!
Et vous, qu'à notre Chef votre immortel génie
Inspire des élans dignes de votre nom,
Mânes de Charlemagne et de Napoléon!

(1) Ceci explique pourquoi, à cette époque, l'auteur, malgré les pressantes sollicitations de plusieurs de ses amis, se refusa à publier ce qu'il appelait son *Chant de guerre :* cette guerre, à laquelle il désirait tant qu'on se préparât, venant d'être déclarée sans armées et sans alliances prêtes, lui paraissait intempestive et prématurée. (*Note de l'éditeur.*)

PARIS. — (Mars et Avril 1871.)

RÊVERIES D'UN NONAGENAIRE.

Ière

Compagne, amis, parents, avant nous disparus,
Où vous rejoindrons-nous? qu'êtes-vous devenus?
Quand la mort vous arrache aux maux de cette terre,
Votre âme à nos destins devient-elle étrangère?
Certes s'il se pouvait, libres, du haut des cieux
Vous nous protégeriez, Mânes de nos aïeux!
Tel dans ses Demi-Dieux l'a cru le Paganisme,
Tel le croit dans ses Saints notre Christianisme;
Mais, sur ce bord du gouffre où nous attend la mort,
Jamais nul souffle d'eux ne vient de l'autre bord
Confirmer cet espoir, et donner à notre âme,
Dans son doute, un appui qu'en vain elle réclame!.......

IIème

L'instinct croit, ce qui doute en nous c'est la raison.
Dieu créa libre l'homme en lui faisant ce don,
Libre, mais responsable et doutant à ce titre.
S'il ne doutait de rien, pourquoi son libre arbitre?
Loin de là, sa raison ne veut ajouter foi
Qu'à ce dont elle sait le comment, le pourquoi,
Si bien que de Dieu même elle doute, incapable
D'expliquer autrement ce monde inexplicable.......

IIIème

Athéisme! et voilà le misérable écueil
Où de notre raison vient échouer l'orgueil!
Cet attribut si vain du beau nom qu'il s'adjuge
Met tout en question, de tout il se fait juge;
Et de ce que par lui l'homme règne ici-bas
Sur tout être vivant, hors sur lui-même, hélas!
De ce que découvrant les lois de la matière,
Il les assujétit à notre race altière,

Celle-ci, reniant ses instincts et son Dieu,
Croirait que sa raison doit seule en tenir lieu,
Comme aux odieux jours d'une Commune infâme (1)!
Raison, mère du doute, où conduis-tu notre âme?.....

IVème

Notre âme! ah! cherchons-la dans ces élans du cœur,
Dans ces nobles instincts de foi, d'amour, d'honneur,
Bien plus qu'en tes progrès, trop terrestre science!
L'âme est plus dans le cœur que dans l'intelligence,
Et ce cœur, en dépit de tout raisonnement,
D'une vie à venir garde le sentiment;
Instinct venu d'en haut, lueur mystérieuse,
Fanal à l'autre bord d'une mer orageuse,
Tu nous dis que nos vœux de vous sont entendus,
Compagne, amis, parents, avant nous disparus;
Que des pieux souvenirs Dieu veut que l'on s'honore,
Et que d'un monde à l'autre on s'aime, on s'aide encore.....

(1) En 1793 et 1794.

V[ème]

Quand parle ainsi l'instinct à nos esprits émus,
Que peut notre raison lui demander de plus?
Elle sait qu'ici-bas il régnait avant elle;
Qu'on ne peut à ses lois être longtemps rebelle;
Que du Ciel à nos cœurs ses révélations
Sont le point de départ de nos religions;
Qu'enfin, si l'homme aspire à s'élever sans cesse,
Si des êtres vivants c'est le seul qui progresse,
Il le doit, avant tout, à cet instinct moral
Qui distingue le plus l'homme de l'animal.
De l'immortalité, de l'eternité même,
C'est l'instinct, et sa preuve est dans l'Être suprême
Qui seul a pu donner à l'homme d'entrevoir
Ces choses qu'autrement il n'eût pu concevoir.......

VI[ème]

Vains propos! nos penseurs n'ont foi qu'en leurs sciences;
Leur raison, de l'instinct dédaigne les croyances.

Ingrat! quand c'est d'instincts que vit ton corps mortel;
Quand ici tu dois tant à l'instinct maternel;
Quand c'est de nos instincts que naissent, dit l'Histoire,
Nos mœurs qui des États font la honte ou la gloire;
Quand tu sais qu'à l'instinct les animaux soumis,
Peuplades de castors, d'abeilles, de fourmis,
Sont depuis six mille ans aux mêmes lois dociles.
Là, point de factieux, point de guerres civiles;
Et là, chacun ne voit, tout étant en commun,
Que dans le bien de tous l'intérêt de chacun;
Simple instinct social, qui résout, et sans peine,
Un problème insoluble à la raison humaine!......

VII[ème]

Insoluble en effet dans nos sociétés,
Malgré, pauvre raison, tes essais trop vantés!
Sparte, Solon, Numa, leurs codes, ces merveilles,
Ont-ils autant duré que celui des abeilles?
Font-ils mieux de nos jours, ceux qui veulent en vain
Niveler à tout prix le sort du genre humain,
Et qui, surexcitant des maux qu'ils passionnent,
Au nom de la raison à l'envi déraisonnent?.......

VIIIème

Ce don de la raison, est-ce un bien? est-ce un mal?
L'homme est-il plus heureux que ne l'est l'animal?
Vaut-il mieux? Si du bien il a la conscience,
Il le doit à l'instinct mais non à sa science.
Et quant à celle-ci, ce fruit de sa raison,
Dans le monde moral quel progrès lui doit-on?
Voyez comme, au rebours, plus elle civilise,
Plus mœurs, esprits et cœurs, tout se matérialise,
Surtout lorsqu'ayant fait le peuple souverain,
Tout s'abaisse avili, tout se fait peuple enfin;
D'où vient qu'en ces périls, qu'un grand cœur seul conjure,
Tout, jusqu'au Dictateur, manque à la Dictature!......

IXème

La Dictature, eh! oui, Peuple, quel autre frein
Dompterait les partis qui déchirent ton sein?
Quelle autre autorité te rendrait, pauvre France,
Ta gloire, ta grandeur et ton indépendance?
Mais quel Chef peut surgir du fond de ce chaos?

Mon Dieu, fais que l'abîme enfante le héros !
Jadis, des maux moins grands, sur nous venant s'abattre,
Enfantaient Duguesclin, Jeanne-d'Arc, Henri-Quatre,
Napoléon enfin, dernier, suprême effort,
Si grand, qu'il semble, hélas ! avoir lassé le sort.
Depuis, ô pauvre France, épuisé, ton génie
Tombe et retombe en proie à ta démagogie.
Ce monstre, l'ennemi de tout gouvernement,
De nos ambitieux détestable instrument,
Grandit à la faveur de leurs folles discordes;
C'est l'Attila moderne avec toutes ses hordes !
Né dans les plus bas fonds de nos grandes cités,
Ce fléau, destructeur de nos sociétés,
Des civilisations menace la dernière.
Un déluge, dit-on, éteignit la première;
Païenne, la seconde a péri sous la main
Des Barbares de l'Est, ou du pesant Germain;
Et par son propre excès la troisième succombe !
Plus haut fut son berceau, plus bas sera sa tombe :
Elle naquit chrétienne; et l'ingrate, aujourd'hui,
Ne veut que sa raison pour guide et pour appui :
Sa raison ! ô Babel d'orgueilleuse mémoire !
O chute des Titans, ta fable est son histoire !......

X[ème]

Qu'est-ce donc, après tout, que cette faculté
Sujette à tant d'erreurs, à tant de vanité,
La Raison? c'est ainsi que notre orgueil l'appelle,
Quand la faible lueur que l'homme reçoit d'elle
N'est qu'un pâle reflet de ce flambeau divin.
Que peut cette lueur dans la nuit du destin?
S'y perdre! ou se mêler à ces ardentes flammes
Que mille passions allument dans nos âmes,
Et se laisser séduire à leurs entraînements.
Mélange impur, fatal à tous nos jugements
Où de nos passions la vanité raisonne,
Où de notre raison l'orgueil se passionne
Jusqu'à prétendre ici, comme en quatre-vingt-neuf,
Tout régir, tout changer, et tout refaire à neuf;
Jusqu'à croire qu'en nous elle tient lieu, sans peine,
Des grands instincts moraux de la nature humaine;
Qu'enfin, opinions, croyances, sentiments,
Tout doit être soumis à ses raisonnements!
Quels sont donc les succès qui la rendent si fière?
Est-ce Dieu méconnu? La France prisonnière?
Ou tant de noirs méfaits d'un si triste renom,

Que, depuis près d'un siècle, on commet en son nom?
Quel chaos! Plus de foi, de frein, d'indépendance!
Règne de la Raison, qu'as-tu fait de la France?......

FIN.



TYPOGRAPHIE FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).


G. B. BIAGGIO
Legatore di Libri
FIRENZE

